ANNIE ERNAUX

LES ANNÉES

nrf

Paris
GALLIMARD
2008

Nous n'avons que notre histoire et elle n'est pas à nous.

José ORTEGA Y GASSET

— Oui. On nous oubliera. C'est la vie, rien à faire. Ce qui aujourd'hui nous paraît important, grave, lourd de conséquences, eh bien, il viendra un moment où cela sera oublié, où cela n'aura plus d'importance. Et, c'est curieux, nous ne pouvons savoir aujourd'hui ce qui sera un jour considéré comme grand et important, ou médiocre et ridicule. (...) Il se peut aussi que cette vie d'aujourd'hui dont nous prenons notre parti, soit un jour considérée comme étrange, inconfortable, sans intelligence, insuffisamment pure et, qui sait, même, coupable.

Anton TCHEKHOV

Toutes les images disparaîtront.

la femme accroupie qui urinait en plein jour derrière un baraquement servant de café, en bordure des ruines, à Yvetot, après la guerre, se reculottait debout, jupe relevée, et s'en retournait au café

la figure pleine de larmes d'Alida Valli dansant avec Georges Wilson dans le film *Une aussi longue absence*

l'homme croisé sur un trottoir de Padoue, l'été 90, avec des mains attachées aux épaules, évoquant aussitôt le souvenir de la thalidomide prescrite aux femmes enceintes contre les nausées trente ans plus tôt et du même coup l'histoire drôle qui se racontait ensuite : une future mère tricote de la layette en avalant régulièrement de la thalidomide, un rang, un cachet. Une amie horrifiée lui dit, tu ne sais donc pas que ton bébé risque de naître sans bras, et elle répond, oui je sais bien mais je ne sais pas tricoter les manches

Claude Piéplu en tête d'un régiment de légionnaires, le drapeau dans une main, de l'autre tirant une chèvre, dans un film des Charlots

cette dame majestueuse, atteinte d'Alzheimer, vêtue d'une blouse à fleurs comme les autres pensionnaires de la maison de retraite, mais elle, avec un châle bleu sur les épaules, arpentant sans arrêt les couloirs, hautainement, comme la duchesse de Guermantes au bois de Boulogne et qui faisait penser à Céleste Albaret telle qu'elle était apparue un soir dans une émission de Bernard Pivot

sur une scène de théâtre en plein air, la femme enfermée dans une boîte que des hommes avaient transpercée de part en part avec des lances d'argent — ressortie vivante parce qu'il s'agissait d'un tour de prestidigitation appelé *Le Martyre d'une femme*

les momies en dentelles déguenillées pendouillant aux murs du couvent dei Cappuccini de Palerme

le visage de Simone Signoret sur l'affiche de *Thérèse Raquin*

la chaussure tournant sur un socle dans un magasin André rue du Gros-Horloge à Rouen, et autour la même phrase défilant continuellement : « avec Babybotte Bébé trotte et pousse bien »

l'inconnu de la gare Termini à Rome, qui avait baissé à demi le store de son compartiment de première et, invisible jusqu'à la taille, de profil, manipulait son sexe à des-

tination des jeunes voyageuses du train sur le quai d'en face, accoudées à la barre

le type dans une publicité au cinéma pour Paic Vaisselle, qui cassait allègrement les assiettes sales au lieu de les laver. Une voix off disait sévèrement « ce n'est pas la solution ! » et le type regardait avec désespoir les spectateurs, « mais quelle est la solution ? »

la plage d'Arenys de Mar à côté d'une ligne de chemin de fer, le client de l'hôtel qui ressemblait à Zappy Max

le nouveau-né brandi en l'air comme un lapin décarpillé dans la salle d'accouchement de la clinique Pasteur de Caudéran, retrouvé une demi-heure après tout habillé, dormant sur le côté dans le petit lit, une main dehors et le drap tiré jusqu'aux épaules

la silhouette sémillante de l'acteur Philippe Lemaire, marié à Juliette Gréco

dans une publicité à la télé, le père essayant vainement, en douce derrière son journal, de lancer en l'air une Picorette et de la rattraper avec la bouche, comme sa petite fille

une maison avec une tonnelle de vigne vierge, qui était un hôtel dans les années soixante, au 90 A, sur les Zattere, à Venise

les centaines de faces pétrifiées, photographiées par l'administration avant le départ pour les camps, sur les murs

d'une salle du palais de Tokyo, à Paris, au milieu des années quatre-vingt

les cabinets installés au-dessus de la rivière, dans la cour derrière la maison de Lillebonne, les excréments mêlés au papier emportés doucement par l'eau qui clapotait autour

toutes les images crépusculaires des premières années, avec les flaques lumineuses d'un dimanche d'été, celles des rêves où les parents morts ressuscitent, où l'on marche sur des routes indéfinissables

celle de Scarlett O'Hara traînant dans l'escalier le soldat yankee qu'elle vient de tuer — courant dans les rues d'Atlanta à la recherche d'un médecin pour Mélanie qui va accoucher

de Molly Bloom couchée à côté de son mari et se souvenant de la première fois où un garçon l'a embrassée et elle dit oui oui oui

d'Elizabeth Drummond tuée avec ses parents sur une route à Lurs, en 1952

les images réelles ou imaginaires, celles qui suivent jusque dans le sommeil
les images d'un moment baignées d'une lumière qui n'appartient qu'à elles

Elles s'évanouiront toutes d'un seul coup comme l'ont fait les millions d'images qui étaient derrière les fronts des grands-parents morts il y a un demi-siècle, des parents morts eux aussi. Des images où l'on figurait en gamine au milieu d'autres êtres déjà disparus avant qu'on soit né, de même que dans notre mémoire sont présents nos enfants petits aux côtés de nos parents et de nos camarades d'école. Et l'on sera un jour dans le souvenir de nos enfants au milieu de petits-enfants et de gens qui ne sont pas encore nés. Comme le désir sexuel, la mémoire ne s'arrête jamais. Elle apparie les morts aux vivants, les êtres réels aux imaginaires, le rêve à l'histoire.

S'annuleront subitement les milliers de mots qui ont servi à nommer les choses, les visages des gens, les actes et les sentiments, ordonné le monde, fait battre le cœur et mouiller le sexe.

les slogans, les graffitis sur les murs des rues et des vécés, les poèmes et les histoires sales, les titres

anamnèse, épigone, noème, théorétique, les termes notés sur un carnet avec leur définition pour ne pas consulter à chaque fois le dictionnaire

les tournures que d'autres utilisaient avec naturel et dont on doutait d'en être capable aussi un jour, il est indéniable que, force est de constater

les phrases terribles qu'il aurait fallu oublier, plus tenaces que d'autres en raison même de l'effort pour les refouler, tu ressembles à une putain décatie

les phrases des hommes dans le lit la nuit, Fais de moi ce que tu veux, je suis ton objet

exister c'est se boire sans soif

que faisiez-vous le 11 septembre 2001 ?

in illo tempore le dimanche à la messe

vieux kroumir, faire du chambard, ça valait mille ! tu es un petit ballot ! les expressions hors d'usage, réentendues par hasard, brusquement précieuses comme des objets perdus et retrouvés, dont on se demande comment elles se sont conservées

les paroles attachées pour toujours à des individus comme une devise — à un endroit précis de la nationale 14, parce qu'un passager les a dites juste quand on y passait en voiture et on ne peut pas y repasser sans que ces mêmes paroles sautent de nouveau à la figure, comme les jets d'eau enterrés du palais d'Été de Pierre le Grand qui jaillissent quand on pose le pied dessus

les exemples de grammaire, les citations, les insultes, les chansons, les phrases recopiées sur des carnets à l'adolescence

l'abbé Trublet compilait, compilait, compilait

la gloire pour une femme est le deuil éclatant du bonheur

notre mémoire est hors de nous, dans un souffle pluvieux du temps

le comble de la religieuse est de vivre en vierge et de mourir en sainte

l'explorateur mit le contenu de ses fouilles dans des caisses

c'était un porte-bonheur un petit cochon avec un cœur / qu'elle avait acheté au marché pour cent sous / pour cent sous c'est pas cher entre nous

mon histoire c'est l'histoire d'un amour

est-ce qu'on peut tirlipoter avec une fourchette ? Est-ce qu'on peut mettre le schmilblick dans le biberon des enfants ?

(je suis le meilleur, qu'est-ce qui dit que je ne suis pas le meilleur, si tu es gai ris donc, ça se corse, chef-lieu Ajaccio, bref, comme disait Pépin, sauvé ! disait Jonas en sortant du ventre de la baleine, c'est assez je cache à l'eau mon dauphin, ces jeux de mots entendus mille fois, ni étonnants ni drôles depuis longtemps, irritants de platitude, qui ne servaient plus qu'à assurer la complicité familiale et qui avaient disparu dans l'éclatement du couple mais revenaient parfois aux lèvres, déplacés, incongrus

hors de la tribu ancienne, après des années de séparation c'était au fond tout ce qu'il restait de lui)

les mots dont on s'étonne qu'ils aient existé déjà autrefois, *mastoc* (lettre de Flaubert à Louise Colet), *pioncer* (George Sand au même)

le latin, l'anglais, le russe appris en six mois pour un Soviétique et il n'en restait que da svidania, ya tebia lioubliou karacho

qu'est-ce que le mariage ? Un con promis

les métaphores si usées qu'on s'étonnait que d'autres osent les dire, la cerise sur le gâteau

ô Mère ensevelie hors du premier jardin

pédaler à côté du vélo devenu pédaler dans la choucroute puis dans la semoule puis rien, les expressions datées

les mots d'homme qu'on n'aimait pas, *jouir, branler*

ceux appris durant les études, qui donnaient la sensation de triompher de la complexité du monde. L'examen passé, ils partaient de soi plus vite qu'ils n'y étaient entrés

les phrases répétées, énervantes, des grands-parents, des parents, après leur mort elles étaient plus vivantes que leur visage, *t'occupe pas du chapeau de la gamine*

les marques de produits anciens, de durée brève, dont le souvenir ravissait plus que celui d'une marque connue, le shampoing Dulsol, le chocolat Cardon, le café Nadi, comme un souvenir intime, impossible à partager

Quand passent les cigognes

Marianne de ma jeunesse

Madame Soleil est encore parmi nous

le monde manque de foi dans une vérité transcendante

Tout s'effacera en une seconde. Le dictionnaire accumulé du berceau au dernier lit s'éliminera. Ce sera le silence et aucun mot pour le dire. De la bouche ouverte il ne sortira rien. Ni je ni moi. La langue continuera à mettre en mots le monde. Dans les conversations autour d'une table de fête on ne sera qu'un prénom, de plus en plus sans visage, jusqu'à disparaître dans la masse anonyme d'une lointaine génération.

C'est une photo sépia, ovale, collée à l'intérieur d'un livret bordé d'un liseré doré, protégée par une feuille gaufrée, transparente. Au-dessous, *Photo-Moderne, Ridel, Lillebonne (S.Inf.re). Tel. 80.* Un gros bébé à la lippe boudeuse, des cheveux bruns formant un rouleau sur le dessus de la tête, est assis à moitié nu sur un coussin au centre d'une table sculptée. Le fond nuageux, la guirlande de la table, la chemise brodée, relevée sur le ventre — la main du bébé cache le sexe —, la bretelle glissée de l'épaule sur le bras potelé visent à représenter un amour ou un angelot de peinture. Chaque membre de la famille a dû en recevoir un tirage et chercher aussitôt à déterminer de quel côté était l'enfant. Dans cette pièce d'archives familiales — qui doit dater de 1941 — impossible de lire autre chose que la mise en scène rituelle, sur le mode petit-bourgeois, de l'entrée dans le monde.

Une autre photo, signée du même photographe — mais le papier du livret est plus ordinaire et le liseré d'or a disparu —, sans doute vouée à la même distribution familiale, montre une petite fille d'environ quatre ans, sé-

rieuse, presque triste malgré une bonne bouille rebondie sous des cheveux courts, séparés par une raie au milieu et tirés en arrière par des barrettes auxquelles sont attachés des rubans, comme des papillons. La main gauche repose sur la même table sculptée, entièrement visible, de style Louis XVI. Elle apparaît boudinée dans son corsage, sa jupe à bretelles remonte par-devant à cause d'un ventre proéminent, peut-être signe de rachitisme (1944, environ).

Deux autres petites photos à bords dentelés, datant vraisemblablement de la même année, montrent la même enfant, mais plus menue, dans une robe à volants et manches ballon. Sur la première, elle se blottit de façon espiègle contre une femme au corps massif, d'un seul tenant dans une robe à larges rayures, les cheveux relevés en gros rouleaux. Sur l'autre, elle lève le poing gauche, le droit est retenu par la main d'un homme, grand, en veste claire et pantalon à pinces, à la posture nonchalante. Les deux photos ont été prises le même jour devant un muret surmonté d'une bordure de fleurs, dans une cour pavée. Au-dessus des têtes passe une corde à linge sur laquelle une épingle est restée accrochée.

Les jours de fête après la guerre, dans la lenteur interminable des repas, sortait du néant et prenait forme le temps déjà commencé, celui que semblaient quelquefois fixer les parents quand ils oubliaient de nous répondre, les yeux dans le vague, le temps où l'on n'était pas, où

l'on ne sera jamais, le temps d'avant. Les voix mêlées des convives composaient le grand récit des événements collectifs, auxquels, à force, on croirait avoir assisté.

Ils n'en avaient jamais assez de raconter l'hiver 42, glacial, la faim et le rutabaga, le ravitaillement et les bons de tabac, les bombardements
l'aurore boréale qui avait annoncé la guerre
les bicyclettes et les carrioles sur les routes à la Débâcle, les boutiques pillées
les sinistrés fouillant les décombres à la recherche de leurs photos et de leur argent
l'arrivée des Allemands — chacun situait précisément *où*, dans quelle ville —, les Anglais toujours corrects, les Américains sans-gêne, les collabos, le voisin dans la Résistance, la fille X tondue à la Libération
Le Havre rasé, où il ne restait plus rien, le marché noir
la Propagande
les Boches en fuite traversant la Seine à Caudebec sur des chevaux crevés
la paysanne qui lâche un gros pet dans un compartiment de train où se trouvent des Allemands et proclame à la cantonade « si on peut pas leur dire on va leur faire sentir »

Sur fonds commun de faim et de peur, tout se racontait sur le mode du « nous » et du « on ».

Ils parlaient de Pétain en haussant les épaules, trop vieux et déjà gaga quand on était allé le chercher faute de mieux. Ils imitaient le vol et le grondement des V2 tournant dans le ciel, mimaient l'effroi passé, avec de feintes délibérations aux moments les plus dramatiques, *qu'est-ce que je fais*, pour tenir en haleine.

C'était un récit plein de morts et de violence, de destructions, narré avec une jubilation que semblait vouloir démentir par intervalles un « il ne faut plus jamais revoir ça », vibrant et solennel, suivi d'un silence, comme une mise en garde à l'adresse d'une instance obscure, le remords d'une jouissance.

Mais ils ne parlaient que de ce qu'ils avaient vu, qui pouvait se revivre en mangeant et buvant. Ils n'avaient pas assez de talent ou de conviction pour parler de ce qu'ils savaient mais qu'ils n'avaient pas vu. Donc ni des enfants juifs montant dans des trains pour Auschwitz , ni des morts de faim ramassés au matin dans le ghetto de Varsovie, ni des 10 000 degrés à Hiroshima. D'où cette impression que les cours d'histoire, les documentaires et les films, plus tard, ne dissiperaient pas : ni les fours crématoires ni la bombe atomique ne se situaient dans la même époque que le beurre au marché noir, les alertes et les descentes à la cave.

Ils embrayaient par comparaison sur la guerre d'avant, la Grande, celle de 14, gagnée, elle, dans le sang et la gloire, une guerre d'hommes que les femmes de la table écoutaient avec respect. Ils parlaient du Chemin des Dames et de Verdun, des gazés, des cloches du 11 novembre 1918. Ils nommaient des villages dont pas un enfant parti au front n'était revenu. Ils opposaient les soldats dans la boue des tranchées aux prisonniers de 40, au chaud et à l'abri pendant cinq ans, qui n'avaient même pas reçu de bombes sur la tête. Ils se disputaient l'héroïsme et le malheur.

Ils remontaient en des temps où eux-mêmes n'étaient pas encore, la guerre de Crimée, celle de 70, les Parisiens qui avaient mangé des rats.

Dans le temps d'avant raconté, il n'y avait que des guerres et la faim.

Pour finir, ils chantaient *Ah le petit vin blanc* et *Fleur de Paris*, en hurlant les mots du refrain, *bleu-blanc-rouge sont les couleurs de la patrie*, dans un chœur assourdissant. Ils étiraient les bras et riaient, encore un que les Boches n'auront pas.

Les enfants n'écoutaient pas et se dépêchaient de quitter la table dès qu'ils en avaient reçu la permission, profitant de la bienveillance générale des jours de fête pour se livrer aux jeux interdits, sauter sur les lits et faire de la balançoire la tête en bas. Mais ils retenaient tout. À côté du temps fabuleux — dont ils n'ordonneraient pas avant longtemps les épisodes, la Débâcle, l'Exode, l'Occupation, le Débarquement, la Victoire — ils trouvaient terne celui, sans nom, où ils grandissaient. Ils regrettaient de ne pas avoir été nés, ou à peine, quand il fallait partir en cohorte sur les routes et dormir sur la paille comme des bohémiens. De ce temps non vécu ils garderaient le regret tenace. La mémoire des autres leur refilait une nostalgie secrète pour cette époque qu'ils avaient manquée de si peu et l'espérance de la vivre un jour.

De l'épopée flamboyante il ne restait que les traces grises et muettes des blockhaus au flanc des falaises, des monceaux de pierre à perte de vue dans les villes. Des objets rouillés, des carcasses de lit en ferraille tordue surgissaient des décombres. Les commerçants sinistrés s'installaient dans des baraquements provisoires à la lisière des ruines. Des obus oubliés par le déminage éclataient dans le ventre des petits garçons qui jouaient avec. Les journaux prévenaient, Ne touchez pas aux munitions ! Les médecins enlevaient les amygdales des enfants délicats de la gorge qui se réveillaient de l'anesthésie à l'éther en hurlant et qu'on forçait à boire du lait bouillant. Sur des affiches délavées le général de Gaulle, de trois quarts, regardait au loin sous son képi. Le dimanche après-midi on jouait aux petits chevaux et au mistigri.

La frénésie qui avait suivi la Libération s'estompait. Alors les gens ne pensaient qu'à sortir et le monde était plein de désirs à satisfaire sur-le-champ. Tout ce qui constituait la première fois depuis la guerre provoquait la ruée, les bananes, les billets de la Loterie nationale, le feu d'artifice. Par quartiers entiers, de la grand-mère soutenue par ses filles au nourrisson en landau, les gens se précipitaient à la fête foraine, à la retraite aux flambeaux, au cirque Bouglione où ils manquaient être piétinés dans la bousculade. Ils se portaient en foule priante et chantante sur la route pour accueillir la statue de Notre-Dame de Boulogne et la reconduire le lendemain sur des kilomètres. Profane ou religieuse, toute occasion leur était bonne d'être au-dehors ensemble, comme s'ils voulaient continuer de vivre collectivement. Le dimanche

soir, les cars revenaient de la mer avec de grands jeunes gens en short qui chantaient à tue-tête, grimpés sur le toit à bagages. Les chiens se promenaient en liberté et s'accouplaient au milieu de la rue.

Ce temps même commençait à être souvenir de jours dorés dont on éprouvait la perte en entendant à la radio *Je me souviens des beaux dimanches... Mais oui c'est loin c'est loin tout ça*. Les enfants cette fois regrettaient d'avoir traversé trop petits cette période de la Libération sans vraiment la vivre.

Cependant on grandissait tranquillement, « heureux d'être au monde et d'y voir clair » au milieu des recommandations de ne pas toucher aux objets inconnus et de la déploration incessante à propos du rationnement, des coupons d'huile et de sucre, du pain de maïs lourd à l'estomac, du coke qui ne chauffe pas, *Y aura-t-il du chocolat et de la confiture à Noël ?* On commençait d'aller à l'école avec une ardoise et un porte-mine en longeant des espaces déblayés de leurs décombres, arasés dans l'attente de la Reconstruction. On jouait au mouchoir, à la bague d'or, à la ronde en chantant *Bonjour Guillaume as-tu bien déjeuné*, à la balle au mur sur *Petite bohémienne toi qui voyages partout*, on arpentait la cour de récréation en se tenant par les bras et en scandant *qui est-ce qui joue à cache-cache.* On attrapait la gale, des poux, asphyxiés sous une serviette à la Marie Rose. On grimpait à la file dans le camion de la radio pour la tuberculose en gardant manteau et cache-nez. On passait la première visite médicale en riant de honte d'être juste en culotte dans une salle que ne réchauffait pas la flamme bleue courant

dans un plat rempli d'alcool à brûler sur la table à côté de l'infirmière. Bientôt on défilerait tout en blanc dans les rues sous les acclamations lors de la première fête de la Jeunesse, jusqu'au champ de courses où, entre le ciel et l'herbe mouillée, on exécuterait sur la musique hurlante des haut-parleurs le « mouvement d'ensemble » dans une impression de grandeur et de solitude.

Les discours disaient qu'on représentait l'avenir.

Dans la polyphonie bruyante des repas de fête, avant que surviennent les disputes et la fâcherie à mort, nous parvenait par bribes, entremêlé à celui de la guerre, l'autre grand récit, celui des origines.

Des hommes et des femmes surgissaient, sans autre désignation parfois que leur titre de parenté, « père », « grand-père », « arrière-grand-mère », réduits à un trait de caractère, une anecdote drôle ou tragique, à la grippe espagnole, l'embolie ou le coup de pied de cheval qui les avaient emportés — des enfants qui n'avaient pas atteint notre âge, une cohorte de figures qu'on ne connaîtrait jamais. Se mettaient en place les fils d'une parenté difficiles à débrouiller durant des années jusqu'à ce qu'enfin on puisse délimiter correctement les « deux côtés » et séparer ceux qui nous sont quelque chose par le sang de ceux qui ne nous sont « rien ».

Récit familial et récit social c'est tout un. Les voix des convives délimitaient les espaces de la jeunesse : la campagne et les fermes où, de mémoire perdue, les hommes avaient été commis et les filles servantes, l'usine où tous

s'étaient rencontrés, fréquentés et mariés, les petits commerces où avaient accédé les plus ambitieux. Elles dessinaient des histoires sans événements personnels autres que les naissances, les mariages et les deuils, sans voyages en dehors du régiment dans une lointaine ville de garnison, des existences occupées par le travail, sa dureté et son usure, les menaces de la boisson. L'école était un arrière-fond mythique, un bref âge d'or dont l'Instituteur avait été le dieu rude avec sa règle en fer pour taper sur les doigts.

Les voix transmettaient un héritage de pauvreté et de privation antérieur à la guerre et aux restrictions, plongeant dans une nuit immémoriale, « dans le temps », dont elles égrenaient les plaisirs et les peines, les usages et les savoirs :
habiter une maison en terre battue
porter des galoches
jouer avec une poupée de chiffon
laver le linge à la cendre de bois
accrocher à la chemise des enfants près du nombril un petit sac de tissu avec des gousses d'ail pour chasser les vers
obéir aux parents et recevoir des calottes, *il aurait fait beau répondre*

Recensaient les ignorances, tout l'inconnu et le jamais d'autrefois :
manger de la viande rouge, des oranges
avoir la sécurité sociale, les allocations familiales et la retraite à soixante-cinq ans
partir en vacances

Rappelaient les fiertés :
les grèves de 36, le Front populaire, *avant, l'ouvrier n'était pas compté*

Nous, le petit monde, rassis pour le dessert, on restait à écouter les histoires lestes que, dans le relâchement des fins de repas, l'assemblée, oubliant les jeunes oreilles, ne retenait plus, les chansons de la jeunesse des parents qui parlaient de Paris, de filles tombées au ruisseau, de gigolettes et de rôdeurs de barrières, *Le Grand Rouquin, L'Hirondelle du faubourg, Du gris que l'on prend dans ses doigts et qu'on roule*, des romances de grande pitié et de passion auxquelles la chanteuse, les yeux fermés, se donnait de tout son corps et qui faisaient monter des larmes essuyées du coin de la serviette. À notre tour, nous avions le droit d'attendrir la tablée avec *Étoile des neiges*.

De main en main passaient des photos brunies au dos taché par tous les doigts qui les avaient tenues dans d'autres repas, mélange de café et de graisse fondu en une couleur indéfinissable. Dans les mariés raides et graves, les invités de la noce s'étageant sur plusieurs rangs le long d'un mur, on ne reconnaissait ni ses parents ni personne. Ce n'était pas soi non plus qu'on voyait dans le bébé de sexe indistinct à demi nu sur un coussin mais quelqu'un d'autre, une créature appartenant à un temps muet et inaccessible.

Au sortir de la guerre, dans la table sans fin des jours de fête, au milieu des rires et des exclamations, *on prendra bien le temps de mourir, allez !* la mémoire des autres nous plaçait dans le monde.

Hors des récits, les façons de marcher, de s'asseoir, de parler et de rire, héler dans la rue, les gestes pour manger, se saisir des objets, transmettaient la mémoire passée de corps en corps du fond des campagnes françaises et européennes. Un héritage invisible sur les photos qui, par-delà les dissemblances individuelles, l'écart entre la bonté des uns et la mauvaiseté des autres, unissait les membres de la famille, les habitants du quartier et tous ceux dont il était dit ce sont des gens comme nous. Un répertoire d'habitudes, une somme de gestes façonnés par des enfances aux champs, des adolescences en atelier, précédées d'autres enfances, jusqu'à l'oubli :
manger en faisant du bruit et en laissant voir la métamorphose progressive des aliments dans la bouche ouverte, s'essuyer les lèvres avec un morceau de pain, saucer l'assiette si soigneusement qu'elle pourrait être rangée sans lavage, taper la cuiller dans le fond du bol, s'étirer à la fin du dîner. Se débarbouiller seulement la figure chaque jour et le reste selon le degré de saleté, les mains et les avant-bras après le travail, les jambes et les genoux des enfants les soirs d'été, le lavage en grand réservé aux fêtes
empoigner les choses avec force, claquer les portes. Faire tout avec brusquerie, qu'il s'agisse d'attraper un lapin par les oreilles, donner un bécot, serrer un enfant dans son giron. Les jours où le torchon brûle, entrer et sortir, bouger les chaises
marcher à longues enjambées en balançant les bras, s'asseoir en se jetant dans le siège, les vieilles femmes en enfon-

çant le poing au creux du tablier, se relever en décollant d'une main rapide la jupe restée dans les fesses
pour les hommes, l'usage continuel des épaules transportant la bêche, des planches et des sacs de pommes de terre, les enfants fatigués au retour de la foire
pour les femmes, des genoux et des cuisses coinçant le moulin à café, la bouteille à déboucher, la poule qu'il faut égorger dont le sang goutte dans la cuvette
parler fort et de façon grondeuse en toutes circonstances, comme s'il avait fallu se rebiffer contre l'univers depuis toujours.

La langue, un français écorché, mêlé de patois, était indissociable des voix puissantes et vigoureuses, des corps serrés dans les blouses et les bleus de travail, des maisons basses avec jardinet, de l'aboiement des chiens l'après-midi et du silence qui précède les disputes, de même que les règles de grammaire et le français correct étaient liés aux intonations neutres et aux mains blanches de la maîtresse d'école. Une langue sans compliments ni flatterie qui contenait la pluie transperçante, les plages de galets gris sous l'à-pic des falaises, les seaux de nuit vidés sur le fumier et le vin des travailleurs de force, véhiculait croyances et prescriptions :
observer la lune qui règle le moment de la naissance, la levée des poireaux et les corvées de vers des enfants
ne pas contrevenir au cycle des saisons pour quitter le manteau et les bas, mettre la lapine au mâle, planter la salade au principe qu'il y avait une époque pour tout, un laps de temps précieux et difficilement quantifiable, entre le « trop tôt » et le « trop tard » pendant lequel s'exerçait la

bonne volonté de la nature, les enfants et les chats nés en hiver poussaient moins bien que les autres et le soleil de mars rend fou
sur les brûlures appliquer de la pomme de terre crue ou faire « arrêter le feu » par une voisine connaissant la formule magique, guérir une coupure avec de l'urine
respecter le pain, sur le grain de blé il y a la figure de Dieu

Comme toute langue, elle hiérarchisait, stigmatisait, les feignants, les femmes sans conduite, les « satyres » et vilains bonshommes, les enfants « en dessous », louait les gens « capables », les filles sérieuses, reconnaissait les haut placés et grosses légumes, admonestait, *la vie te dressera*.

Elle disait les désirs et les espérances raisonnables, un travail propre, à l'abri des intempéries, manger à sa faim et mourir dans son lit
les limites, ne pas réclamer la lune, des choses par-dessus les maisons, être heureux de ce que l'on a
l'appréhension des départs et de l'inconnu parce que, quand on ne part jamais de chez soi, n'importe quelle ville est le bout du monde
l'orgueil et la blessure, *c'est pas parce qu'on est de la campagne qu'on est plus bête que d'autres*

Mais nous, à la différence des parents, on ne manquait pas l'école pour semer du colza, locher des pommes et fagoter du bois mort. Le calendrier scolaire avait remplacé le cycle des saisons. Les années devant nous étaient des classes, chacune superposée au-dessus de l'autre, espaces-temps ouverts en octobre et fermés en juillet. À la rentrée on couvrait de papier bleu les livres d'occasion légués par

les élèves de la classe d'avant. En regardant leur nom mal effacé sur la page de garde, les mots qu'ils avaient soulignés, on avait l'impression de prendre leur relais et d'être encouragés, par eux qui en étaient venus à bout, à savoir en un an toutes ces choses. On apprenait des poésies de Maurice Rollinat, Jean Richepin, Émile Verhaeren, Rosemonde Gérard, des chants, *Mon beau sapin roi des forêts, C'est lui le voilà le dimanche avec sa robe de mai nouveau.* On s'appliquait à faire zéro faute aux dictées de Maurice Genevoix, La Varende, Émile Moselly, Ernest Pérochon. Et l'on récitait les règles de grammaire du bon français. Sitôt rentrés à la maison, on retrouvait sans y penser la langue originelle, qui n'obligeait pas à réfléchir aux mots, seulement aux choses à dire ou à ne pas dire, celle qui tenait au corps, liée aux paires de claques, à l'odeur d'eau de Javel des blouses, des pommes cuites tout l'hiver, aux bruits de pisse dans le seau et aux ronflements des parents.

La mort des gens ne nous faisait rien.

La photo en noir et blanc d'une petite fille en maillot de bain foncé, sur une plage de galets. En fond, des falaises. Elle est assise sur un rocher plat, ses jambes robustes étendues bien droites devant elle, les bras en appui sur le rocher, les yeux fermés, la tête légèrement penchée, souriant. Une épaisse natte brune ramenée par-devant, l'autre laissée dans le dos. Tout révèle le désir de poser comme les stars dans *Cinémonde* ou la publicité d'Ambre Solaire,

d'échapper à son corps humiliant et sans importance de petite fille. Les cuisses, plus claires, ainsi que le haut des bras, dessinent la forme d'une robe et indiquent le caractère exceptionnel, pour cette enfant, d'un séjour ou d'une sortie à la mer. La plage est déserte. Au dos : *août 1949, Sotteville-sur-Mer.*

Elle va avoir neuf ans. Elle est en vacances avec son père chez un oncle et une tante, des artisans qui fabriquent des cordes. Sa mère est restée à Yvetot, tenir le café-épicerie qui ne ferme jamais. C'est elle qui, habituellement, tresse ses cheveux en deux nattes serrées et les fixe en couronne autour de sa tête, avec des barrettes à ressort et des rubans. Soit ni son père ni sa tante ne savent attacher ses tresses ainsi, soit elle profite de l'absence de sa mère pour les laisser flotter.

Difficile de dire à quoi elle pense ou rêve, comment elle regarde les années qui la séparent de la Libération, de quoi elle se souvient sans effort.

Peut-être n'y a-t-il plus déjà d'autres images que celles-ci, qui résisteront à la déperdition de la mémoire :
l'arrivée dans la ville de décombres et la chienne en chaleur qui s'enfuit
le premier jour d'école à la rentrée de Pâques, elle ne connaît personne
la grande excursion de toute la famille maternelle à Fécamp, dans un train aux banquettes de bois, avec la grand-mère en chapeau de paille de riz noire et les cousins qui se déshabillent sur les galets, leurs fesses nues
le porte-aiguilles en forme de sabot fabriqué pour Noël dans un bout de chemise
Pas si bête avec Bourvil

des jeux secrets, se pincer les lobes d'oreille avec les anneaux à dents des rideaux.

Peut-être voit-elle comme une immense étendue le temps de l'école derrière elle, ces trois classes où elle est passée, la disposition des pupitres et du bureau de la maîtresse, du tableau, les camarades :
Françoise C. qu'elle envie de faire le clown avec son bonnet en forme de tête de chat, qui lui a demandé à la récréation de lui prêter son mouchoir, s'est mouchée gras dedans, l'a roulé en boule avant de le lui rendre et de repartir en courant, son sentiment de souillure et de honte avec ce mouchoir sale dans la poche de son manteau toute la récréation
Évelyne J. à qui elle a mis la main dans la culotte sous le pupitre et touché la petite boule gluante
F. à qui personne ne parlait, envoyée en aérium, qui portait à la visite médicale un caleçon de garçon bleu, taché de caca, et toutes les filles la regardaient en riant
les étés d'avant, déjà lointains, le torride avec les citernes et les puits à sec, la file des gens du quartier montant jusqu'à la borne fontaine avec des brocs à la main, Robic avait gagné le Tour de France — un autre, pluvieux, elle ramasse des moules avec sa mère et sa tante sur la plage de Veules-les-Roses, se penche avec elles au-dessus d'un trou, sur la falaise, pour voir un soldat mort qu'on déterre, avec d'autres, afin de les inhumer ailleurs.

À moins qu'elle n'ait préféré comme d'habitude les multiples combinaisons de l'imaginaire à partir des livres de la Bibliothèque Verte ou des histoires de *La Semaine*

de Suzette, et le rêve de son avenir tel qu'elle le ressent en entendant des chansons d'amour à la radio.

Sans doute rien dans sa pensée des événements politiques et des faits divers, de tout ce qui sera reconnu plus tard comme ayant fait partie du paysage de l'enfance, un ensemble de choses sues et flottantes, Vincent Auriol, la guerre en Indochine, Marcel Cerdan champion du monde de boxe, Pierrot le fou et Marie Besnard, l'empoisonneuse à l'arsenic.

Il n'y a de sûr que son désir d'être grande. Et l'absence de ce souvenir :
celui de la première fois où on lui a dit, devant la photo d'un bébé assis en chemise sur un coussin, parmi d'autres identiques, ovales et de couleur bistre, « c'est toi », obligée de regarder comme elle-même cette autre de chair potelée ayant vécu dans un temps disparu une existence mystérieuse.

La France était immense et composée de populations distinctes par leur nourriture et leurs façons de parler, arpentée en juillet par les coureurs du Tour dont on suivait les étapes sur la carte Michelin punaisée au mur de la cuisine. La plupart des vies se déroulaient dans le même périmètre d'une cinquantaine de kilomètres. Quand s'élevait à l'église le grondement vainqueur du cantique *Chez nous soyez reine* on savait que chez nous désignait là où l'on habitait, la ville, au plus le département. L'exotisme

commençait à la grande ville la plus proche. Le reste du monde était irréel. Les plus instruits ou qui aspiraient à l'être s'inscrivaient aux conférences de Connaissance du monde. Les autres lisaient *Sélection du Reader's Digest* ou *Constellation*, « le monde vu en français ». La carte postale envoyée de Bizerte par un cousin qui y faisait son service militaire plongeait dans une sidération rêveuse.

Paris représentait la beauté et la puissance, une totalité mystérieuse, effrayante, dont chaque rue figurant dans un journal ou citée par la réclame, boulevard Barbès, rue Gazan, Jean Mineur 116 avenue des Champs-Élysées, excitait l'imagination. Les gens qui y avaient vécu, ou qui s'y étaient seulement rendus en excursion, avaient vu la tour Eiffel, étaient auréolés de supériorité. Les soirs d'été, à la fin des longues journées poussiéreuses des vacances, on allait à l'arrivée du train express regarder ceux qui étaient allés ailleurs et descendaient avec des valises, des sacs d'achats du Printemps, les pèlerins rentrant de Lourdes. Les chansons évoquant les régions inconnues, le Midi, les Pyrénées, les *Fandango du pays basque*, *Montagnes d'Italie*, *Mexico*, donnaient du désir. Dans les nuages du couchant bordés de rose, on voyait des maharadjahs et des palais indiens. On se plaignait aux parents, « on ne va jamais nulle part ! », ils répondaient avec étonnement « Où veux-tu aller, tu n'es pas bien là où tu es ? ».

Tout ce qui se trouvait dans les maisons avait été acheté avant la guerre. Les casseroles étaient noircies, démanchées, les cuvettes désémaillées, les brocs percés, colmatés avec des pastilles vissées dans le trou. Les manteaux étaient retapés, les cols de chemise retournés, les vêtements

du dimanche passés au tous-les-jours. Qu'on n'arrête pas de grandir désespérait les mères, obligées de rallonger les robes d'une bande de tissu, d'acheter des chaussures une pointure au-dessus, trop petites un an après. Tout devait faire de l'usage, le plumier, la boîte de peintures Lefranc et le paquet de petits-beurre Lu. Rien ne se jetait. Les seaux de nuit servaient d'engrais au jardin, le crottin ramassé dans la rue après le passage d'un cheval à l'entretien des pots de fleurs, le journal à envelopper les légumes, sécher l'intérieur des chaussures mouillées, s'essuyer aux cabinets.

On vivait dans la rareté de tout. Des objets, des images, des distractions, des explications de soi et du monde, limitées au catéchisme et aux sermons de carême du père Riquet, aux dernières nouvelles de demain proférées par la grosse voix de Geneviève Tabouis, aux récits des femmes racontant leur vie et celle de leurs voisins l'après-midi autour d'un verre de café. Les enfants croyaient longtemps au Père Noël et aux bébés trouvés dans une rose ou un chou.

Les gens se déplaçaient à pied ou à bicyclette d'un mouvement régulier, les hommes les genoux écartés, le bas du pantalon resserré par des pinces, les femmes les fesses contenues dans la jupe tendue, traçant des lignes fluides dans la tranquillité des rues. Le silence était le fond des choses et le vélo mesurait la vitesse de la vie.

On vivait dans la proximité de la merde. Elle faisait rire.

Il y avait des enfants morts dans toutes les familles. D'affections soudaines et sans remède, la diarrhée, les convulsions, la diphtérie. La trace de leur bref passage sur la terre était une tombe en forme de petit lit aux barreaux de fer avec l'inscription « un ange au ciel », des photos qu'on montrait en essuyant furtivement un pleur, des conversations à mi-voix, presque sereines, qui effrayaient les enfants vivants, se croyant en sursis. Ils ne seraient sauvés que vers douze quinze ans, après avoir traversé la coqueluche, la rougeole et la varicelle, les oreillons et les otites, la bronchite de tous les hivers, échappé à la tuberculose et à la méningite, et qu'on dirait ils ont forci. Pour le moment, « enfants de guerre » pâlots, anémiques, les ongles tachés de blanc, ils devaient avaler de l'huile de foie de morue et du vermifuge Lune, croquer des pastilles Jessel, monter sur la balance du pharmacien et s'emmitoufler dans des cache-nez pour éviter le moindre coup de froid, manger de la soupe pour grandir et se tenir droit sous peine de porter un corset de fer. Les bébés qui commençaient à naître de tous côtés étaient vaccinés, surveillés, présentés chaque mois à la pesée des nourrissons dans une salle de la mairie. Les journaux titraient qu'il en mourait encore cinquante mille par an.

L'idiotie de naissance ne faisait pas peur. On craignait la folie parce qu'elle arrivait d'un coup, mystérieusement, aux gens normaux.

La photo floue et abîmée d'une petite fille debout devant une barrière, sur un pont. Elle a des cheveux courts, des cuisses menues et des genoux proéminents. À cause du soleil, elle a mis sa main au-dessus des yeux.

Elle rit. Au dos, il y a écrit *Ginette 1937*. Sur sa tombe : *décédée à l'âge de six ans le jeudi saint 1938*. C'est la sœur aînée de la fillette sur la plage de Sotteville-sur-Mer.

Les garçons et les filles étaient partout séparés. Les garçons, êtres bruyants, sans larmes, toujours prêts à lancer quelque chose, cailloux, marrons, pétards, boules de neige dure, disaient des gros mots, lisaient *Tarzan* et *Bibi Fricotin*. Les filles, qui en avaient peur, étaient enjointes de ne pas les imiter, de préférer les jeux calmes, la ronde, la marelle, la bague d'or. Les jeudis en hiver, elles faisaient la classe à de vieux boutons ou des figurines découpées dans *L'Écho de la mode*, disposés sur la table de la cuisine. Encouragées par les mères et l'école, elles étaient rapporteuses, « je vais le dire ! » constituait leur menace favorite. Elles s'interpellaient entre elles en disant *hé machine !*, écoutaient et répétaient avec des chuchotements, la main sur la bouche, des histoires malpolies, ricanaient sous cape à l'histoire de Maria Goretti qui avait préféré mourir plutôt que de faire avec un garçon ce qui leur tardait tant d'avoir le droit de faire, s'effrayaient de leur viciosité, insoupçonnée des adultes. Elles rêvaient d'avoir des seins et des poils, une serviette avec du sang dans leur culotte. En attendant, elles lisaient les albums de Bécassine et *Les Patins d'argent* de P.-J. Stahl, *En famille* d'Hector Malot, elles allaient au cinéma avec l'école voir *Monsieur Vincent*, *Le Grand Cirque* et *La Bataille du rail*, qui élevaient l'âme et le courage, refoulaient les mauvaises pensées. Mais elles savaient que la réalité et l'ave-

nir se trouvaient dans les films de Martine Carol, les journaux dont les titres, *Nous deux*, *Confidences* et *Intimité*, annonçaient la désirable et interdite impudicité.

Les immeubles de la Reconstruction sortaient de terre dans le grincement intermittent du pivotement des grues. Les restrictions étaient finies et les nouveautés arrivaient, suffisamment espacées pour être accueillies avec un étonnement joyeux, leur utilité évaluée et discutée dans les conversations. Elles surgissaient comme dans les contes, inouïes, imprévisibles. Il y en avait pour tout le monde, le stylo Bic, le shampoing en berlingot, le Bulgomme et le Gerflex, le Tampax et les crèmes pour duvets superflus, le plastique Gilac, le Tergal, les tubes au néon, le chocolat au lait noisettes, le Vélosolex et le dentifrice à la chlorophylle. On n'en revenait pas du temps gagné avec les potages express en sachet, la Cocotte-Minute et la mayonnaise en tube, on préférait les conserves aux produits frais, trouvant plus chic de servir des poires au sirop que des fraîches et des petits pois en boîte que ceux du jardin. La « digestibilité » des aliments, les vitamines et la « ligne » commençaient à importer. On s'émerveillait d'inventions qui effaçaient des siècles de gestes et d'efforts, inauguraient un temps où, disaient les gens, on n'aurait plus rien à faire. On les dénigrait : la machine à laver était accusée d'user le linge, la télévision d'abîmer les yeux et de faire coucher à des heures indues. On surveillait et on enviait chez ses voisins la possession de ces signes de progrès, marquant une supériorité sociale. Dans

la ville, les grands garçons exhibaient leur Vespa et virevoltaient autour des filles. Raides fiers sur leurs sièges, ils en emportaient une avec son foulard noué sous le menton, qui les enlaçait par-derrière pour ne pas tomber. On aurait voulu grandir de trois ans d'un coup quand on les voyait s'éloigner dans une pétarade au bout de la rue.

La réclame martelait les qualités des objets avec un enthousiasme impérieux, *les meubles Lévitan sont garantis pour longtemps ! Chantelle, la gaine qui ne remonte pas ! l'huile Lesieur trois fois meilleure !* Elle les chantait joyeusement, *dop dop dop, adoptez le shampoing Dop*, *Colgate, Colgate c'est la santé de vos dents*, rêveusement, *il y a du bonheur à la maison quand Elle est là*, les roucoulait avec la voix de Luis Mariano, *c'est le soutien-gorge Lou qui habille la femme de goût.* Pendant qu'on faisait ses devoirs sur la table de la cuisine, les réclames de Radio Luxembourg, comme les chansons, apportaient la certitude du bonheur de l'avenir et l'on se sentait entouré de choses absentes qu'on aurait le droit d'acheter plus tard. En attendant d'être assez grande pour mettre du rouge Baiser et du parfum Bourjois *avec un j comme joie*, on collectionnait les animaux de plastique cachés dans les paquets de café, les vignettes des fables de La Fontaine dans l'emballage du chocolat Menier, qu'on échangeait à la récréation.

On avait le temps de désirer les choses, la trousse en plastique, les chaussures à semelles de crêpe, la montre en or. Leur possession ne décevait pas. On les offrait à l'admiration des autres. Elles recelaient un mystère et une magie qui ne s'épuisaient pas dans leur contemplation et leur manipulation. Les tournant et les retour-

nant, on continuait d'attendre d'elles on ne savait quoi après les avoir eues.

Le progrès était l'horizon des existences. Il signifiait le bien-être, la santé des enfants, les maisons lumineuses et les rues éclairées, le savoir, tout ce qui tournait le dos aux choses noires de la campagne et à la guerre. Il était dans le plastique et le Formica, les antibiotiques et les indemnités de la sécurité sociale, l'eau courante sur l'évier et le tout-à-l'égout, les colonies de vacances, la continuation des études et l'atome. *Il faut être de son temps*, disait-on à l'envi, comme une preuve d'intelligence et d'ouverture d'esprit. En classe de quatrième, les sujets de rédaction invitaient à composer sur « les bienfaits de l'électricité » ou à écrire une réponse à « quelqu'un qui dénigre devant vous le monde moderne ». Les parents affirmaient *les jeunes en sauront plus que nous.*

Dans la réalité, l'exiguïté des logements obligeait les enfants et les parents, les frères et les sœurs, à dormir dans la même chambre, la toilette continuait de se faire dans une cuvette, les besoins dans des cabinets au-dehors, les serviettes hygiéniques en tissu-éponge dégorgeaient leur sang dans un seau d'eau froide. Les rhumes et les bronchites des enfants se dégageaient avec des cataplasmes à la farine de moutarde. Les parents soignaient leur grippe à l'aspro avec un grog. Les hommes pissaient en plein jour le long des murs et les études suscitaient la méfiance, la crainte que par une sanction obscure, un retournement punitif pour avoir voulu monter trop haut, elles rendent dingo. Des dents manquaient dans toutes les bouches. L'époque, disaient les gens, n'est pas la même pour tout le monde.

Le cours des jours ne bougeait pas, scandé par le retour des mêmes distractions, qui ne suivaient pas l'abondance et la nouveauté des choses. Au printemps revenaient les communions, la fête de la Jeunesse et la kermesse paroissiale, le cirque Pinder, et les éléphants de la parade bouchaient d'un seul coup la rue de leur immensité grise. En juillet le Tour de France qu'on écoutait à la radio, collant dans un dossier les photos de Geminiani, Darrigade et Coppi découpées dans le journal. À l'automne, les manèges et les baraques d'attractions de la fête foraine. On prenait pour un an d'autos tamponneuses dans le cliquetis et les étincelles des tiges métalliques, la voix qui tonitruait *roulez jeunesse ! roulez petits bolides !* Sur l'estrade de la loterie toujours le même garçon au nez maquillé de rouge imitait Bourvil, une femme décolletée dans le froid bonimentait et promettait un spectacle torride, « les Folies-Bergère entre minuit et deux heures du matin », interdit aux moins de seize ans. On guettait sur le visage de ceux qui avaient osé passer derrière le rideau et ressortaient rigolards des indices de ce qu'ils avaient vu. Dans l'odeur d'eau croupie et de graillon on sentait la luxure.

Plus tard, on aurait l'âge de soulever le rideau de la tente. Trois femmes en bikini dansaient sans musique, sur des planches. La lumière s'éteignait, se rallumait : les femmes se tenaient immobiles, les seins nus, face au public clairsemé, debout sur le sol goudronné de la place de la Mairie. Au-dehors un haut-parleur hurlait une chanson de Dario Moreno, *Ey mambo, mambo italiano.*

La religion était le cadre officiel de la vie et réglait le temps. Les journaux proposaient des menus pour le temps du carême, dont le calendrier des Postes notifiait les étapes, de la septuagésime à Pâques. On ne mangeait pas de viande le vendredi. La messe du dimanche demeurait une occasion de changer de linge, étrenner un vêtement, mettre un chapeau, un sac et des gants, voir des gens et être vu, suivre des yeux les enfants de chœur. Pour tout le monde un signe extérieur de moralité et la certitude d'un destin s'écrivant dans une langue particulière, le latin. Lire chaque semaine les mêmes prières dans son paroissien, subir le même ennui rituel du sermon jouait le rôle d'une purification probatoire au plaisir de manger du poulet et des gâteaux du pâtissier, d'aller à la séance de cinéma. Que des instituteurs et des gens instruits, à la conduite irréprochable, ne croient en rien paraissait une anomalie. La religion seule était à la source de la morale, conférait la dignité humaine sans laquelle la vie ressemblait à celle des chiens. La loi de l'Église l'emportait sur toutes les autres et les grands moments de l'existence ne recevaient leur légitimité que d'elle : « Les gens qui ne se marient pas à l'église ne sont pas vraiment mariés », déclarait le catéchisme. La religion catholique seulement, les autres étant erronées ou ridicules. Dans la cour de récréation, on braillait *Mahomet était prophète / Du très grand Allah / Il vendait des cacahuètes / Au marché de Biskra / Si c'était des noisettes / Ce serait bien plus chouette/ Mais il n'en vend pas / Allah* (3 fois).

On attendait avec impatience la communion solennelle, préalable glorieux de tout ce qui allait arriver d'important, les règles, le certificat d'études ou l'entrée en sixième. Dans les bancs, séparés par l'allée centrale, les garçons en costume sombre avec un brassard et les filles en robe longue et voile blancs ressemblaient aux mariés que, rassemblés deux par deux, ils seraient dans dix ans. Après avoir tonné d'une seule voix aux vêpres *je renonce au démon et je m'attache à Jésus pour toujours*, on pouvait se dispenser ensuite des pratiques religieuses, adoubé chrétien, muni du bagage nécessaire et suffisant pour se sentir intégré dans la communauté dominante et être certain qu'*il y a sûrement quelque chose après la mort*.

Tout le monde savait distinguer ce qui se fait de ce qui ne se fait pas, le Bien du Mal, les valeurs étaient lisibles dans le regard des autres sur soi. À l'habillement on distinguait les petites filles des adolescentes, les adolescentes des jeunes filles, les jeunes filles des jeunes femmes, les mères des grands-mères, les ouvriers des commerçants et des bureaucrates. Les riches disaient des vendeuses et des dactylos trop bien vêtues « elle a toute sa fortune sur son dos ».

Publique, privée, l'école se ressemblait, lieu de transmission d'un savoir immuable dans le silence, l'ordre et le respect des hiérarchies, la soumission absolue : porter une blouse, se mettre en rang à la cloche, se lever à l'entrée de la directrice mais non d'une surveillante, se munir de cahiers, plumes et crayons *réglementaires*, ne pas répondre aux observations, ne pas mettre en hiver un pan-

talon sans une jupe par-dessus. Le droit de poser des questions n'appartenait qu'aux professeurs. Si l'on ne comprenait pas un mot ou une explication, c'était notre faute. On était fiers comme d'un privilège d'être contraints à des règles strictes et à l'enfermement. L'uniforme imposé par les institutions privées constituait la marque visible de leur perfection.

Les programmes ne changeaient pas, *Le Médecin malgré lui* en sixième, *Les Fourberies de Scapin*, *Les Plaideurs* et *Les Pauvres Gens* en cinquième, *Le Cid* en quatrième, etc., ni les manuels, Malet-Isaac pour l'histoire, Demangeon la géographie, Carpentier-Fialip l'anglais. Ce bloc de connaissances était délivré à une minorité, confortée d'année en année dans son intelligence et son élévation, de *rosa rosam* à *Rome l'unique objet de mon ressentiment*, en passant par la relation de Chasles et la trigonométrie, au lieu que le plus grand nombre continuait à faire des problèmes de trains et du calcul mental, à chanter *La Marseillaise* pour l'oral du certificat. Avoir celui-ci, ou le brevet, était un événement, salué dans les journaux qui publiaient les noms des lauréats. Ceux qui échouaient mesuraient précocement le poids de l'indignité, ils n'étaient pas *capables*. L'éloge de l'instruction partout dans les discours recouvrait sa distribution parcimonieuse.

Quand on croiserait sur le trottoir après avoir été assise à côté d'elle jusqu'au cours moyen l'élève mise en apprentissage ou inscrite au cours Pigier, il ne viendrait pas à l'idée de s'arrêter pour lui parler, pas plus que la fille du notaire, dont le hâle jaunissant au retour d'un séjour aux sports d'hiver était le signe de sa condition

supérieure, ne nous accordaient un regard en dehors de l'école.

Le travail, l'effort et la volonté évaluaient les comportements. Le jour des prix, on recevait des livres exaltant l'héroïsme des pionniers de l'aviation, des généraux et des colonisateurs, Mermoz, Leclerc, de Lattre de Tassigny, Lyautey. Le courage quotidien n'était pas oublié, il fallait admirer le père de famille, « cet aventurier du monde moderne » (Péguy), « la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles » (Verlaine), commenter en rédaction des sentences de Georges Duhamel et de Saint-Exupéry, « la leçon d'énergie des héros de Corneille », montrer « comment l'amour de la famille conduit à l'amour de la patrie » et que « le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin » (Voltaire). On lisait *Vaillant* et *Âmes vaillantes*.

Pour fortifier la jeunesse dans cet idéal et l'endurcir physiquement, la maintenir à l'écart des pièges de la paresse et des activités débilitantes (la lecture et le cinéma), préparer « des chics types » et « des filles bien, claires et droites », il était conseillé aux familles d'envoyer leurs enfants aux Louveteaux, Pionniers, Guides et Jeannettes, Croisés, Francs et Franches Camarades. Le soir autour d'un feu de camp ou à l'aube dans un sentier, derrière un fanion brandi martialement, aux accents de *Youkaïdi Youkaïda* se réalisait l'union enchantée de la nature, l'ordre et la morale. Sur les couvertures de *La Vie catholique* et de *L'Humanité* des visages radieux regardaient l'avenir. Cette jeunesse saine, ces fils et filles de France, allaient prendre la relève de leurs aînés Résistants comme s'était

écrié le président René Coty dans un discours vibrant en juillet 54 sur la place de la Gare, au-dessus des têtes d'élèves groupés par établissements tandis que dans un ciel d'averse couraient les nuages blancs d'un été qui serait entièrement pluvieux.

Au-dessous de l'idéal et des yeux clairs s'étendait, on le savait, un territoire informe, gluant, contenant des mots et des objets, des images et des comportements : les filles mères, la traite des Blanches, les affiches du film *Caroline chérie*, les capotes anglaises, les mystérieuses publicités pour « l'hygiène intime, discrétion assurée », les couvertures du journal *Guérir*, « les femmes ne sont fécondes que trois jours par mois », les enfants de l'amour, les attentats à la pudeur, Janet Marshall étranglée avec son soutien-gorge dans un bois par Robert Avril, l'adultère, les mots lesbienne, pédéraste, la volupté, les fautes inavouables à confesse, les fausses couches, les vilaines manières, les livres à l'index, *Tout ça parce qu'au bois de Chaville*, l'union libre, à l'infini. Une somme de choses innommables — que les adultes seuls étaient censés savoir — se ramenant toutes aux organes génitaux et à leur usage. Le sexe était le grand soupçon de la société qui en voyait les signes partout, dans les décolletés, les jupes étroites, le vernis à ongles rouge, les sous-vêtements noirs, le bikini, la mixité, l'obscurité des salles de cinéma, les toilettes publiques, les muscles de Tarzan, les femmes qui fument et croisent les jambes, le geste de se toucher les cheveux en classe, etc. Il était le premier critère d'évaluation des filles, les départageait en « comme il faut » et « mauvais genre ». La « cote de moralité » affichée à la

porte de l'église pour les films de la semaine ne concernait que lui.

Mais on déjouait la surveillance, on allait voir *Manina la fille sans voiles*, *La Rage au corps* avec Françoise Arnoul. On aurait voulu ressembler aux héroïnes, avoir la liberté de se comporter comme elles. Mais entre les livres, les films et les injonctions de la société s'étendait l'espace de l'interdiction et du jugement moral, on n'avait pas droit à l'identification.

Dans ces conditions elles étaient interminables les années de masturbation avant la permission de faire l'amour dans le mariage. Il fallait vivre avec l'envie de cette jouissance qu'on croyait réservée aux adultes et qui réclamait d'être satisfaite coûte que coûte en dépit de toutes les tentatives de diversion, les prières, en portant un secret qui rangeait parmi les pervers, les hystériques et les putains.

Il était écrit dans le Larousse :
onanisme : ensemble des moyens adoptés pour provoquer artificiellement la jouissance sexuelle. L'onanisme détermine souvent des accidents très graves ; aussi devra-t-on surveiller les enfants à l'approche de la puberté. Les bromures, l'hydrothérapie, la gymnastique, l'exercice, la cure d'altitude, les médications martiales et arsenicales, etc., seront tour à tour employés.

Dans le lit ou les vécés, on se masturbait sous le regard de la société entière.

Les garçons étaient fiers de partir au régiment et on les trouvait beaux en soldats. Le soir du conseil de révision, ils

faisaient la tournée des cafés pour célébrer la gloire d'être reconnus comme de vrais hommes. Avant le régiment, ils étaient encore des gamins et ne valaient rien sur le marché du travail et du mariage. Après, ils pourraient avoir une femme et des enfants. L'uniforme qu'ils promenaient dans le quartier lors des permissions les enveloppait de beauté patriotique et de sacrifice virtuel. L'ombre des combattants vainqueurs, des GI, flottait autour d'eux. Le drap rêche de la vareuse, effleurée quand on se hissait sur la pointe des pieds pour les embrasser, matérialisait la coupure absolue entre l'univers des hommes et celui des femmes. À les voir on éprouvait un sentiment d'héroïsme.

Sous l'immuabilité, les affiches du cirque de l'année dernière avec la photo de Roger Lanzac, les images de première communion distribuées aux camarades, le Club des Chansonniers sur Radio Luxembourg, les jours se remplissaient de désirs nouveaux. Le dimanche après-midi, on s'agglutinait à la vitrine du magasin d'électricité générale devant la télévision. Des cafés investissaient dans l'achat d'un poste pour attirer la clientèle. Au flanc des collines serpentaient des pistes de motocross et l'on regardait monter et descendre les engins assourdissants la journée entière. L'impatience grandissante du commerce avec ses nouveaux mots d'ordre, « initiative », « dynamisme », secouait le train-train des villes. Entre la fête foraine et la kermesse, la Quinzaine commerciale s'installait comme rite de printemps. Dans les rues du centre, les haut-parleurs beuglaient des incitations à acheter,

entrecoupées de chansons d'Annie Cordy et d'Eddie Constantine, pour gagner la Simca ou la salle à manger. Sur le podium, place de la Mairie, un animateur local faisait rire avec les blagues de Roger Nicolas et de Jean Richard, rameutait des candidats pour le Crochet ou Quitte ou double, comme à la radio. Assise dans un coin du podium trônait sous sa couronne la Reine du Commerce. La marchandise avançait sous les couleurs de la fête. Les gens disaient « ça change » ou « il ne faut pas s'encroûter, on s'abrutit à rester chez soi ».

Une joie diffuse parcourait les jeunes des classes moyennes, qui organisaient des surpats entre eux, inventaient un langage nouveau, disaient « c'est cloche », « formidable », « la vache » et « vachement » dans chaque phrase, s'amusaient à imiter l'accent de Marie-Chantal, jouaient au baby-foot et appelaient la génération des parents « les croulants ». Yvette Horner, Tino Rossi et Bourvil les faisaient ricaner. On cherchait tous confusément des modèles pour notre âge. On s'enthousiasmait pour Gilbert Bécaud et les chaises cassées de son concert. Au poste, on écoutait Europe n° 1 qui ne passait que de la musique, des chansons et de la réclame.

Sur une photo en noir et blanc, deux filles dans une allée, épaule contre épaule, toutes les deux les bras derrière le dos. En fond des arbustes et un haut mur de

brique, au-dessus le ciel avec de grands nuages blancs. Au dos de la photo : *juillet 1955, dans les jardins du pensionnat Saint-Michel.*

À gauche, la plus grande des filles, blonde avec des cheveux courts en « coup de vent », une robe claire et des socquettes, son visage est dans l'ombre. À droite, une brune aux cheveux frisés, courts, des lunettes sur un visage plein, au front haut, traversé par la lumière, un pull foncé à manches courtes, une jupe à pois. Toutes les deux portent des ballerines, la brune est pieds nus dedans. Elles ont dû enlever leur blouse de classe pour la photo.

Même si on ne reconnaît pas dans la brune la petite fille à nattes de la plage, qui pourrait aussi bien être devenue la blonde, c'est elle, et non la blonde, qui a été cette conscience, prise dans ce corps-là, avec une mémoire unique, permettant donc d'assurer que les cheveux frisés de cette fille provenaient d'une permanente, rituelle en mai depuis la communion solennelle, que sa jupe avait été taillée dans une robe de l'été d'avant, devenue trop étroite, et le pull tricoté par une voisine. Et c'est avec les perceptions et les sensations reçues par l'adolescente brune à lunettes de quatorze ans et demi que l'écriture ici peut retrouver quelque chose qui glissait dans les années cinquante, capter le reflet projeté sur l'écran de la mémoire individuelle par l'histoire collective.

En dehors des ballerines, il n'y a rien dans l'apparence de cette adolescente qui ressortisse à « ce qui se fait » alors et qu'on voit dans les journaux de mode et les magasins des grandes villes, longue jupe écossaise à mi-mollet, pull noir et gros médaillon, queue-de-cheval avec

frange à la façon d'Audrey Hepburn dans *Vacances romaines*. La photo pourrait dater de la fin des années quarante ou du début des années soixante. Aux yeux de tous ceux qui sont nés après, elle est simplement ancienne, appartient à la préhistoire de soi où s'aplanissent toutes les vies qui ont précédé. Pourtant, cette lumière qui éclaire d'un côté le visage de cette fille et son pull entre les seins qui pointent a été sensation de chaleur d'un soleil de juin d'une année qui, pour les historiens comme pour les vivants d'alors, ne peut se confondre avec aucune autre, 1955.

Peut-être ne perçoit-elle pas l'écart qui la sépare d'autres filles de la classe, celles avec qui il serait inimaginable de se faire prendre en photo. Un écart qui se marque dans les distractions, l'emploi du temps à l'extérieur de l'école, la façon générale de vivre, et qui l'éloigne autant des filles chics que de celles qui travaillent déjà dans des bureaux ou des ateliers. Ou bien elle mesure cet écart sans s'en préoccuper.

Elle n'est jamais allée encore à Paris, à cent quarante kilomètres, ni à aucune surpat, elle n'a pas de tourne-disques. En faisant ses devoirs, elle écoute les chansons du poste dont elle écrit les paroles dans un carnet et qu'elle porte dans la tête des journées entières en marchant, en suivant les cours, *toi qui disais qui disais que tu l'aimais qu'as-tu fait de ton amour pour qu'il pleure sous la pluie*.

Elle ne parle pas aux garçons, elle y pense tout le temps. Elle voudrait avoir le droit de mettre du rouge à lèvres, porter des bas et des talons hauts — les socquettes lui font honte, elle les enlève hors de la maison

— afin de montrer qu'elle appartient à la catégorie des jeunes filles et qu'elle peut être suivie dans la rue. À cette fin, le dimanche matin après la messe, elle « traîne » en ville en compagnie de deux ou trois copines du même milieu « simple » qu'elle, veillant toujours à ne pas transgresser la rigoureuse loi maternelle de *l'heure* (« quand je dis telle heure, c'est telle heure, pas une minute de plus »). Elle compense l'interdiction générale de sortir par la lecture des feuilletons dans les journaux, *Les Gens de Mogador*, *Afin que nul ne meure*, *Ma cousine Rachel*, *La Citadelle*. Constamment elle s'irréalise dans des histoires et des rencontres imaginaires qui finissent en orgasmes le soir sous les draps. Elle se rêve en putain et elle admire aussi la blonde de la photo, d'autres filles de la classe au-dessus, qui la renvoient à son corps empoissé. Elle voudrait être elles.

Au cinéma, elle a vu *La Strada*, *Le Défroqué*, *Les Orgueilleux*, *La Mousson*, *La Belle de Cadix*, le nombre de films qui lui sont interdits, dont elle a envie — *Les Enfants de l'amour*, *Le Blé en herbe*, *Les Compagnes de la nuit*, etc. —, est plus grand que l'autorisé.

(Monter en ville, rêver, se faire jouir et attendre, résumé possible d'une adolescence en province.)

Qu'y a-t-il en elle comme savoir sur le monde, en dehors des connaissances accumulées jusque dans cette classe de quatrième, quelles traces des événements et faits divers qui font dire plus tard « je me souviens » quand une phrase entendue par hasard les évoque ?
la grande grève des trains de l'été 53

la chute de Diên Biên Phu
la mort de Staline annoncée à la radio un matin froid de février, juste avant de partir pour l'école
les élèves des petites classes en rang vers la cantine pour boire le verre de lait de Mendès France
la couverture faite de morceaux tricotés par toutes les élèves et envoyée à l'abbé Pierre, dont la barbe est prétexte à des histoires cochonnes
la vaccination monstre, de toute la ville, à la mairie, contre la variole, parce que plusieurs personnes en sont mortes à Vannes
les inondations en Hollande

Sans doute pas dans sa pensée les derniers morts d'une embuscade en Algérie, nouvel épisode des troubles dont elle saura seulement plus tard qu'ils se sont déclenchés à la Toussaint 54 et elle se reverra ce jour-là, dans sa chambre, assise près de la fenêtre, les pieds sur son lit, regardant les invités d'une maison en face sortir les uns après les autres dans le jardin, pour uriner derrière le mur aveugle, si bien qu'elle n'oubliera jamais ni la date de l'insurrection algérienne ni cet après-midi de Toussaint pour lequel elle disposera d'une image nette, une sorte de fait pur, une jeune femme s'accouvant dans l'herbe et se relevant en rabattant sa jupe.

Dans la même mémoire illégitime, celle des choses qu'il est impensable, honteux ou fou de formuler, il y a : une tache brune sur un drap de sa grand-mère morte depuis trois ans, dont sa mère a hérité — une tache indélébile, qui l'attire et lui répugne violemment, comme vivante
la scène entre ses parents, le dimanche avant l'examen

d'entrée en sixième, au cours de laquelle son père a voulu supprimer sa mère en l'entraînant dans la cave près du billot où la serpe était fichée
le souvenir qui lui vient tous les jours quand, dans la rue vers l'école, elle passe devant le talus où elle a vu, un dimanche de janvier d'il y a deux ans, une petite fille en manteau court s'amusant à enfoncer un pied dans l'argile gorgée d'eau. L'empreinte du pied était là le lendemain, elle est restée pendant des mois.

Les grandes vacances seront une longue étendue d'ennui, d'activités minuscules pour remplir les journées :
écouter l'arrivée de l'étape du Tour de France, coller la photo du vainqueur dans un cahier spécial
relever les numéros de département sur les plaques minéralogiques des voitures croisées dans la rue
lire dans le journal régional les résumés des films qu'elle ne verra pas, des livres qu'elle ne lira pas
broder un porte-serviette
extraire des points noirs et se passer de l'Eau Précieuse ou des rondelles de citron
monter en ville acheter du shampoing et un Petit Classique Larousse, en passant les yeux baissés devant le café où les garçons jouent au flipper

L'avenir est trop immense pour qu'elle l'imagine, il arrivera, c'est tout.

Quand elle entend les petites filles des classes enfantines chanter dans la cour de récréation *Cueillons la rose sans la laisser flétrir*, il lui semble qu'elle a été enfant il y a très longtemps.

À la moitié des années cinquante, dans les repas de famille, les adolescents restaient à table, écoutant les propos sans s'y mêler, souriant poliment aux plaisanteries qui ne les faisaient pas rire, aux remarques approbatrices dont ils étaient l'objet sur leur développement physique, aux grivoiseries voilées destinées à les faire rougir, se contentant de répondre aux questions émises précautionneusement sur leurs études, ne se sentant pas encore prêts à entrer de plein droit dans la conversation générale, même si le vin, les liqueurs et les cigarettes blondes autorisées au dessert marquaient le début de leur intronisation dans le cercle des adultes. On se pénétrait de la douceur de la tablée festive où la dureté habituelle du jugement social s'atténue, se mue en molle aménité, et les fâchés à mort de l'année dernière réconciliés se passent le bol de mayonnaise. On s'ennuyait un peu mais pas au point de préférer être au lendemain en cours de maths.

Après les commentaires sur les plats en train d'être dégustés, qui appelaient les souvenirs des mêmes mangés en d'autres circonstances, les conseils sur la meilleure façon de les préparer, les convives discutaient de la réalité des soucoupes volantes, du Spoutnik et de qui, des Américains ou des Russes, irait les premiers sur la Lune, des cités d'urgence de l'abbé Pierre, de la vie chère. La guerre finissait par revenir sur le tapis. Ils rappelaient l'Exode, les bombardements, les restrictions de l'après-guerre, les zazous, les pantalons de golf. C'était le roman de notre naissance et de notre petite enfance,

qu'on écoutait dans une nostalgie indéfinissable, la même qu'on ressentait en récitant avec ferveur *Souviens-toi, Barbara*, recopié dans un cahier personnel de poèmes. Mais dans le ton des voix il y avait de l'éloignement. Quelque chose s'en était allé avec des grands-parents décédés qui avaient connu les deux guerres, les enfants qui poussent, la reconstruction achevée des villes, le progrès et les meubles à tempérament. Les souvenirs des privations de l'Occupation et des enfances paysannes se rejoignaient dans un passé révolu. Les gens avaient tellement la conviction de vivre mieux.

Il n'était déjà plus question de l'Indochine, si lointaine, si exotique — « deux sacs de riz suspendus de part et d'autre d'une tige de bambou », selon le manuel de géographie — et perdue sans excès de regret à Diên Biên Phu, où n'avaient combattu que des têtes brûlées, des engagés volontaires qui n'avaient pas de métier dans les mains. C'était un conflit qui n'avait jamais été dans le présent des gens. Ils n'avaient pas non plus envie d'assombrir l'atmosphère avec les troubles en Algérie, dont personne au juste ne savait comment ils avaient commencé. Mais ils étaient tous d'accord, et nous aussi qui l'avions au programme du BEPC, l'Algérie avec ses trois départements était la France, comme une grande partie de l'Afrique où nos possessions couvraient sur l'atlas la moitié du continent. Il fallait bien que la rébellion soit matée, nettoyés les « nids de fellaghas », ces égorgeurs rapides dont on voyait l'ombre traîtresse sur la figure basanée du pourtant gentil sidi-mon-z'ami colportant des descentes de lit sur son dos. À la dérision dont les Arabes et leurs mots étaient rituellement l'objet, *habana la moukère mets ton nez dans la cafetière tu verras si c'est chaud*, s'ajoutait la certitude de leur sauvagerie. Normal donc que les soldats du contingent et des rappelés soient envoyés pour rétablir l'ordre, même si de l'avis général c'était malheureux pour les parents de perdre un garçon de vingt ans, qui devait se marier, dont la photo figurait dans le journal régional sous la mention « tombé dans une embuscade ». C'était des tragédies individuelles, des morts au coup par coup. Il n'y avait ni ennemi, ni combattant, ni bataille. On n'avait pas un sentiment de guerre. La prochaine viendrait de l'Est, avec les chars russes comme à Budapest pour détruire le monde libre et il était inutile de partir sur les routes comme en 40, la bombe atomique ne laisserait aucune chance. Déjà, on avait eu chaud avec le canal de Suez.

Personne ne parlait des camps de concentration, sinon incidemment, à propos de tel ou telle ayant perdu ses parents à Buchenwald, un silence contristé suivait. C'était devenu un malheur privé.

Au dessert, les chansons patriotiques d'après la Libération avaient disparu. Les parents entonnaient *Parlez-moi d'amour*, de vieux jeunes gens *Mexico* et les enfants *Ma grand-mère était cow-boy*. Nous, on aurait eu trop honte de chanter comme avant *Étoile des neiges*. Priés d'en pousser une, on prétendait ne connaître aucune chanson en entier, certains que Brassens et Brel détonneraient dans la béatitude des fins de repas, qu'il fallait de préférence des chansons que d'autres repas et des larmes essuyées avec le coin de la serviette avaient consacrées. On répugnait farouchement à dévoiler des goûts musicaux qu'ils ne pouvaient comprendre, eux qui ne connaissaient pas un

mot d'anglais en dehors de fuck you appris à la Libération, ignoraient l'existence des Platters et de Bill Haley.

Mais le lendemain, dans le silence de la salle d'études, au sentiment de vide qui nous envahissait, on savait que la veille avait été, même si on s'en défendait, qu'on avait cru rester extérieurs et s'ennuyer, un jour de fête.

Pris dans le temps infiniment lent des études, le petit nombre de jeunes qui avait la chance de les continuer trouvait, dans la sonnerie régulière des heures de cours, le retour des compositions trimestrielles, les explications interminables de *Cinna* et d'*Iphigénie*, la traduction du *Pro Milone*, qu'il n'arrivait jamais rien. On notait des phrases d'écrivains sur la vie, découvrant le bonheur de se penser dans des formules étincelantes, *exister c'est se boire sans soif.* Le sentiment de l'absurde et la nausée nous envahissaient. Le corps poisseux de l'adolescence rencontrait l'être « en trop » de l'existentialisme. On collait sur les feuilles d'un classeur les photos de Brigitte Bardot dans *Et Dieu créa la femme*, gravait dans le bois du pupitre les initiales de James Dean. On recopiait des poèmes de Prévert, les chansons de Brassens, *Je suis un voyou* et *La Première Fille*, interdites à la radio. On lisait en cachette *Bonjour tristesse* et les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Le champ des désirs et des interdictions devenait immense. La possibilité d'un monde sans péché s'entrouvrait. Les adultes nous suspectaient d'être *démoralisés* par les écrivains modernes et de ne plus rien *respecter*.

Dans l'immédiat, le désir le plus déterminé était de posséder un électrophone et au moins quelques microsillons, des objets chers dont on pouvait jouir seul, sans fin, jusqu'à l'écœurement, ou avec d'autres, qui classaient dans la tribu la plus évoluée de la jeunesse, la lycéenne aisée, qui portait des duffle-coats, appelait ses parents « mes vieux » et disait *ciao* pour au revoir.

On était avide de jazz et de negro spirituals, de rock'n roll. Tout ce qui se chantait en anglais était nimbé d'une mystérieuse beauté. Dream, love, heart, des mots purs, sans usage pratique, qui donnaient le sentiment d'un au-delà. Dans le secret de la chambre, on se faisait une orgie du même disque, c'était comme une drogue qui emportait la tête, éclatait le corps, ouvrait devant soi un autre monde de violence et d'amour — se confondant avec la surboum où il tardait tant d'avoir le droit d'aller. Elvis Presley, Bill Haley, Armstrong, les Platters incarnaient la modernité, l'avenir, et c'était pour nous, les jeunes, et nous seuls qu'ils chantaient, laissant derrière les vieux goûts des parents et l'ignorance des péquenots, *Le Pays du sourire*, André Claveau et Line Renaud. On se sentait appartenir à un cercle d'initiés. Cependant *Les Amants d'un jour* donnaient la chair de poule.

On se retrouvait encore dans le silence des vacances, les bruits séparés, distincts, de la province, les pas d'une femme allant aux commissions, le glissement d'une voiture, le martèlement d'un atelier de soudure. Les heures s'usaient en buts infimes, activités étirées, classer les devoirs de l'année, ranger un placard, lire un roman en s'efforçant de ne pas le finir trop vite. On se regardait

devant la glace, on s'impatientait d'avoir les cheveux assez longs pour les tirer en queue-de-cheval. On guettait l'improbable venue d'une copine. Au souper, il fallait nous arracher les mots de la bouche, on laissait de la nourriture, s'attirant le reproche « si tu avais eu faim pendant la guerre tu serais moins difficile ». Aux désirs qui nous agitaient était opposée la sagesse des limites, « tu demandes trop à la vie ».

À force de tourner et de se croiser en bandes séparées, le dimanche après la messe ou le cinéma, d'échanger des regards, filles et garçons s'abordaient. Eux imitaient leurs profs, faisaient des jeux de mots et des contrepèteries, se traitaient de « puceau », se coupaient la parole, « raconte pas ta vie, elle est pleine de trous », « tu connais le refrain du presse-purée ? Écrase et continue », « T'as le gaz chez toi, va te faire cuire un œuf ». Ils s'amusaient à parler bas pour que l'on ne comprenne pas et s'écriaient « la masturbation rend sourd ». Ils feignaient de se boucher les yeux devant l'exhibition d'une gencive enflée et s'écriaient « on a vu assez d'horreurs pendant la guerre ». Ils s'octroyaient le droit de tout dire, ils étaient les détenteurs de la parole et de l'humour. Ils se débondaient en histoires sales, entonnaient le *de morpionibus*. Les filles souriaient avec réserve. Même si elles ne le trouvaient pas forcément drôle, c'était un spectacle que leur offraient les garçons en virevoltant autour d'elles, elles en concevaient de la fierté. C'est grâce à eux qu'elles enrichissaient leur stock de mots et d'expressions qui les ferait paraître évoluées aux yeux des autres filles quand elles diraient *aller au pieu, un falzar*, etc. Mais on se demandait avec

angoisse, les uns et les autres, ce qu'on pourrait bien se dire en tête à tête et il fallait toute la sollicitude curieuse du groupe pour nous soutenir avant de se rendre au premier rencard.

La distance qui sépare le passé du présent se mesure peut-être à la lumière répandue sur le sol entre les ombres, glissant sur les visages, dessinant les plis d'une robe, à la clarté crépusculaire, quelle que soit l'heure de la pose, d'une photo en noir et blanc.

Sur celle-ci, une grande fille aux cheveux foncés, mi-longs et raides, visage plein, les yeux clignant à cause du soleil, se tient de biais, légèrement déhanchée de manière à faire saillir la courbe de ses cuisses, serrées dans une jupe droite descendant à mi-jambe, tout en les amincissant. La lumière effleure la pommette droite, souligne la poitrine pointant sous un pull d'où dépasse un col Claudine blanc. Un bras est caché, l'autre pend, la manche retroussée au-dessus d'une montre et d'une main large. La dissemblance avec la photo dans le jardin de l'école est frappante. En dehors des pommettes et de la forme des seins, plus développés, rien ne rappelle la fille d'il y a deux ans, avec ses lunettes. Elle pose dans une cour ouverte sur la rue, devant une remise basse, à la porte rafistolée, comme on en voit à la campagne et dans les faubourgs des villes. En fond, trois troncs d'arbres plantés sur un haut talus se détachent sur le ciel. Au dos, *1957, Yvetot*.

Sans doute elle ne pense qu'à elle, en ce moment précis où elle sourit, à cette image d'elle qui fixe la fille nouvelle qu'elle se sent devenir :
en écoutant dans l'îlot de sa chambre Sidney Bechet, Édith Piaf et le 33 tours de jazz offert par la Guilde internationale du disque
notant dans un calepin des phrases qui disent comment vivre — qu'elles soient dans des livres leur assure un poids de vérité, *il n'y a de bonheur réel que celui dont on se rend compte quand on en jouit*

Elle connaît maintenant le niveau de sa place sociale — il n'y a chez elle ni Frigidaire, ni salle de bains, les vécés sont dans la cour et elle n'est toujours pas allée à Paris —, inférieur à celui de ses copines de classe. Elle espère que celles-ci ne s'en aperçoivent pas, ou le lui pardonnent, dans la mesure où elle est « marrante » et « relaxe », dit « ma piaule » et « j'ai les pétoches ».

Toute son énergie se concentre vers « avoir un genre ». Son souci reste ses lunettes de myope qui lui rapetissent les yeux et lui donnent l'air « polard ». Quand elle les enlève, elle ne reconnaît personne dans la rue.

Dans ses représentations de l'avenir le plus lointain — après le bac — elle se voit, son corps, son allure, sur le modèle des magazines féminins, mince, les cheveux longs flottant sur les épaules, et ressemblant à Marina Vlady dans *La Sorcière.* Elle est devenue institutrice quelque part, peut-être à la campagne, avec une voiture à elle, signe suprême d'émancipation, 2 CV ou 4 CV, libre et indépendante. Sur cette image s'étend l'ombre de l'homme, l'inconnu, qu'elle rencontrera comme dans *Un jour tu verras*, la chanson de Mouloudji, ou s'élançant l'un vers l'autre comme Michèle Morgan et Gérard Philipe à la fin des *Orgueilleux*. Elle est sûre qu'elle doit « se garder pour lui » et ressent comme une faute contre le grand amour de connaître déjà le plaisir toute seule. Bien qu'elle ait inscrit dans un carnet les jours où l'on ne risque pas d'être enceinte d'après la méthode Ogino, elle n'est que sentiment. Entre le sexe et l'amour, le divorce est total.

Au-delà du bac, sa vie est un escalier à gravir qui se perd dans la brume.

Dans la pauvreté de mémoire nécessaire à seize ans pour agir et exister, elle voit son enfance comme une espèce de film muet en couleurs, où surgissent et se mêlent des images de tanks et de décombres, de vieilles gens disparus, de compliment écrit et décoré pour la fête des mères, les albums de Bécassine, la retraite de communion et des jeux de balle au mur. Des années récentes, elle n'a pas non plus envie de se souvenir, tout n'est que gaucherie et honte, les déguisements en danseuse de music-hall, la permanente frisée, les socquettes.

Elle ne peut savoir que de cette année 57 elle retiendra :
le bar du casino de la plage, à Fécamp, où, un dimanche après-midi, elle a été fascinée par un couple qui dansait seul sur la piste, un blues, lent et serré. La femme, longue et blonde, portait une robe blanche en plissé « soleil ». Ses parents, qu'elle avait entraînés là contre leur gré, se demandaient s'ils avaient assez d'argent pour payer les consommations

les cabinets glacés, dans la cour de récréation, où elle a dû descendre un jour de février en plein cours de maths à cause d'une crise d'entérite et elle pense à Roquentin dans le jardin public, se dit *le ciel est vide et Dieu ne répond pas*, elle n'a pas de nom pour cette sensation d'être abandonnée, avec ses cuisses grenues de froid, le ventre retourné de douleur. Ni pour celle qui l'envahit les jours de fête foraine, dans cette même cour de la photo, quand lui proviennent de derrière les arbres la grande voix des haut-parleurs, les musiques et les annonces fondues en une rumeur incompréhensible. C'est comme si elle était hors de la fête, séparée de quelque chose d'antérieur.

Sans doute est-ce aussi à l'état de sensations, de sentiments et d'images — sans traces de l'idéologie qui les a suscités — que sont réfractées en elle les informations qu'elle reçoit sur le monde. Ainsi elle voit :
l'Europe coupée en deux par une muraille de fer, à l'ouest du soleil et des couleurs, à l'est l'ombre, le froid, la neige et les chars soviétiques qui franchiront un jour la frontière française, s'installeront à Paris, comme à Budapest, les noms d'Imre Nagy et de Kadar l'obsèdent, elle en répète les syllabes par intermittence
l'Algérie en terre brûlée de soleil et de sang, creusée d'embuscades autour desquelles voltigent de petits hommes en burnous flottants, image elle-même issue du livre d'histoire de troisième racontant la conquête de l'Algérie en 1830 illustrée par un tableau, *La Prise de la smala d'Abd el-Kader*
les soldats morts dans les Aurès ressemblent au *Dormeur du val*, couchés dans le sable *où la lumière pleut* avec *deux trous rouges au côté droit*

Représentations qui traduisent probablement un assentiment à la répression contre les rebelles mais qu'une photo, parue dans le journal local, de jeunes gens français vêtus de façon chic en train de discuter à la sortie d'un lycée de Bab el-Oued, a beaucoup ébranlé, comme si la cause pour laquelle mouraient les soldats de vingt ans se justifiait moins.

Il n'y a rien de tout cela dans le journal intime qu'elle a commencé de tenir, où elle décrit son ennui, son attente de l'amour dans un vocabulaire romanesque et grandiloquent. Elle a noté qu'elle doit disserter sur *Polyeucte* mais préfère les romans de Françoise Sagan qui, « bien que foncièrement immoraux, ont cependant un accent de vérité ».

Les gens faisaient fond de plus belle, sur une existence meilleure grâce aux choses. Selon leurs moyens, ils changeaient la cuisinière à charbon pour une gazinière, la table en bois couverte d'une toile cirée pour une en Formica, la 4 CV pour une Dauphine, remplaçaient le rasoir mécanique et le fer à repasser en fonte par leurs équivalents électriques, les ustensiles en métal par les mêmes en plastique. L'objet le plus enviable et le plus cher était la voiture, synonyme de liberté, de maîtrise complète de l'espace, d'une certaine manière, du monde. Apprendre à conduire et obtenir le permis considéré comme une victoire, saluée par l'entourage comme la réussite au brevet.

Ils s'inscrivaient à des cours par correspondance pour apprendre le dessin, l'anglais ou le jiu-jitsu, le secréta-

riat. À l'heure actuelle, disaient-ils, il faut en savoir plus qu'avant. D'aucuns ne craignaient pas de partir en vacances à l'étranger sans connaître la langue, comme en témoignait le *F* collé sur la plaque d'immatriculation. Les plages étaient bondées le dimanche de corps en bikini, offerts au soleil dans l'indifférence au monde. Rester assis sur les galets ou se baigner seulement les pieds la jupe relevée se faisait de moins en moins. On disait des timides et de ceux qui ne se pliaient pas à la joie du groupe, *il a des complexes.* On annonçait « la société des loisirs ».

Mais ils s'énervaient de la politique, des présidents du conseil valsant tous les deux mois, et des jeunes envoyés inlassablement se faire tuer dans des embuscades. Ils voulaient la paix en Algérie mais pas un deuxième Diên Biên Phu. Ils votaient Poujade. Ils répétaient « où on va ». Le coup d'État du 13 mai à Alger les jetait dans la débâcle, ils stockaient des kilos de sucre et des litres d'huile en prévision de la guerre civile. Ils ne croyaient que dans le général de Gaulle pour sauver tout, l'Algérie et la France. Ils étaient soulagés que le sauveur de 40 accepte, magnanime, de revenir pour reprendre le pays en main — comme protégés par la grande ombre de celui dont la stature, objet de leurs continuelles plaisanteries, était la preuve visible de sa surhumanité.

Nous qui avions le souvenir d'un visage sec sous un képi, petite moustache d'avant-guerre, sur les affiches de la ville en ruine, qui n'avions pas entendu l'appel du 18 juin, étions ahuris et déçus par ces joues pendantes et ces sourcils broussailleux de notaire engraissé, cette voix parasitée par un tremblement de vieux. Le personnage ressorti de Colombey mesurait de façon grotesque le temps écoulé de l'enfance à aujourd'hui. Et on lui en voulait d'avoir si vite mis fin à ce qui, pendant qu'on révisait les sinus et les cosinus, le Lagarde et Michard, nous avait paru le commencement d'une révolution.

« Avoir ses deux bacs » — le premier en fin de première, le second l'année d'après — était le signe incontestable de la supériorité intellectuelle et la certitude d'une future réussite sociale. Pour la plupart des gens, les examens et les concours qu'on passerait par la suite n'avaient pas autant d'importance, ils trouvaient seulement « beau d'aller jusque-là ».

Sur la musique du *Pont de la rivière Kwaï* on se sentait parti pour le plus bel été de la vie. D'un seul coup, le succès au bac conférait une existence sociale, comme si on n'avait pas démérité d'une confiance que la communauté adulte avait placée en nous. Les parents s'arrangeaient pour faire le tour de la famille et des amis, annoncer la nouvelle glorieuse. Il s'en trouvait toujours pour plaisanter, « moi aussi j'ai passé le bac, sur la Seine à Caudebec ! ». Insensiblement juillet se mettait à ressembler au précédent avec son emploi du temps filandreux de lecture et de disques, de débuts de poèmes. L'euphorie refluait. Il fallait la pensée de ce qu'auraient été les vacances en cas d'échec pour redonner du prix au succès. La vraie récompense du bac aurait été de vivre une histoire d'amour ressemblant à *Marianne de ma jeunesse.* En attendant, on flirtait, retrouvant en cachette celui qui descendait un peu plus bas à chaque rendez-vous, et

qu'il faudrait quitter bientôt parce qu'on n'allait pas faire l'amour pour la première fois avec un garçon que les copines trouvaient rougeaud.

L'espace s'élargissait enfin, cet été-là ou un autre. Les plus riches partaient en Angleterre, allaient sur la Côte d'Azur avec leurs parents. Les autres, moniteurs dans une colonie de vacances, pouvaient changer d'air, découvrir la France et se payer les livres de la rentrée en sillonnant les routes et chantant *Pirouette cacahouète* aux côtés d'une douzaine de petits garçons piailleurs ou de gamines cramponneuses, avec la trousse à venin et les goûters dans le sac en bandoulière. Ils touchaient leur premier salaire, un numéro de sécurité sociale. Ils étaient fiers de leurs responsabilités, porteurs provisoires de l'idéal laïque et républicain dont les « méthodes d'éducation active » constituaient la réalisation joyeuse. En surveillant la toilette des Lionceaux alignés en culotte devant les robinets, les tables houleuses où l'arrivée d'un plat de riz au lait soulevait des hurlements d'enthousiasme, ils avaient la conviction de participer à un modèle d'ordre juste, harmonieux et bon. C'était, tout compte fait, des vacances exténuantes et glorieuses. Qu'on était sûr de ne jamais oublier quand, dans l'ivresse d'une mixité nouvelle, loin enfin du regard des parents, en blue-jean et une Gauloise à la main, on sautait les marches deux par deux vers la cave d'où s'échappait la musique de la surboum, que le sentiment d'une jeunesse absolue et précaire à ce moment-là nous submergeait, comme si on allait mourir à la fin des vacances à la manière du film *Elle n'a dansé qu'un seul été*. C'est à cause de cette sensa-

tion éperdue qu'on se retrouvait après un slow sur un lit de camp ou sur la plage avec un sexe d'homme — jamais vu sauf en photo et encore — et du sperme dans la bouche pour avoir refusé d'ouvrir les cuisses, se souvenant in extremis du calendrier Ogino. Un jour blanc se levait, sans signification. Sur les mots qu'on aurait voulu oublier aussitôt après les avoir entendus, prends ma queue suce-moi, il fallait mettre ceux d'une chanson d'amour, *c'était hier ce matin-là c'était hier et c'est loin déjà*, embellir, construire la fiction de « la première fois » sur le mode sentimental, envelopper de mélancolie le souvenir d'un dépucelage raté. Si on n'y arrivait pas, on s'achetait des éclairs et des bonbons, on noyait le chagrin dans la crème et le sucre ou bien l'on s'en purgeait par l'anorexie. Mais une chose était sûre, il ne serait plus jamais possible de se rappeler comment était le monde avant d'avoir eu un corps nu contre le sien.

La honte ne cessait pas de menacer les filles. Leur façon de s'habiller et de se maquiller, toujours guettée par le *trop* : court, long, décolleté, étroit, voyant, etc., la hauteur de leurs talons, leurs fréquentations, leurs sorties et leurs rentrées à la maison, le fond de leur culotte chaque mois, tout d'elles était l'objet d'une surveillance généralisée de la société. À celles qui étaient obligées de quitter le giron familial, elle fournissait la Maison de la Jeune Fille, la cité universitaire séparée de celle des garçons, pour les protéger des hommes et du vice. Rien, ni l'intelligence, ni les études, ni la beauté, ne comptait autant que la réputation sexuelle d'une fille, c'est-à-dire sa valeur sur le marché du mariage, dont les mères, à l'instar de

leurs mères à elles, se faisaient les gardiennes : si tu couches avant d'être mariée, personne ne voudra plus de toi — sous-entendu, sauf un autre rebut du marché côté masculin, un infirme ou un malade, ou pire, un divorcé. La fille mère ne valait plus rien, n'avait rien à espérer, sinon l'abnégation d'un homme qui accepterait de la recueillir avec le produit de la faute.

Jusqu'au mariage, les histoires d'amour se déroulaient sous le regard et le jugement des autres.

Cependant on flirtait de plus en plus loin, pratiquait ce qui n'était dicible nulle part ailleurs que dans les ouvrages médicaux, la fellation, le cunnilingus et parfois la sodomie. Les garçons se moquaient de la capote anglaise et refusaient le coïtus interruptus de leurs pères. On rêvait aux pilules contraceptives qui, on disait, se vendaient en Allemagne. Le samedi, à la file, se mariaient des filles en voile blanc qui accouchaient six mois après de prétendus et robustes prématurés. Prises entre la liberté de Bardot, la raillerie des garçons qu'être vierge c'est malsain, les prescriptions des parents et de l'Église, on ne choisissait pas. Personne ne se demandait combien de temps ça durerait, l'interdiction d'avorter et de vivre ensemble sans se marier. Les signes de changements collectifs ne sont pas perceptibles dans la particularité des vies, sauf peut-être dans le dégoût et la fatigue qui font penser secrètement « rien ne changera donc jamais » à des milliers d'individus en même temps.

Sur la photo de groupe en noir et blanc insérée à l'intérieur d'un livret gaufré, vingt-six filles s'étagent sur trois rangs, dans une cour, sous les feuilles d'un marronnier, devant une façade dont les fenêtres à petits carreaux peuvent aussi bien être celles d'un couvent, d'une école ou d'un hôpital. Toutes vêtues d'une blouse claire qui les fait ressembler à un corps d'infirmières.

Au-dessous de la photo, noté à la main : *Lycée Jeanne-d'Arc — Rouen — Classe de philosophie 1958-1959*. Ne figurent pas les noms des élèves comme s'il avait été sûr, au moment où la photo a été remise par le chef de classe, qu'on se les rappellerait tous. Sans doute était-il impossible de s'imaginer quarante ans plus tard en femme âgée regardant des visages, alors familiers, et ne voyant plus sur cette photo de classe qu'une triple rangée de fantômes aux yeux brillants et fixes.

Les filles du premier rang sont assises sur des chaises tube, les mains jointes sur les genoux, les jambes droites et serrées ou repliées sous le siège, une seule les a croisées. Les filles du deuxième — debout — et du troisième — surélevées par un banc — sont visibles jusqu'aux hanches. Que six seulement aient les mains enfoncées dans les poches, signe alors de mauvaise éducation, témoigne que le lycée est fréquenté majoritairement par la bourgeoisie. Toutes, sauf quatre, regardent l'objectif avec un léger sourire. Ce qu'elles voient — le photographe, un mur ? d'autres élèves ? — est perdu.

C'est elle au deuxième rang, la troisième à partir de la gauche. Difficile de reconnaître l'adolescente à la pose provocante de la photo précédente d'il y a deux ans à peine dans cette fille qui porte à nouveau des lunettes, les cheveux tirés en un catogan d'où s'échappe une mèche dans le cou. Une frange frisottée n'atténue pas l'aspect sérieux. Aucun signe sur sa figure de l'envahissement de tout son être par le garçon qui l'a déflorée à moitié cet été, comme l'atteste le slip taché de sang qu'elle conserve secrètement entre des livres dans un placard. Ni de ses faits et gestes : marcher dans les rues après les cours en espérant le revoir, rentrer au foyer de jeunes filles et pleurer — rester des heures sur un sujet de dissertation sans le comprendre — se passer sans arrêt *Only You* quand elle retourne chez ses parents, le samedi — se bourrer de pain, de biscuits et de chocolat.

Aucun signe de cette lourdeur du vivant à laquelle elle doit s'arracher pour s'approprier le langage de la philosophie. Pour, à force d'essence et d'impératif catégorique, refouler le corps, l'envie de manger, l'obsession du sang mensuel qui ne coule plus. Réfléchir sur le réel pour qu'il cesse de l'être, qu'il devienne une chose abstraite, impalpable, d'intelligence. Dans quelques semaines, elle va arrêter de manger, acheter du Néo-Antigrès, n'être qu'une conscience pure. Quand elle remonte après les cours le boulevard de la Marne bordé par les baraques de la fête foraine, le hurlement de la musique la suit comme le malheur.

Les vingt-six élèves de la photo ne se parlent pas toutes entre elles. Chacune n'adresse la parole qu'à une dizaine, ignorant les autres et ignorée d'elles. Toutes savent d'instinct ce qu'elles doivent faire quand elles se croisent près du lycée, s'attendre ou non, se sourire sans plus, ne pas se voir. Cependant, d'heure de métaphysique en heure de gym, toutes les voix qui répondent « présente » à l'appel, toutes les particularités physiques et vestimentaires des unes et des autres sont imprimées dans les consciences si bien que chaque fille de la classe possède en elle un échantillon de la personnalité des vingt-cinq autres. Au total, ce sont vingt-six visions chargées de jugements et de sentiments qui circulent constamment dans la classe. Pas plus que les autres elle ne saurait dire comment on la voit, souhaitant par-dessus tout ne pas être vue, faisant plutôt partie des ignorées, des bonnes élèves sans brillance et sans repartie. Elle n'a pas envie de dire que ses parents tiennent un café-épicerie. Elle a honte d'être hantée par la nourriture, de ne plus avoir ses règles, de ne pas savoir ce qu'est une hypokhâgne, de porter une veste en suédine et non en vrai daim. Elle se sent très seule. Elle lit *Poussière* de Rosamond Lehmann et tout ce qu'elle peut dans la collection des Poètes d'aujourd'hui, Supervielle, Milosz, Apollinaire, *Sais-je mon amour si tu m'aimes encore*.

Si l'une des grandes questions susceptibles de faire avancer la connaissance de soi est la possibilité, ou non, de déterminer comment, à chaque âge, chaque année de son existence, on se représente le passé, quelle mémoire prêter à cette fille du deuxième rang ? Peut-être n'en a-t-elle plus d'autre que celle de l'été d'avant, mémoire presque sans images, incorporation en elle d'un corps manquant, un corps d'homme. Pour l'avenir coexistent en elle deux visées : 1) devenir mince et blonde, 2) être

libre, autonome et utile au monde. Se rêvant en Mylène Demongeot et Simone de Beauvoir.

Même si les soldats du contingent continuaient de partir en Algérie, l'époque était à l'espérance et à la volonté, aux grands desseins sur terre, sur mer et dans le ciel, aux grandes paroles et aux grands deuils, Gérard Philipe et Camus. Il y aurait le paquebot *France*, la Caravelle et le Concorde, l'école jusqu'à seize ans, les maisons de la culture, le Marché commun et, un jour ou l'autre, la paix en Algérie. Il y avait le nouveau franc, le scoubidou, les yaourts aromatisés, le lait en berlingot et le transistor. Pour la première fois on pouvait entendre de la musique n'importe où, sur le sable de la plage à côté de sa tête, dans la rue en marchant. La joie du transistor était d'une espèce inconnue, celle de pouvoir être seul sans l'être, de disposer à sa guise du bruit et de la diversité du monde.

Et les jeunes arrivaient, de plus en plus nombreux. Les maîtres d'école manquaient, il suffisait d'avoir dix-huit ans et le bac pour être envoyé dans un cours préparatoire faire lire *Rémi et Colette*. On nous fournissait de quoi nous amuser, le hula hoop, *Salut les copains*, *Âge tendre et tête de bois*, on n'avait le droit de rien, ni voter ni faire l'amour ni même donner son avis. Pour avoir le droit à la parole, il fallait d'abord faire ses preuves d'intégration au modèle social dominant, « entrer » dans l'enseignement, à la Poste ou à la SNCF, chez Michelin,

Gillette, dans les assurances : « gagner sa vie ». L'avenir n'était qu'une somme d'expériences à reconduire, service militaire de vingt-quatre mois, travail, mariage, enfants. On attendait de nous l'acceptation naturelle de la transmission. Devant ce futur assigné, on avait confusément envie de rester jeunes longtemps. Les discours et les institutions étaient en retard sur nos désirs mais le fossé entre le dicible de la société et notre indicible nous paraissait normal et irrémédiable, ce n'était pas même quelque chose qu'on pouvait penser, seulement ressentir chacun dans son for intérieur en regardant *À bout de souffle*.

Les gens en avaient plus qu'assez de l'Algérie, des bombes de l'OAS déposées sur le rebord des fenêtres à Paris, de l'attentat du Petit-Clamart — de se réveiller avec l'annonce d'un putsch de généraux inconnus qui troublaient la marche vers la paix, vers « l'autodétermination ». Ils s'étaient faits à l'idée d'indépendance et à la légitimité du FLN, familiarisés avec les noms de ses chefs, Ben Bella et Ferhat Abbas. Leur désir de bonheur et de tranquillité coïncidait avec l'instauration d'un principe de justice, une décolonisation naguère impensable. Cependant, ils manifestaient toujours autant de crainte, au mieux d'indifférence, à l'égard des « Arabes ». Ils les évitaient et les ignoraient, n'ayant jamais pu se résigner à côtoyer dans leurs rues des individus dont les frères assassinaient des Français de l'autre côté de la Méditerranée. Et le travailleur immigré, quand il croisait les Français, savait — plus vite et plus clairement qu'eux — qu'il portait le visage de l'ennemi. Qu'ils vivent dans des bidon-

villes, bossent sur des chaînes ou au fond d'un trou, que leur manifestation d'octobre soit interdite, puis matée avec la plus extrême violence, et même peut-être, si on l'avait appris, qu'une centaine d'entre eux soient balancés dans la Seine paraissait dans l'ordre des choses. [Plus tard, quand on apprendrait ce qui s'était passé le 17 octobre 61, on serait dans l'incapacité de dire ce qu'on avait *su* à l'époque des faits, ne retrouvant rien, sinon le souvenir d'une douceur du temps, de la proche rentrée universitaire. Éprouvant le malaise de ne pas avoir *su* — même si l'État et les journaux avaient tout fait pour cela — comme si l'ignorance et le silence ne se rattrapaient jamais. Et on aurait beau faire, il n'y aurait pas de lien de similitude entre la charge haineuse de la police gaullienne contre les Algériens en octobre et celle de mars suivant contre les militants anti-OAS. Les neuf morts du métro Charonne plaqués contre les grilles et les morts incomptés de la Seine ne se rejoindraient pas.]

Personne ne s'est demandé si les accords d'Évian étaient une victoire ou une défaite, c'était le soulagement et le commencement de l'oubli. On ne se préoccupait pas de la suite, des pieds-noirs et des harkis là-bas, des Algériens ici. On espérait partir l'été prochain en Espagne, tellement bon marché selon les dires de ceux qui y étaient allés.

Les gens étaient habitués à la violence et à la séparation du monde : Est/Ouest, Khrouchtchev le moujik/Kennedy le jeune premier, Peppone/ Don Camillo, JEC/UEC, L'Huma/L'Aurore, Franco/Tito, cathos/cocos. Sous le couvercle de la guerre froide à l'extérieur ils se sentaient tranquilles à

l'intérieur. En dehors des discours syndicaux à la violence codifiée, ils ne se plaignaient pas, ils avaient pris leur parti d'être tenus par l'État, d'écouter Jean Nocher faire la morale à la radio tous les soirs et de ne pas voir les grèves aboutir. Quand ils avaient voté oui au référendum d'octobre, c'était moins la volonté d'élire le président de la République au suffrage universel que le désir secret de garder de Gaulle président à vie, sinon jusqu'à la fin des temps.

Nous, on préparait nos certificats de licence en écoutant le transistor. On allait voir *Cléo de cinq à sept*, *L'Année dernière à Marienbad*, Bergman, Buñuel et le cinéma italien. On aimait Léo Ferré, Barbara, Jean Ferrat, Leny Escudero et Claude Nougaro. On lisait *Hara-Kiri*. On ne se sentait rien de commun avec les yéyés qui disaient *Hitler connais pas* et leurs idoles plus jeunes que nous, filles à couettes et à chansons pour cour de récréation, garçon rugissant se roulant par terre sur la scène. On avait l'impression qu'ils ne nous rattraperaient jamais, auprès d'eux nous étions vieux. Peut-être que nous aussi on mourrait sous de Gaulle.

Mais nous n'étions pas adultes. La vie sexuelle restait clandestine et rudimentaire, hantée par « l'accident ». Nul n'était censé en avoir une avant le mariage. Les garçons croyaient exhiber leur science érotique par des allusions salaces, ils ne savaient que tirer leur coup à l'endroit du corps des filles où la prudence conseillait à ces dernières qu'ils le fassent. Les virginités étaient incertaines, la sexualité une question mal résolue sur laquelle les filles épiloguaient des heures dans les chambres de la cité universitaire où aucun garçon n'était autorisé à pé-

nétrer. Elles s'informaient dans des livres, lisaient le Rapport Kinsey pour se persuader de la légitimité du plaisir. Elles conservaient la honte des mères vis-à-vis du sexe. Il y avait toujours des mots pour les hommes et pour les femmes, elles ne disaient ni « jouir » ni « queue », ni rien, répugnaient à nommer les organes sauf d'une voix détimbrée, spéciale, « vagin », « pénis ». Les plus hardies osaient se rendre discrètement chez une conseillère du Planning familial, un organisme clandestin, se faisaient prescrire un diaphragme de caoutchouc qu'elles peinaient à s'insérer.

Elles ne se doutaient pas que les garçons assis à côté d'elles sur le banc de l'amphi s'effrayaient de leurs corps. Que s'ils répondaient par monosyllabes à leurs questions les plus innocentes, ce n'était pas mépris mais crainte des complications de leur ventre-piège, tout compte fait ils préféraient se branler le soir.

Faute d'avoir eu peur à temps dans la pinède ou sur le sable de la Costa Brava, le temps s'arrêtait devant un fond de culotte toujours blanc depuis des jours. Il fallait « faire passer » d'une façon — en Suisse pour les riches — ou d'une autre — dans la cuisine d'une femme inconnue sans spécialité sortant une sonde bouillie d'un fait-tout. Avoir lu Simone de Beauvoir ne servait à rien qu'à vérifier le malheur d'avoir un utérus. Les filles continuaient donc de prendre leur température comme des malades, de calculer les périodes à risques, trois semaines sur quatre. Elles vivaient dans deux temps différents, celui de tout le monde, des exposés à faire, des vacances, et celui, capricieux, menaçant, toujours susceptible de s'arrêter, le temps mortel de leur sang.

Dans les amphis les profs cravatés expliquaient l'œuvre des écrivains par leur biographie, disaient « Monsieur » André Malraux, « Madame » Yourcenar en signe de respect pour leur personne vivante et ne faisaient étudier que des auteurs morts. On n'osait pas citer Freud, de peur de s'attirer des sarcasmes et d'avoir une mauvaise note, à peine si on hasardait Bachelard et le *Temps humain* de Georges Poulet. On croyait manifester une grande indépendance d'esprit en déclarant au début d'un exposé qu'il fallait « refuser les étiquettes » et que *L'Éducation sentimentale* était le « premier roman moderne ». Entre amis, on s'offrait des livres sur lesquels on écrivait une dédicace. C'était le temps de Kafka, Dostoïevski, Virginia Woolf, Lawrence Durrell. On découvrait le « nouveau roman », Butor, Robbe-Grillet, Sollers, Sarraute, on voulait l'aimer mais on ne trouvait pas en lui assez de secours pour vivre.

On préférait les textes avec des mots et des phrases qui résumaient l'existence, la nôtre et celle des femmes de ménage de la cité, des livreurs, et nous distinguaient cependant d'eux, parce qu'à leur différence nous nous « posions des questions ». Il nous fallait des mots qui contiennent en eux des principes d'explication du monde et de soi, nous dictent une morale : « l'aliénation » et ses satellites, la « mauvaise foi » et la « mauvaise conscience », « immanence » et « transcendance ». On évaluait tout à l'aune de « l'authenticité ». Sans la crainte de se fâcher avec les parents qui unissaient dans le même opprobre les divorcés et les communistes, on aurait adhéré au Parti. Dans un café, au milieu du brouhaha et de la

fumée, d'un seul coup le décor perdait sa signification, on se sentait étranger au monde, sans passé ni avenir, « une passion inutile ».

Quand les jours rallongent en mars et qu'on a trop chaud dans les vêtements d'hiver — ce n'est pas seulement l'été qui vient, c'est la vie tout court, sans forme ni projet — on se répétait en allant vers la fac, the time is out of joint, life is a tale told by an idiot full of sound and fury signifying nothing. Entre amis on se racontait comment on préférerait se suicider, dans un sac de couchage avec des somnifères dans la sierra de Guadalajara.

Dans les déjeuners du dimanche, au milieu des années soixante, quand les parents profitaient de la présence de l'étudiant — rentré le week-end faire laver son linge — pour inviter des membres de la famille et des amis, la tablée discutait de l'apparition d'un supermarché et de la construction d'une piscine municipale, des 4 L et des Ami 6. Ceux qui avaient acheté une télévision discutaient du physique des ministres et des speakerines, parlaient des vedettes qu'ils voyaient à l'écran comme s'il s'agissait de voisins de palier. Avoir vu les images de la confection du steak flambé au poivre avec Raymond Oliver, une émission médicale d'Igor Barrère ou « 36 Chandelles » semblait leur conférer un droit de parole supérieur. Devant la raideur et le désintérêt de ceux qui n'avaient pas de télévision, ne connaissaient ni Zitrone ni Anne-Marie Peysson, ni les bébés passés à la moulinette de Jean-Christophe Averty, ils en revenaient aux

sujets de proximité et d'intérêt commun, la meilleure façon d'apprêter le lapin, les avantages des fonctionnaires, la boucherie qui vous sert bien. Ils évoquaient l'an 2000, calculaient leurs probabilités d'être encore vivants, l'âge qu'ils auraient. Ils s'amusaient à imaginer la vie à la fin du siècle, les repas remplacés par une pilule, des robots qui feraient tout, des maisons dans la Lune. Ils s'arrêtaient vite, tout le monde se fichant de savoir comment on vivrait dans quarante ans, juste être en vie.

Avec le sentiment d'un nécessaire sacrifice — aux invités, qui s'extasiaient sur nos études, aux parents, pour l'argent de poche et le linge lavé-repassé qu'on remporterait — des heures qui auraient pu être consacrées à lire *Les Vagues* de Virginia Woolf ou *La Psychologie sociale* de Stoetzel, on se mêlait de bonne grâce et maladroitement à la conversation. Malgré soi, on remarquait les façons de saucer l'assiette, secouer la tasse pour faire fondre le sucre, de dire avec respect « quelqu'un de haut placé » et l'on percevait d'un seul coup le milieu familial de l'extérieur, comme un monde clos qui n'était plus le nôtre. Les idées qui nous habitaient étaient étrangères aux maladies, aux légumes à planter en lune montante, aux mises à pied à l'usine, à tout ce qui s'échangeait ici. D'où l'on renonçait à leur parler de nous, de nos cours, veillait à ne les contredire en rien, comme si déclarer qu'on n'était pas sûr d'avoir plus tard une bonne situation, ni d'être dans l'enseignement, allait faire s'effondrer leurs croyances, leur paraître une insulte et les faire douter de nos capacités.

Les souvenirs de l'Occupation et des bombardements n'échauffaient plus les convives. La reviviscence des

émotions d'hier avait disparu. Quand quelqu'un disait à la fin du repas « encore un que les Boches n'auront pas », c'était simple citation.

À nous aussi les grands dimanches d'après-guerre, *Fleur de Paris* et *Le Petit Vin blanc* semblaient appartenir à un temps révolu, celui de l'enfance, à propos duquel on n'avait envie de rien entendre, et si un oncle essayait de le raviver, « te souviens-tu quand je t'ai appris à monter à bicyclette ? », on le trouvait vieux. Dans la rumeur des voix, des mots et expressions entendus depuis que nous étions au monde, mais qui ne nous venaient plus spontanément, on se sentait flotter dans des images indiscernables d'autres dimanches, plongeant jusqu'à ce temps dont nous entendions les récits en revenant au dessert, essoufflés d'avoir trop joué, avant d'écouter des refrains que personne ne se souciait plus de reprendre aujourd'hui.

Sur cette photo en noir et blanc, au premier plan, à plat ventre, trois filles et un garçon, seul le haut du corps est visible, le reste plongeant dans une pente. Derrière eux, deux garçons, l'un debout et penché se détache sur le ciel, l'autre est agenouillé, semblant agacer l'une des filles de son bras tendu. En fond, une vallée noyée dans une espèce de brume. Au dos de la photo : *Cité universitaire. Mont-Saint-Aignan. Juin 63. Brigitte, Alain, Annie, Gérald, Annie, Ferrid.*

Elle est la fille du milieu, aux cheveux coiffés en bandeaux à l'imitation de George Sand, aux épaules larges et dénudées, la plus « femme ». Ses poings serrés émergent bizarrement de dessous son buste couché. Pas de lunettes. La photo a été prise dans la période séparant le passage des examens et les résultats. C'est un temps de nuits blanches, de discussions dans les bars et les chambres en ville, suivies de caresses déshabillées jusqu'au seuil d'imprudence sur fond de *Javanaise*. De sommeils dans l'après-midi d'où elle sort avec l'impression coupable de s'être mise hors du monde, comme le jour où le Tour de France et Jacques Anquetil étaient passés depuis longtemps quand elle s'est réveillée. Elle est entrée dans la fête et elle s'y ennuie. Les deux filles qui l'entourent sur la photo appartiennent à la bourgeoisie. Elle ne se sent pas des leurs, plus forte et plus seule. À trop les fréquenter, à les accompagner dans les surboums, elle a l'impression de déchoir. Elle ne pense pas non plus avoir rien de commun maintenant avec le monde ouvrier de son enfance, le petit commerce de ses parents. Elle est passée de l'autre côté mais ne saurait dire de quoi, derrière elle sa vie est constituée d'images sans lien. Elle ne se sent nulle part, seulement dans le savoir et la littérature.

À cet instant les connaissances abstraites de cette fille ne pourraient être répertoriées, non plus que ses lectures, la licence de lettres modernes qu'elle achève n'étant qu'un indicateur moyen de niveau. Elle s'est abreuvée d'existentialisme, de surréalisme, a lu Dostoïevski, Kafka, tout Flaubert, également éperdue de nouveauté, Le Clézio et le Nouveau Roman, comme si seuls les livres récents étaient capables d'apporter le regard le plus juste sur le monde d'ici et maintenant.

Plus encore qu'un moyen d'échapper à la pauvreté, les études lui paraissent l'instrument privilégié de lutte contre l'enlisement de ce féminin qui lui inspire de la pitié, cette tentation qu'elle a connue de se perdre dans un homme (cf. photo de lycée, cinq ans avant), dont elle a honte. Aucune envie de se marier ni d'avoir des enfants, le maternage et la vie de l'esprit lui semblent incompatibles. Elle est sûre que, de toute façon, elle serait une mauvaise mère. Son idéal est l'union libre d'un poème d'André Breton.

À certains moments, elle éprouve un accablement devant la somme de ce qu'elle a appris. Son corps est jeune et sa pensée vieille. Dans son journal intime, elle a écrit qu'elle se sent « sursaturée d'idées passe-partout, de théories », qu'elle est « à la recherche d'un autre langage », désirant « retourner à une pureté première », elle rêve d'écrire dans une langue inconnue. Les mots lui sont « une petite broderie autour d'une nappe de nuit ». D'autres phrases contredisent cette lassitude : « Je suis un vouloir et un désir. » Elle ne dit pas lesquels.

Elle voit l'avenir comme un grand escalier rouge, celui d'un tableau de Soutine reproduit dans le journal *Lectures pour tous*, qu'elle a découpé pour le coller sur le mur de sa chambre à la cité.

Il lui arrive de s'attarder sur des images de son enfance, le premier jour d'école, une fête foraine dans les décombres, les vacances à Sotteville-sur-Mer, etc. Elle s'imagine aussi dans vingt ans, en train de se rappeler leurs discussions de maintenant, à tous, sur le communisme, le suicide et la contraception. La femme de dans vingt ans est une idée, un fantôme. Elle n'atteindra jamais cet âge.

À la voir sur la photo, en belle fille solide, on ne soupçonnerait pas que sa plus grande peur est la folie, elle ne voit que l'écriture — peut-être un homme — pour l'en préserver, au moins momentanément. Elle a commencé un roman où les images du passé, du présent, les rêves nocturnes et l'imaginaire de l'avenir alternent à l'intérieur d'un « je » qui est le double décollé d'elle-même.

Elle est sûre de n'avoir aucune « personnalité ».

Aucun rapport entre sa vie et l'Histoire dont les traces demeurent déjà pourtant fixées par la sensation de froid et le temps gris d'un mois de mars — grève des mineurs — de moiteur d'un week-end de la Pentecôte — mort de Jean XXIII —, la phrase d'un copain, « c'est la guerre mondiale dans deux jours » — la crise de Cuba —, la coïncidence entre une nuit passée à un bal de l'Unef et le putsch des généraux, Salan, Challe, etc. Le temps des événements pas plus que celui des faits divers — elle méprise « les chiens crevés » — n'est le sien, tout en images de soi. Dans quelques mois, l'assassinat de Kennedy à Dallas la laissera plus indifférente que la mort de Marilyn Monroe l'été d'avant, parce que ses règles ne seront pas venues depuis huit semaines.

L'arrivée de plus en plus rapide des choses faisait reculer le passé. Les gens ne s'interrogeaient pas sur leur utilité, ils avaient simplement envie de les avoir et souffraient de ne pas gagner assez d'argent pour se les payer immédiatement. Ils s'habituaient à rédiger des chèques, décou-

vraient les « facilités de paiement », le crédit Sofinco. Ils étaient à l'aise avec la nouveauté, tiraient fierté de se servir d'un aspirateur et d'un sèche-cheveux électrique. La curiosité l'emportait sur la défiance. On découvrait le cru et le flambé, le steak tartare, au poivre, les épices et le ketchup, le poisson pané et la purée en flocons, les petits pois surgelés, les cœurs de palmier, l'after-shave, l'Obao dans la baignoire et le Canigou pour les chiens. Les Coop et Familistère faisaient place aux supermarchés où les clients s'enchantaient de toucher la marchandise avant de l'avoir payée. On se sentait libre, on ne demandait rien à personne. Tous les soirs les Galeries Barbès accueillaient les acheteurs avec un buffet campagnard gratuit. Les jeunes couples des classes moyennes achetaient la distinction avec une cafetière Hellem, l'Eau sauvage de Dior, une radio à modulation de fréquences, une chaîne hi-fi, des voilages vénitiens et de la toile de jute sur les murs, un salon en teck, un matelas Dunlopillo, un secrétaire ou un scriban, meubles dont ils avaient lu le nom seulement dans des romans. Ils fréquentaient les antiquaires, invitaient avec du saumon fumé, des avocats aux crevettes, une fondue bourguignonne, lisaient *Playboy* et *Lui*, *Barbarella*, *Le Nouvel Observateur*, Teilhard de Chardin, la revue *Planète*, rêvaient sur les petites annonces d'appartements « de grand standing », avec dressing-room, dans des « Résidences » — le nom seul était déjà le luxe —, prenaient l'avion pour la première fois en masquant leur angoisse et s'émouvaient de voir des carrés verts et dorés au-dessous d'eux, s'énervaient de ne pas avoir encore le téléphone qu'ils réclamaient depuis un an. Les autres ne voyaient pas l'utilité de l'avoir et continuaient d'aller à la Poste, où le guichetier composait leur numéro et les envoyait dans la cabine.

Les gens ne s'ennuyaient pas, ils voulaient profiter.

Dans un opuscule à succès, *Réflexions pour 1985*, l'avenir apparaissait radieux, les tâches lourdes et malpropres seraient accomplies par des robots, tous les individus auraient accès à la culture et au savoir. Confusément, la première greffe du cœur, au loin, en Afrique du Sud, paraissait un pas vers l'éradication de la mort.

La profusion des choses cachait la rareté des idées et l'usure des croyances.

Les jeunes professeurs se servaient du Lagarde et Michard de leurs années de lycée, donnaient des bons points et des compositions trimestrielles, s'affiliaient à des syndicats qui affirmaient dans chaque bulletin « Le pouvoir recule ! ». *La Religieuse* de Rivette était interdite, les livres érotiques s'achetaient par correspondance au Terrain Vague. Sartre et Beauvoir refusaient d'aller à la télévision (mais tout le monde s'en fichait). On durait dans des valeurs et des langages épuisés. Plus tard, nous souvenant de la bonne voix grondeuse de Nounours dans *Bonne nuit les petits* on aura l'impression que c'était de Gaulle qui venait nous border tous les soirs.

Des mouvements de déplacement parcouraient la société en tous sens, les paysans descendaient des montagnes vers les vallées, les étudiants déportés du centre des villes montaient dans des campus sur les collines, partageaient à Nanterre la même boue que les immigrés des bidonvilles. Les rapatriés d'Algérie et les ménages d'OS qui

avaient quitté leur maison basse avec les cabinets dehors se retrouvaient ensemble dans les grands ensembles divisés en *F* suivi d'un chiffre. Mais ce n'était pas d'être ensemble que les gens avaient envie, seulement du chauffage central, de murs clairs et d'une salle de bains.

Le plus défendu, ce qu'on n'avait jamais cru possible, la pilule contraceptive, était autorisé par une loi. On n'osait pas la réclamer au médecin, qui ne la proposait pas, surtout quand on n'était pas mariée. C'était une démarche impudique. On sentait bien qu'avec la pilule la vie serait bouleversée, tellement libre de son corps que c'en était effrayant. Aussi libre qu'un homme.

Les jeunesses du monde donnaient de leurs nouvelles avec violence. Elles trouvaient dans la guerre du Vietnam des raisons de se révolter et dans les Cent Fleurs de Mao celles de rêver. Il y avait un éveil de joie pure, qu'exprimaient les Beatles. Rien qu'à les entendre, on avait envie d'être heureux. Avec Antoine, Nino Ferrer et Dutronc, la loufoquerie gagnait. Les adultes installés faisaient mine de ne rien voir, écoutaient le Tirlipot sur RTL, Maurice Biraud sur Europe, la minute de bon sens de Saint-Granier, comparaient la beauté des speakerines de la télé, se demandaient qui, de Mireille Mathieu ou Georgette Lemaire, serait la nouvelle Piaf. Ils sortaient de l'Algérie, en avaient soupé des guerres, regardaient avec malaise les chars israéliens écraser les soldats de Nasser, déboussolés par le retour d'une question qu'ils

croyaient réglée et la transformation des victimes en vainqueurs.

Parce que les étés finissaient par se ressembler et qu'il était de plus en plus lourd de n'avoir souci que de soi, que l'injonction de « se réaliser » tournait à vide à force de solitude et de discussions dans les mêmes cafés, que le sentiment d'être jeune se muait en celui d'une durée indéfinie et morne, qu'on constatait la supériorité sociale du couple sur le célibataire, on tombait amoureux avec plus de détermination que les autres fois et, un moment d'inattention au calendrier Ogino aidant, on se retrouvait mariés et bientôt parents. La rencontre d'un ovule et d'un spermatozoïde accélérait l'histoire des individus. On finissait les études en travaillant comme pions, enquêteurs occasionnels, donneurs de cours particuliers. Partir en Algérie ou en Afrique noire en tant que « coopérants » tentait comme une aventure, une façon de s'accorder un ultime délai avant l'établissement.

Avec l'emploi stable, les jeunes ménages ouvraient un compte bancaire, prenaient un crédit Cofremca pour s'équiper d'un réfrigérateur avec compartiment de congélation, d'une cuisinière mixte, etc., étonnés de se découvrir, par la grâce du mariage, pauvres face à tout ce qui leur manquait, dont ils ne soupçonnaient pas le prix avant, ni la nécessité, qui allait maintenant de soi. Du jour au lendemain, on était devenus des adultes, à qui les parents pouvaient enfin transmettre, sans être rembarrés, leur savoir des choses pratiques de la vie, économies, garde d'enfants, nettoyage des parquets. C'était une chose

fière et bizarre d'être appelée « madame », avec un autre nom que le sien. On entrait dans le souci permanent de la subsistance, le circuit de la nourriture deux fois par jour. On se mettait à fréquenter assidûment des lieux inusuels, Casino, les rayons alimentaires de Prisu et des Nouvelles Galeries. Les velléités d'insouciance, de vivre comme avant, une virée nocturne avec des copains, une séance de cinéma, s'épuisaient avec l'arrivée du bébé auquel, dans la salle obscure en regardant *Le Bonheur* d'Agnès Varda, on ne cessait de penser, tout petit, seul dans son berceau, et vers lequel on se précipiterait en rentrant, soulagés de le voir respirer et dormir tranquillement, ses petits poings fermés. On achetait donc la télévision — qui achevait le processus d'intégration sociale. Le dimanche après-midi, on regardait *Les Chevaliers du ciel*, *Ma sorcière bien-aimée*. L'espace se rétrécissait, le temps se régularisait, découpé par les horaires de travail, la crèche, l'heure du bain et du *Manège enchanté*, les courses du samedi. On découvrait le bonheur d'ordre. La mélancolie de voir s'éloigner un projet individuel — peindre, faire de la musique, écrire — se compensait par la satisfaction de contribuer au projet familial.

Avec une rapidité qui nous stupéfiait, on formait tous de minuscules cellules étanches et sédentaires, se recevant entre jeunes couples et jeunes parents, considérant les célibataires comme une espèce immature qui ignorait les traites, les petits pots Blédina et le Dr Spock, dont la liberté d'aller et venir offensait vaguement.

On ne s'avisait pas d'évaluer ce qu'on vivait par rapport aux discours politiques ni aux événements du

monde. On se donnait juste le plaisir de voter contre de Gaulle pour le candidat fringant dont le nom plongeait confusément dans les années de l'Algérie française, François Mitterrand. Dans le cours de l'existence personnelle, l'Histoire ne signifiait pas. On était seulement, selon les jours, heureux ou malheureux.

Plus on était immergés dans ce qu'on disait être la réalité, le travail, la famille, plus on éprouvait un sentiment d'irréalité.

Les après-midi de soleil, sur les bancs du jardin public, les jeunes femmes échangeaient des propos sur les couches, l'alimentation des enfants, en surveillant les jeux du bac à sable. Les bavardages et les confidences de l'adolescence, quand on se raccompagnait interminablement, paraissaient loin. La vie d'avant, trois ans au plus, laissait incrédule, avec le regret de ne pas en avoir davantage profité. Elles étaient entrées dans le Souci, de la nourriture, du linge, des maladies infantiles. Elles qui pensaient ne jamais ressembler à leurs mères en prenaient la relève, avec plus de légèreté, une forme de désinvolture que la lecture du *Deuxième Sexe* et *Moulinex libère la femme* encourageaient, et déniant, à la différence de celles-ci, toute valeur à ce qu'elles se sentaient néanmoins tenues de faire sans savoir pourquoi.

Dans les déjeuners auxquels avec une anxiété et une fièvre de jeunes ménages on invitait la belle-famille pour montrer qu'on était bien installés et avec plus de goût

que les autres membres de la fratrie, après avoir fait admirer les voilages vénitiens, toucher le velours du canapé, écouter la puissance des baffles, sorti le service de mariage — mais il manquait des verres —, quand tout le monde avait réussi à se caser autour de la table, commenté la façon de manger la fondue bourguignonne — dont on avait trouvé la recette dans *Elle* —, les conversations petites-bourgeoises s'engageaient sur le travail, les vacances et les voitures, San Antonio, les cheveux longs d'Antoine, la laideur d'Alice Sapritch, les chansons de Dutronc. On n'échappait pas à la discussion pour savoir s'il était plus économiquement rentable dans un couple que la femme travaille au-dehors ou reste à la maison. On raillait de Gaulle, Français, je vous ai compris ! Vive le Québec libre ! (comme si sa mise en ballottage par Mitterrand avait débondé l'irrévérence et brusquement révélé la sénilité de celui que *Le Canard enchaîné* n'appelait plus que Charles le Ballotté). On célébrait l'intelligence et l'intégrité de Mendès France, supputait l'avenir de Giscard d'Estaing, Defferre, Rocard. La table bruissait de propos paisiblement disparates et ricaneurs sur les barbouzes, Mauriac et son gloussement étouffé, les tics de Malraux (lui qu'on avait imaginé en Tchen révolutionnaire, rien qu'en le voyant avec son pardessus aux cérémonies officielles on ne croyait plus à la littérature).

L'évocation de la guerre se rétrécissait dans la bouche des plus de cinquante ans en anecdotes personnelles, pleines de gloriole, qui paraissaient aux moins de trente du radotage. Nous étions d'avis qu'il y avait pour tout cela des discours de commémoration et des gerbes de fleurs. Des noms de la quatrième République surgissaient, Bidault, Pinay, n'éveillant en nous aucune image précise, sauf l'évidence qu'on « était déjà là », et l'on découvrait avec étonnement dans la hargne qu'ils suscitaient encore — « cette fripouille de Guy Mollet » — qu'ils avaient joué un rôle important. Sur l'Algérie, convertie en terre de mission financièrement avantageuse pour jeunes enseignants, la page était tournée.

La contraception effarouchait trop les tables familiales pour qu'on en parle. L'avortement, un mot imprononçable.

On changeait les assiettes pour le dessert, assez mortifiée que la fondue bourguignonne, au lieu des félicitations attendues, n'ait reçu qu'un accueil de curiosité assortie de commentaires décevants — eu égard au mal qu'on s'était donné pour préparer les sauces — et un rien condescendants. Après le café, sur la table débarrassée un bridge s'organisait. Le whisky épaississait et haussait le verbe du beau-père. Était-il pensable qu'on entende toujours *Dix mille Anglais sont tombés dans la Tamise pour ne pas avoir joué atout*. Dans la réplétion qui épanouissait les visages de la nouvelle famille, le chantonnement de l'enfant qui voulait se lever de sieste, on était traversée par une impression fugace de provisoire. On s'étonnait de se trouver ici, d'avoir eu ce qu'on avait désiré, un homme, un enfant, un appartement.

Sur la photo d'intérieur en noir et blanc, en gros plan, une jeune femme et un petit garçon assis l'un près de l'autre sur un lit aménagé en canapé avec des coussins, devant une fenêtre au voilage transparent, au mur un objet africain. Elle porte un ensemble de jersey clair, twin-set et jupe au-dessus du genou. Ses cheveux, toujours en bandeaux sombres, dissymétriques, accentuent l'ovale plein du visage, aux pommettes remontées par un grand sourire. Ni la coiffure ni l'ensemble ne sont conformes à l'image qu'on donnera plus tard des années soixante-six ou sept, seule la jupe courte correspond à la mode lancée par Mary Quant. Elle tient par l'épaule l'enfant, aux yeux vifs, l'air éveillé, en pull à col roulé et pantalon de pyjama, la bouche ouverte sur de petites dents, saisi en train de parler. Au dos de la photo, *rue de Loverchy, hiver 67*. C'est donc, invisible ici, lui qui l'a prise, lui, l'étudiant gamin et volage, devenu en moins de quatre ans mari, père et cadre administratif dans une ville de montagne. Certainement, une photo du dimanche, seul jour où ils peuvent être ensemble, où, dans les effluves du déjeuner qui mijote, le babil de l'enfant assemblant des pièces de Lego, la réparation de la chasse d'eau, avec en fond l'*Offrande musicale* de Bach, ils construisent leur mémoire commune et affermissent leur sentiment d'être, tout compte fait, heureux. La photo participe de cette construction, installe la « petite famille » dans une durée dont elle a constitué le gage rassurant pour les grands-parents de l'enfant qui en ont reçu un exemplaire.

À cet instant précis, de l'hiver 67-68, sans doute ne pense-t-elle à rien, dans la jouissance de la cellule refermée sur eux trois — qu'un coup de téléphone ou de

sonnette troublerait —, de l'évacuation provisoire des occupations qui ont principalement pour objet le maintien de cette cellule, la liste de courses, la vérification du linge, qu'est-ce que tu fais ce soir à dîner, cette prévision incessante de l'avenir immédiat, qui complique le versant extérieur de ses obligations, son travail d'enseignante. Les moments familiaux sont ceux où elle *ressent*, pas ceux où elle pense.

Ce qu'elle prend pour de vraies pensées lui vient quand elle est seule ou en promenant l'enfant. Les vraies pensées ne sont pas pour elle des réflexions sur les façons de parler et de s'habiller des gens, la hauteur des trottoirs pour la poussette, l'interdiction des *Paravents* de Jean Genet et la guerre au Vietnam, mais des questions sur elle-même, l'être et l'avoir, l'existence. C'est l'approfondissement de sensations fugitives, impossibles à communiquer aux autres, tout ce que, si elle avait le temps d'écrire — elle n'a même plus celui de lire —, serait la matière de son livre. Dans son journal intime, qu'elle ouvre très rarement comme s'il constituait une menace contre la cellule familiale, qu'elle n'ait plus le droit à l'intériorité, elle a noté : « Je n'ai plus d'idées du tout. Je n'essaie plus d'expliquer ma vie » et « je suis une petite-bourgeoise arrivée ». Elle a l'impression d'avoir dévié de ses buts antérieurs, de n'être plus que dans une progression matérielle. « J'ai peur de m'installer dans cette vie calme et confortable, d'avoir vécu sans m'en rendre compte. » Au moment même où elle fait ce constat, elle sait qu'elle n'est pas prête à renoncer à tout ce qui ne figure jamais dans ce journal intime, cette vie ensemble, cette intimité partagée dans un même endroit, l'appartement qu'elle a hâte de retrouver

les cours finis, le sommeil à deux, le grésillement du rasoir électrique le matin, le conte des *Trois Petits Cochons* le soir, cette répétition, qu'elle croit détester et qui l'attache, dont un éloignement momentané de trois jours pour passer le Capes lui a fait sentir le manque — tout ce qui, quand elle en imagine la perte accidentelle, lui serre le cœur.

Elle ne se rêve pas comme avant sur la plage de l'été prochain ou en écrivain publiant son premier livre. Le futur s'énonce en termes matériels précis, obtention d'un meilleur poste, promotions et acquisitions, entrée de l'enfant à la maternelle, ce ne sont pas des rêves, mais des prévisions. Elle se retourne souvent sur des images de quand elle était seule, elle se voit dans des rues de villes où elle a marché, dans des chambres qu'elle a occupées — à Rouen dans un foyer de jeunes filles, à Finchley au pair, à Rome en vacances dans une pension rue Servio Tullio. Il lui semble que ce sont ses *moi* qui continuent d'exister là. Le passé et l'avenir, en somme, se sont inversés, c'est le passé, non l'avenir, qui est maintenant objet de désir : se retrouver dans cette chambre de Rome, l'été 63. Dans son journal : « Par un extrême narcissisme, je veux voir mon passé noir sur blanc et par là être telle que je ne suis pas » et « C'est une sorte d'image de la femme qui me tourmente. M'orienter peut-être par là ». Dans un tableau de Dorothea Tanning qu'elle a vu il y a trois ans dans une exposition à Paris, on voyait une femme à la poitrine nue et, derrière elle, une enfilade de portes entrebâillées. Le titre était *Anniversaire*. Elle pense que ce tableau représente sa vie et qu'elle est dedans comme elle a été jadis dans *Autant en emporte le vent*, dans *Jane Eyre*, plus

tard *La Nausée*. À chaque livre qu'elle lit, *La Promenade au phare*, *Les Années-Lumière*, elle se pose la question de savoir si elle pourrait dire sa vie ainsi.

Fugitivement lui viennent des images de ses parents dans la petite ville normande, sa mère ôtant sa blouse pour aller au salut le soir, son père remontant du jardin, sa bêche à l'épaule, un monde lent qui continue d'exister, plus irréel qu'un film, loin de celui dont elle fait partie, moderne, cultivé, qui avance, vers quoi, difficile de le dire.

Entre ce qui arrive dans le monde et ce qui lui arrive à elle, aucun point d'intersection, deux séries parallèles, l'une, abstraite, toute en informations aussitôt oubliées que perçues, l'autre en plans fixes.

À chaque moment du temps, à côté de ce que les gens considèrent comme naturel de faire et de dire, à côté de ce qu'il est prescrit de penser, autant par les livres, les affiches dans le métro que par les histoires drôles, il y a toutes les choses sur lesquelles la société fait silence et ne sait pas qu'elle le fait, vouant au mal-être solitaire ceux et celles qui ressentent ces choses sans pouvoir les nommer. Silence qui est brisé un jour brusquement, ou petit à petit, et des mots jaillissent sur les choses, enfin reconnues, tandis que se reforment, au-dessous, d'autres silences.

Plus tard les journalistes et les historiens aimeraient se souvenir à l'envi d'une phrase de Pierre Viansson-Ponté

dans *Le Monde* quelques mois avant Mai 68, *La France s'ennuie !* Il serait facile de retrouver des images ternes de soi, pleines d'une morosité indatable, des dimanches devant Anne-Marie Peysson, et l'on serait sûr qu'il en avait été de même pour tous les gens, un monde figé dans une grisaille uniforme. Et la télévision, en diffusant une iconographie immuable avec un corpus réduit d'acteurs, instituerait une version ne varietur des événements, imposant l'impression que, cette année-là, on avait tous entre dix-huit et vingt-cinq ans et on lançait des pavés aux CRS un mouchoir sur la bouche. Sous la répétition des images prises par les caméras, on refoulerait celles de sa propre histoire de mai, ni notoires — la place de la Gare déserte un dimanche, sans voyageurs et sans journaux au kiosque — ni glorieuses — quand on a eu peur de manquer d'argent (qu'on s'est dépêché de retirer à la banque), d'essence et surtout de nourriture, remplissant à ras bord un chariot à Carrefour, par mémoire transmise de la faim.

C'était un printemps pareil aux autres, avec un mois d'avril à giboulées et Pâques qui tombait tard. On avait suivi les Jeux olympiques d'hiver avec Jean-Claude Killy, lu *Élise ou la vraie vie*, changé fièrement la R8 contre une berline Fiat, commencé d'étudier *Candide* avec les premières G, ne prêtant qu'une attention vague aux troubles dans les universités parisiennes relatés à la radio. Comme d'habitude ils seraient réprimés par le pouvoir. Mais la Sorbonne fermait, les épreuves écrites du Capes n'avaient pas lieu, il y avait des affrontements avec la police. Un soir, on a entendu des voix haletantes sur Europe n°1, il

y avait des barricades au Quartier latin comme à Alger dix ans plus tôt, des cocktails Molotov et des blessés. Maintenant on avait conscience qu'il se passait quelque chose et on n'avait plus envie de reprendre le lendemain la vie normale. On se croisait, indécis, on s'assemblait. On cessait de travailler sans raison précise ni revendication, par contagion, parce qu'il est impossible de faire quelque chose quand surgit l'inattendu, sauf attendre. Ce qui arriverait demain, on ne le savait pas et on ne cherchait pas à le savoir. C'était un autre temps.

Nous qui n'avions jamais pris réellement notre parti du travail, qui ne voulions pas vraiment les choses que nous achetions, nous nous reconnaissions dans les étudiants à peine plus jeunes que nous balançant des pavés sur les CRS. Ils renvoyaient au pouvoir, à notre place, ses années de censure et de répression, le matage violent des manifestations contre la guerre en Algérie, les ratonnades, *La Religieuse* interdite et les DS noires des officiels. Ils nous vengeaient de toute la contention de notre adolescence, du silence respectueux dans les amphis, de la honte à recevoir des garçons en cachette dans les chambres de la cité. C'est en soi-même, dans les désirs brimés, les abattements de la soumission, que résidait l'adhésion aux soirs flambants de Paris. On regrettait de ne pas avoir connu tout cela plus tôt mais on se trouvait chanceux que ça nous arrive en début de carrière.

Brusquement, le 1936 des récits familiaux devenait réel.

On voyait et on entendait ce qu'on n'avait jamais vu ni entendu depuis qu'on était né, ni cru possible. Des lieux

dont l'usage obéissait à des règles admises depuis toujours, où n'étaient autorisées à pénétrer que des populations déterminées, universités, usines, théâtres, s'ouvraient à n'importe qui et l'on y faisait tout, sauf ce pour quoi ils avaient été prévus, discuter, manger, dormir, s'aimer. Il n'y avait plus d'espaces institutionnels et sacrés. Les profs et les élèves, les jeunes et les vieux, les cadres et les ouvriers se parlaient, les hiérarchies et les distances se dissolvaient miraculeusement dans la parole. Et l'on en avait fini avec les précautions oratoires, le langage courtois et châtié, le ton posé et les circonlocutions, cette distance avec laquelle — on s'en rendait compte — les puissants et leurs serviteurs — il suffisait de regarder Michel Droit — imposaient leur domination. Des voix vibrantes disaient les choses brutalement, se coupaient sans excuse. Les visages exprimaient la colère, le mépris, la jouissance. La liberté des attitudes, l'énergie des corps crevaient l'écran. Si c'était la révolution, elle était là, éclatante, dans l'expansion et le relâchement des corps, assis n'importe où. Quand de Gaulle réapparu — où était-il ? on l'espérait parti définitivement — a parlé de « chienlit » d'une bouche tordue de dégoût, sans savoir le sens on a perçu tout le dédain aristocratique que lui inspirait la révolte, réduite à un mot qui charriait l'excrément et la copulation, le grouillement animal et l'échappée d'instincts.

On ne s'avisait pas qu'il n'émergeait aucun leader ouvrier. Avec leur air paterne, les dirigeants du PC et des syndicats continuaient à déterminer les besoins et les volontés. Ils se précipitaient pour négocier avec le gouvernement — qui ne bougeait pourtant presque plus — comme s'il n'y avait rien de mieux à obtenir que l'augmentation du pouvoir d'achat et l'avancée de l'âge de la retraite. En les regardant au sortir de Grenelle articuler pompeusement, avec des mots qu'on avait déjà oubliés depuis trois semaines, les « mesures » auxquelles le pouvoir avait « consenti », on se sentait refroidis. On réespérait en voyant la « base » refuser l'abdication de Grenelle et Mendès France à Charléty. On replongeait dans le doute avec la dissolution de l'Assemblée, l'annonce des élections. Quand on a vu déferler sur les Champs-Élysées une foule sombre avec Debré, Malraux — que le ravage inspiré de ses traits ne sauvait plus de la servilité — et les autres bras dessus bras dessous dans une fraternité factice et lugubre, on a su que tout allait finir. Il n'était plus possible d'ignorer qu'il y avait deux mondes et il faudrait choisir. Les élections, ce n'était pas choisir, c'était reconduire les notables en place. De toute façon, la moitié des jeunes n'avait pas vingt et un ans, ils ne votaient pas. Au lycée, à l'usine, la CGT et le PC commandaient la reprise du travail. On pensait qu'avec leur élocution lente ou rocailleuse de faux paysans leurs porte-parole nous avaient bien entubés. Ils gagnaient la réputation d'« alliés objectifs du pouvoir » et de traîtres staliniens, dont tel ou telle, sur le lieu de travail, allait devenir pour des années la figure achevée, cible de toutes les attaques.

Les examens se passaient, les trains roulaient, l'essence recoulait. On pouvait partir en vacances. Début juillet, les provinciaux qui traversaient Paris d'une gare à l'autre en bus sentaient sous eux les pavés, remis à leur place comme

s'il n'y avait rien eu. À leur retour quelques semaines après, ils voyaient une étendue de goudron lisse qui ne les secouait plus et se demandaient où on avait mis ces tonnes de pavés. Il semblait qu'il s'était produit plus de choses en deux mois qu'en dix ans mais on n'avait pas eu le temps de faire quoi que ce soit. On avait manqué quelque chose à un moment, mais on ne savait pas lequel — ou bien on avait laissé faire.

Tout le monde s'est mis à croire en un avenir violent, c'était une question de mois, d'un an tout au plus. L'automne serait chaud, puis le printemps [jusqu'à ce que l'on n'y pense plus et qu'en retrouvant plus tard un vieux jean on dise « il a fait Mai 68 »]. « Un nouveau mois de mai », espérance pour les uns, qui œuvraient à son retour et à l'avènement d'une autre société, hantise pour les autres qui s'arc-boutaient contre ce retour, jetaient en prison Gabrielle Russier, subodoraient dans chaque jeune aux cheveux longs un « gauchiste », applaudissaient la loi anticasseurs et réprouvaient tout. Sur les lieux de travail, les gens se divisaient en deux catégories, les grévistes de mai et les non-grévistes, séparés par le même ostracisme. Le mois de mai était devenu le mode de classement des individus, quand on rencontrait quelqu'un on se demandait de quel côté il avait été pendant les événements. De l'un ou l'autre bord, c'était la même violence, on ne se pardonnait rien.

Nous qui en étions restés au PSU pour changer la société, on découvrait les maos, les trotskistes, une énorme quantité d'idées et de concepts d'un seul coup au grand

jour. Sortaient de partout des mouvements, des livres et des revues, des philosophes, critiques, sociologues : Bourdieu, Foucault, Barthes, Lacan, Chomsky, Baudrillard, William Reich, Ivan Illich, *Tel Quel*, l'analyse structurale, la narratologie, l'écologie. D'une façon ou d'une autre, que ce soit *Les Héritiers* ou le petit livre suédois sur les positions sexuelles, tout allait dans le sens d'une intelligence nouvelle et d'une transformation du monde. On baignait dans des langages inédits, ne sachant où donner de la tête, surpris de ne pas avoir entendu parler de tout cela avant. En un mois on avait rattrapé des années. Et on était rassurés de retrouver, vieillis mais plus pugnaces que jamais, émouvants, Beauvoir avec son turban et Sartre, même s'ils n'avaient rien de neuf à nous apprendre. André Breton, malheureusement, était mort deux ans trop tôt.

Rien de ce qu'on considérait jusqu'ici comme normal n'allait de soi. La famille, l'éducation, la prison, le travail, les vacances, la folie, la publicité, toute la réalité était soumise à examen, y compris la parole de celui qui critiquait, sommé de sonder le tréfonds de son origine, *d'où tu parles toi ?* La société avait cessé de fonctionner naïvement. Acheter une voiture, noter un devoir, accoucher, tout faisait sens.

Rien de la planète ne devait nous être étranger, les océans, le crime de Bruay-en-Artois, nous étions partie prenante de toutes les luttes, le Chili d'Allende et Cuba, le Vietnam, la Tchécoslovaquie. On évaluait les systèmes, on cherchait des modèles. On était dans une lecture politique généralisée du monde. Le mot principal était « libération ».

Il était accordé à chacun, pourvu qu'il représente un groupe, une condition, une injustice, de parler et d'être écouté, intellectuel ou non. Avoir vécu quelque chose en tant que femme, homosexuel, transfuge de classe, détenu, paysan, mineur, donnait le droit de dire *je*. Il y avait une exaltation à se penser en termes collectifs. Des porte-parole s'élevaient spontanément, de prostituées, de travailleurs en grève. Charles Piaget, l'ouvrier de Lip, était plus connu que le psychologue du même nom dont on nous avait rebattu les oreilles en philo [ignorant qu'un jour ni l'un ni l'autre ne nous évoquerait rien d'autre qu'un joaillier de luxe dans les revues chez le coiffeur].

Les garçons et les filles étaient maintenant partout ensemble, la distribution des prix, les compositions et la blouse supprimées, les notes remplacées par les lettres de A à E. Les élèves s'embrassaient et fumaient dans la cour, jugeaient à voix haute le sujet de rédaction *débile* ou *génial*.

On expérimentait la grammaire structurale, les champs sémantiques et les isotopies, la pédagogie Freinet. On abandonnait Corneille et Boileau pour Boris Vian, Ionesco, les chansons de Boby Lapointe et de Colette Magny, *Pilote* et la bande dessinée. On faisait écrire un roman, un journal, puisant dans l'hostilité des collègues qui s'étaient terrés en 68 dans la salle des profs et celle des parents criant au scandale parce qu'on faisait lire *L'Attrape-Cœurs* et *Les Petits Enfants du siècle* un surcroît de persévérance.

On sortait des débats de deux heures sur la drogue, la pollution ou le racisme, dans une espèce d'ébriété avec, tout au fond de soi, le soupçon de n'avoir rien appris aux

élèves, est-ce qu'on n'était pas en train de *pédaler à côté du vélo*, mais l'école de toute manière servait-elle à quelque chose. On sautait sans fin d'interrogation en interrogation.

Penser, parler, écrire, travailler, exister autrement : on estimait n'avoir rien à perdre de tout essayer.

1968 était la première année du monde.

Apprendre la mort du général de Gaulle un matin de novembre plongeait un instant dans l'incrédulité — il était donc immortel à nos yeux — puis on s'apercevait à quel point on l'avait déjà oublié en un an et demi. Sa mort clôturait le temps d'avant le mois de mai, des années loin dans notre vie.

Pourtant, dans la durée des jours, les sonneries du collège, la voix d'Albert Simon et de Madame Soleil sur Europe n° 1, la bavette/frites du samedi, *Kiri le Clown* et *Une minute pour les femmes* d'Annick Beauchamp le soir, l'évolution restait insensible. Peut-être fallait-il, pour s'en rendre compte, un instant d'arrêt, par exemple devant le tableau formé par les élèves, tous assis par terre dans la cour du lycée, au soleil, après la mort d'un étudiant, Pierre Overney, tué par un vigile de chez Renault, instant dont on croyait saisir seulement la saveur particulière, celle d'un après-midi de mars, et qui deviendrait, quand le temps derrière soi serait devenu histoire, l'image du premier sit-in.

Les hontes d'hier n'avaient plus cours. La culpabilité était moquée, *nous sommes tous des judéo-crétins*, la *misère*

sexuelle dénoncée, *peine-à-jouir* l'insulte capitale. La revue *Parents* enseignait aux femmes frigides à se stimuler jambes écartées devant un miroir. Dans un tract distribué dans les lycées, le Dr Carpentier invitait les élèves à se masturber pour tromper l'ennui des cours. Les caresses entre adultes et enfants étaient innocentées. Tout ce qui avait été interdit, péché innommable, était conseillé. On s'habituait à voir des sexes à l'écran mais on bloquait sa respiration de peur de laisser échapper son émotion quand Marlon Brando sodomisait Maria Schneider. Pour se perfectionner, on achetait le petit livre rouge, suédois, avec des photos montrant toutes les positions possibles, on allait voir *Techniques de l'amour physique*. On envisageait de faire l'amour à trois. Mais on avait beau faire, on ne se résolvait pas à ce qui était hier considéré comme un outrage à la pudeur, se montrer nus devant ses enfants.

Le discours du plaisir gagnait tout. Il fallait jouir en lisant, écrivant, prenant son bain, déféquant. C'était la finalité des activités humaines.

On se retournait sur son histoire de femme. On s'apercevait qu'on n'avait pas eu notre compte de liberté sexuelle, créatrice, de tout ce qui existe pour les hommes. Le suicide de Gabrielle Russier nous avait bouleversées comme celui d'une sœur inconnue, et nous nous étions indignées de la roublardise de Pompidou citant un vers d'Éluard que personne ne comprenait pour éviter de dire ce qu'il pensait de l'affaire. La rumeur du MLF venait à la province. *Le torchon brûle* se trouvait au kiosque, on lisait *La Femme eunuque* de Germaine Greer, *La Politique*

du mâle de Kate Millett, *La Création étouffée* de Suzanne Horer et Jeanne Socquet avec le sentiment d'exaltation et d'impuissance que procure la découverte d'une vérité pour soi dans un livre. Réveillées de la torpeur conjugale, assises par terre sous le poster *Une femme sans hommes c'est un poisson sans bicyclette*, on reparcourait nos vies, on se sentait capables de quitter mari et enfants, de se délier de tout et d'écrire des choses crues. De retour à la maison, la détermination refroidissait, la culpabilité sourdait. On ne voyait plus comment on pourrait s'y prendre pour se libérer — ni pourquoi. On se persuadait que son homme à soi n'était pas un phallocrate ni un macho. Et l'on hésitait entre les discours — ceux qui prônaient l'égalité des droits entre hommes et femmes, et s'attaquaient à « la loi des pères », ceux qui préféraient valoriser tout ce qui était féminin, les règles, l'allaitement et la préparation de la soupe aux poireaux. Mais pour la première fois, on se représentait sa vie comme une marche vers la liberté, ça changeait beaucoup. Un sentiment de femme était en train de disparaître, celui d'une infériorité naturelle.

On ne se souviendrait ni du jour ni du mois — mais c'était le printemps —, seulement qu'on avait lu tous les noms, du premier au dernier, des 343 femmes — elles étaient donc si nombreuses et on avait été si seule avec la sonde et le sang en jet sur les draps — qui déclaraient avoir avorté illégalement, dans *Le Nouvel Observateur*. Même si c'était mal vu, on avait rejoint ceux qui réclamaient l'abrogation de la loi de 1920 et l'accès libre à l'avortement médical. On tirait des tracts sur la photo-

copieuse du lycée, les distribuait dans les boîtes aux lettres la nuit tombée, on allait voir *Histoires d'A.*, on conduisait secrètement des femmes enceintes dans un appartement privé où des médecins militants leur aspiraient gratuitement l'embryon dont elles ne voulaient pas. Une Cocotte-Minute pour la désinfection du matériel et une pompe à vélo au mécanisme inversé suffisaient : le Dr Karman avait simplifié et sécurisé le geste des faiseuses d'anges. On fournissait des adresses à Londres et Amsterdam. La clandestinité était exaltante, c'était comme renouer avec la Résistance, prendre la suite des porteurs de valises pendant la guerre d'Algérie. L'avocate Gisèle Halimi, si belle sous les flashes des journalistes à la sortie du procès de Bobigny, qui avait défendu Djamila Boupacha, représentait cette continuité — tout comme les partisans de Laissez-les vivre et le professeur Lejeune, qui exhibait des fœtus à la télé pour horrifier les gens, celle de Vichy. Un samedi après-midi, piétinant, des milliers, sous le soleil, derrière des banderoles, levant les yeux vers le ciel uniformément bleu du Dauphiné, on se disait que c'était à nous d'arrêter, pour la première fois, la mort rouge des femmes depuis des millénaires. Qui donc pourrait nous oublier.

Selon l'âge, le métier et la classe sociale, les intérêts et les vieilles culpabilités, on accommodait la révolution à sa mesure, on suivait malgré soi les injonctions de fête et de jouissance, d'intelligence : il ne fallait pas mourir idiot. Les uns fumaient de l'herbe, vivaient en communauté,

s'établissaient comme ouvriers chez Renault, allaient à Katmandou, d'autres passaient une semaine à Tabarka, lisaient *Charlie Hebdo*, *Fluide glacial*, *L'Écho des savanes*, *Tankonalasanté*, *Métal hurlant*, *La Gueule ouverte*, collaient des fleurs sur les portières de leur voiture, des posters rouges du Che et de la petite fille brûlée au napalm dans leur chambre, portaient un costume Mao ou un poncho et se mettaient à vivre au sol avec des coussins, allumaient des bâtonnets d'encens, achetaient des produits Maurice Mességué, allaient voir le Grand Magic Circus, *Le Dernier Tango à Paris*, *Emmanuelle*, retapaient une vieille ferme en Ardèche, s'abonnaient à *Cinquante millions de consommateurs* à cause des pesticides dans le beurre, ne portaient plus de soutien-gorge, laissaient traîner *Lui* sur la table à la discrétion de leurs enfants, demandaient à ces derniers de les appeler par leur prénom comme des camarades.

On cherchait des modèles dans l'espace et le temps, l'Inde et les Cévennes, l'exotisme ou la paysannerie. Il y avait une aspiration à la pureté.

À défaut de tout quitter, travail et appartement, pour s'installer à la campagne, projet toujours remis mais qu'on était sûrs de réaliser un jour, les plus assoiffés de résurrection cherchaient pour les vacances des villages isolés sur des terres rudes, dédaignant les plages où l'on bronze idiot et la province natale, plate et « défigurée » par le progrès industriel. Ils créditaient en revanche les paysans pauvres des contrées arides, inchangées en apparence depuis des siècles, d'*authenticité*. Ceux qui vou-

laient faire l'Histoire n'admiraient rien tant que son effacement dans le retour des saisons et l'immuabilité des gestes — et ils achetaient une vieille baraque à ces mêmes paysans pour une bouchée de pain.

Ou bien ils allaient passer les vacances dans les pays de l'Est. Dans les rues grises aux trottoirs défoncés, devant les magasins d'État aux produits parcimonieux et sans marque emballés dans du gros papier, les ampoules nues pendant aux plafonds des appartements éclairés le soir, ils avaient l'impression de marcher dans l'univers lent, sans grâce, pauvre de tout des années d'après-guerre. C'était un sentiment doux et indicible. Pourtant ils n'auraient jamais voulu vivre là. Ils rapportaient des blouses brodées et du raki. Ils désiraient qu'il reste toujours dans le monde des pays sans progrès pour les transporter ainsi en arrière.

Les soirs d'été, au début des années soixante-dix, dans l'odeur de la terre sèche et du thym, les convives rassemblés autour de la grande table de ferme achetée mille francs à peine chez un brocanteur, de brochettes et d'une ratatouille niçoise — il fallait penser aux végétariens —, qui ne se connaissaient pas entre eux, Parisiens retapant la maison d'à côté, routards de passage, adeptes de randonnées et de peinture sur soie, couples avec et sans enfants, hommes broussailleux, adolescentes ensauvagées, femmes mûres en robe indienne, après un début réticent malgré le tutoiement instauré d'emblée, les

conversations s'engageaient sur les colorants et les hormones dans les aliments, la sexologie et l'expression corporelle, l'antigymnastique, la méthode Mézières, la méthode Rogers, le yoga, la naissance sans violence de Frédéric Leboyer, l'homéopathie et le soja, l'autogestion et Lip, René Dumont. On s'interrogeait s'il était préférable d'envoyer ses enfants à l'école ou les éduquer soi-même, toxique d'utiliser de l'Ajax pour récurer, utile de faire du yoga, une thérapie de groupe, utopique de travailler seulement deux heures par jour, si les femmes devaient réclamer l'égalité avec les hommes ou l'égalité dans la différence. On passait en revue les meilleures façons de se nourrir, de naître, d'élever les enfants, de se soigner, d'enseigner, d'être en harmonie avec soi, les autres, la nature et d'échapper à la société. De *s'exprimer* : poterie, tissage, guitare, bijoux, théâtre, écriture. Un immense et vague désir de *créer* flottait. Tout le monde se réclamait d'une activité artistique ou projetait d'en avoir. Il était convenu que, d'une façon ou d'une autre, toutes se valaient et, à défaut de peindre ou de jouer de la flûte traversière, il restait la possibilité de se créer, soi, en faisant une psychanalyse.

Tandis que les enfants couchés tous ensemble dans la même chambre s'en donnaient à cœur joie de sottises multiples, malgré l'ordre proféré pour la forme de ne pas « faire le souk », qu'on buvait la goutte du paysan d'à côté — invité seulement à l'apéritif —, les discours évoluaient vers les interrogations sexuelles rêveuses, est-ce que nous étions hétéros ou homos, les aveux, le premier orgasme. La fille sauvage déclarait « j'aime chier ». Se

retrouver ce soir d'été entre individus sans liens, loin des repas familiaux et des rites dont nous avions la détestation, donnait le sentiment exaltant de s'ouvrir à la diversité du monde. On se sentait redevenus adolescents.

Personne n'avait l'idée d'évoquer la guerre, Auschwitz et les camps, ni les événements d'Algérie, affaire classée, seulement Hiroshima, l'avenir nucléaire. Entre les siècles de paysannerie, dont la nuit odorante de la garrigue semblait apporter le souffle, et ce moment d'août 73 il n'y avait rien eu.

Quelqu'un commençait à jouer de la guitare, à chanter *Comme un arbre dans la ville* de Maxime Le Forestier et *Duerme negrito* de Quilapayun — on écoutait les yeux baissés. On allait dormir au petit bonheur sur des lits de camp dans l'ancienne magnanerie, ne sachant pas s'il valait mieux faire l'amour avec son voisin de droite ou de gauche, ou rien. Le sommeil nous prenait avant d'avoir décidé, euphorisés et confortés dans la valeur d'un style de vie dont on s'était offert toute la soirée à nous-mêmes le spectacle — loin des « beaufs » entassés dans des campings à Merlin-Plage.

La société avait maintenant un nom, elle s'appelait « société de consommation ». C'était un fait sans discussion, une certitude sur laquelle, qu'on s'en félicite ou qu'on le déplore, il n'y avait pas à revenir. L'augmentation du prix du pétrole tétanisait brièvement. L'air était à la dépense et il y avait une appropriation résolue des choses et des biens de plaisir. On achetait un frigo deux

portes, une R5 primesautière, une semaine en Club Hôtel à Flaine, un studio à la Grande-Motte. On changeait la télé. Sur l'écran couleur, le monde était plus beau, les intérieurs plus enviables. La distance qu'instaurait le noir et blanc avec l'univers quotidien, dont il était le négatif sévère, presque tragique, disparaissait.

La pub montrait comment il fallait vivre et se comporter, se meubler, elle était la monitrice culturelle de la société. Et les enfants réclamaient de l'Évian fruité, « c'est plus musclé », des biscuits Cadbury, du Kiri, un mange-disques pour écouter la chanson des *Aristochats* et *La Bonne du curé*, une voiture téléguidée et une poupée Barbie. Les parents espéraient qu'avec tout ce qu'on leur donnait ils ne fumeraient pas du hasch plus tard. Et nous qui n'étions pas dupes, qui examinions gravement les dangers de la publicité avec les élèves, donnions un sujet sur « le bonheur est-il dans la possession des choses ? », nous achetions à la Fnac une chaîne hi-fi, une radiocassette Grundig, une caméra super-huit Bell et Howell avec l'impression d'utiliser la modernité à des fins intelligentes. Pour nous et par nous la consommation se purifiait.

Les idéaux de mai se convertissaient en objets et en divertissement.

Dans le grésillement du projecteur, se voir pour la première fois marcher, remuer les lèvres, rire muettement sur l'écran déplié dans le living, décontenançait. On s'étonnait de soi, de ses gestes. C'était une sensation neuve, sans doute analogue à celle des gens du XVIIe siècle quand ils s'étaient vus dans un miroir, ou des arrière-

grands-parents devant leur premier portrait en photo. On n'osait rien dire de son trouble, préférant regarder les autres, parents, amis, sur l'écran, plus conformes à ce qu'ils étaient déjà pour nous. Entendre sa voix au magnétophone était encore plus terrible. On ne pourrait plus jamais oublier cette voix que les autres entendaient. On gagnait en connaissance de soi, on perdait en insouciance.

Dans la façon de s'habiller, de porter un débardeur et des sabots, des pantalons pattes d'éléphant, de lire (*Le Nouvel Obs*), de s'indigner (contre le nucléaire, les détergents dans la mer), d'admettre (les hippies), on se sentait *ajustés* à l'époque — d'où la certitude d'avoir raison en toutes circonstances. Les parents et les plus de cinquante ans étaient d'un autre temps, y compris dans leur insistance à vouloir comprendre les jeunes. Nous tenions leurs avis et leurs conseils pour pure information. Et l'on ne vieillirait pas.

La première image du film montre une porte d'entrée qui s'entrebâille — il fait nuit —, se referme et se rouvre. Un petit garçon déboule, s'arrête, indécis, blouson orange, casquette à rabats sur les oreilles, clignant des yeux. Puis un autre, plus petit, encapuchonné dans un anorak bleu avec de la fourrure blanche. Le plus grand s'agite, le petit reste pétrifié, les yeux fixes, à croire que le film s'est arrêté. Une femme entre à son tour, dans un long manteau cintré marron dont la capuche lui dissi-

mule la tête. Elle porte dans ses bras deux cartons superposés d'où dépassent des produits alimentaires. Elle repousse la porte avec l'épaule. Disparaît du champ, reparaît sans les cartons, en train d'enlever son manteau qu'elle accroche à un portemanteau dit « perroquet », se tourne vers la caméra avec un sourire rapide, baisse les yeux, éblouie par la lumière vive de la lampe de magnésium. Elle est presque maigre, peu maquillée, en pantalon Karting marron, collant, sans braguette, pull à rayures marron et jaunes. Les cheveux mi-longs châtains sont retenus par une barrette. Quelque chose d'ascétique et de triste — ou désenchanté — dans l'expression, le sourire est trop tardif pour être spontané. Les gestes traduisent la brusquerie ou/et la nervosité. Les enfants sont de nouveau là, devant elle. Tous trois ne savent pas quoi faire, bougeant bras et jambes, groupés face à la caméra que, accoutumés à la lumière violente, ils regardent. Visiblement ils ne disent rien. On dirait qu'ils posent pour une photo qui n'en finit pas d'être prise. Le plus grand des garçons lève le bras et fait un salut militaire grotesque, lèvres grimaçantes et paupières fermées. La caméra saute sur des éléments du décor ayant une valeur esthétique et marchande, définissant un goût bourgeois, un coffre, une suspension en opaline.

C'est lui, son mari, qui a filmé ces images quand elle rentrait des courses avec les enfants ramassés après l'école. L'étiquette sur la bobine du film a pour titre *Vie familiale 72-73*. C'est toujours lui qui filme.

Selon les critères des journaux féminins, extérieurement elle fait partie de la catégorie en expansion des femmes de trente ans actives, conciliant travail et mater-

nité, soucieuses de rester féminines et à la mode. Énumérer les lieux qu'elle fréquente dans une journée (collège, Carrefour, boucherie, pressing, etc.), ses trajets dans une Mini Austin entre le pédiatre, le judo de l'aîné et la poterie du cadet, la Poste, calculer le temps dévolu à chaque occupation, cours et corrections, préparation du petit déjeuner, des vêtements des enfants, du linge à laver, du déjeuner, courses, sauf le pain — c'est lui qui le rapporte au retour du travail — ferait apparaître :

un partage apparemment inégal entre le dedans et le dehors de la maison, le travail salarié (2/3) et le travail domestique, y compris éducatif (1/3)

une grande diversité des tâches

une importante fréquentation des lieux de commerce

une absence quasi totale de temps mort

Ce calcul — qu'elle ne fait pas, tirant une sorte de fierté d'accomplir vite ce qui ne nécessite ni invention ni transformation — est insuffisant à expliquer son nouvel état d'esprit.

Elle ressent son métier comme une imperfection continuelle et une imposture, a écrit dans son journal « être prof me déchire ». Elle déborde d'énergie, de désir d'apprendre et d'entreprendre des choses nouvelles, se souvient de ce qu'elle a écrit à vingt-deux ans, « si je n'ai pas accompli ma promesse à vingt-cinq ans, écrire un roman, je me suicide ». Dans quelle mesure Mai 68 — qu'elle a l'impression d'avoir raté, trop installée déjà — est-il à l'origine de la question qui l'obsède : « Serais-je plus heureuse dans une autre vie ? »

Elle a commencé de se penser en dehors du couple et de la famille.

Ses années d'étudiante ne sont plus pour elle objet de désir nostalgique. Elle les voit comme le temps de son embourgeoisement intellectuel, de sa rupture avec son monde d'origine. De romantique, sa mémoire devient critique. Souvent, il lui revient des scènes de son enfance, sa mère lui criant *plus tard tu nous cracheras à la figure*, les garçons tournant en Vespa après la messe, et elle avec sa permanente frisée comme sur la photo dans le jardin du pensionnat, ses devoirs sur la table couverte d'une toile cirée grasse où son père « fait collation » — les mots aussi reviennent, comme une langue oubliée —, ses lectures, *Confidences* et Delly, les chansons de Mariano, des souvenirs de son excellence scolaire et de son infériorité sociale — l'invisible des photos —, tout ce qu'elle a enfoui comme honteux et qui devient digne d'être retrouvé, déplié à la lumière de l'intelligence. Au fur et à mesure que sa mémoire se déshumilie, l'avenir est à nouveau un champ d'action. Lutter pour le droit des femmes à avorter, contre l'injustice sociale et comprendre comment elle est devenue cette femme-là ne fait qu'un pour elle.

Dans les souvenirs des années qui viennent de s'écouler, rien qu'elle considère comme des images de bonheur :

l'hiver 69-70 en noir et blanc à cause du ciel livide et de la neige tombée en abondance, restée collée jusqu'en avril sur les trottoirs en plaques grises, qu'elle recherchait exprès en marchant pour les écraser avec ses bottes et contribuer à détruire cet hiver interminable, associé à l'incendie du dancing de Saint-Laurent-du-Pont dans l'Isère qui pourtant n'a flambé que l'hiver suivant

sur la place de Saint-Paul-de-Vence, Yves Montand jouant

à la pétanque en chemise rose, un peu de ventre, après chaque coup promenant, heureux et fat, son regard sur les touristes attroupés derrière les barrières à bonne distance, le même été où Gabrielle Russier est en prison et se suicide en rentrant dans son appartement
le parc thermal de Saint-Honoré-les-Bains, le bassin où les enfants font flotter des bateaux mécaniques, l'hôtel du Parc où elle a résidé trois semaines avec eux, confondu ensuite avec la pension du livre de Robert Pinget *Quelqu'un.*

Dans l'insoutenable de la mémoire, il y a l'image de son père à l'agonie, du cadavre habillé du costume qu'il n'avait porté qu'une seule fois, son mariage à elle, descendu dans un sac de plastique de la chambre au rez-de-chaussée par l'escalier trop exigu pour le passage d'un cercueil.

Les événements politiques ne subsistent que sous forme de détails : à la télé, pendant la campagne présidentielle, la vision consternante de l'assemblage Mendès France-Defferre, sa pensée d'alors « mais pourquoi PMF ne s'est-il pas présenté tout seul » et le moment où Alain Poher, dans sa dernière allocution avant le second tour, se gratte le nez, son impression que, à cause de ce geste devant tous les spectateurs, il va se faire battre par Pompidou.

Elle ne se sent pas d'âge. Certainement une arrogance de jeune femme vis-à-vis des plus âgées, une condescendance pour les ménopausées. Qu'elle en devienne une est très improbable. Une prédiction qu'elle mourrait à

cinquante-deux ans ne l'émeut pas, il lui semble que c'est un âge acceptable pour mourir.

On annonçait que le printemps serait chaud, puis l'automne. Ils ne l'étaient jamais.

Comités d'action lycéens, autonomistes, écologistes, antinucléaires, objecteurs de conscience, féministes, homos, toutes les causes brûlaient, elles ne se rejoignaient pas. Peut-être y avait-il trop de convulsions dans le reste du monde, de la Tchécoslovaquie à l'interminable Vietnam, l'attentat des JO de Munich, une junte après l'autre en Grèce. Le pouvoir et Marcellin réprimaient tranquillement les « actions gauchistes ». Et Pompidou mourait brusquement, qu'on ne croyait atteint que d'hémorroïdes. Dans la salle des profs, les affiches syndicales recommençaient d'annoncer que la grève du tant sur la « dégradation de nos conditions de travail » ferait « reculer le pouvoir ». L'imagination de l'avenir se bornait à encadrer dès la rentrée de septembre les jours de vacances sur l'agenda.

Lire *Charlie Hebdo* et *Libération* maintenait la croyance qu'on appartenait à une communauté de jouissance révolutionnaire et d'œuvrer, en dépit de tout, à l'arrivée d'un nouveau mois de mai.

Le « goulag », apporté par Soljenitsyne, accueilli comme la révélation, semait la confusion et ternissait l'horizon de la Révolution. Un type au sourire abominable, sur des affiches, disait aux passants, droit dans les yeux,

Votre argent m'intéresse. On finissait par s'en remettre à l'Union de la gauche et son programme commun, après tout quelque chose qu'on n'avait jamais vu jusqu'ici. Entre le 11 septembre 73 — les manifestations qu'on avait suivies sous le soleil contre Pinochet après l'assassinat d'Allende tandis que la droite jubilait de voir terminée « la triste expérience chilienne » — et le printemps 1974 — installés devant la télé à regarder ce qui était présenté comme le grand événement, Mitterrand et Giscard face à face —, on avait cessé de croire qu'il y aurait un nouveau mois de mai. Les printemps d'après, à cause de la pluie tiède en mars ou avril, un soir, au sortir d'un conseil de classe, on aurait la sensation que quelque chose pouvait arriver et en même temps que c'était une illusion. Il ne se passait plus rien au printemps, à Paris ou à Prague.

Avec Giscard d'Estaing on vivait désormais dans la « société libérale avancée ». Rien n'était politique ou social, seulement moderne ou non. Tout était affaire de modernité. Les gens confondaient libre et libéral, pensaient que la société ainsi nommée était celle qui permettait d'avoir le maximum de droits et de choses.

On ne s'ennuyait pas spécialement. Même nous — qui avions tourné le bouton de la télé le soir de l'élection aussitôt après avoir entendu Giscard lâcher un « je salue mon compétiteur » comme une série de prouts avec sa bouche en cul-de-poule —, nous étions ébranlés par le vote à dix-huit ans, le divorce par consentement mutuel, la mise en débat de la loi sur l'avortement, avions failli pleurer de rage en voyant Simone Veil se défendre seule à

l'Assemblée contre les hommes déchaînés de son propre camp et l'avions mise dans notre panthéon à côté de l'autre Simone, de Beauvoir — dont l'apparition pour la première fois à la télévision dans une interview, en turban et ongles rouges, genre diseuse de bonne aventure, avait désolé, c'était trop tard, elle n'aurait pas dû —, et nous ne nous agacions plus quand les élèves la confondaient avec la philosophe qu'il nous arrivait de citer en cours. Mais nous rompions définitivement avec ce président élégant quand il refusait la grâce de Ranucci, condamné à mort au milieu d'un été sans une goutte de pluie, brûlant, le premier depuis si longtemps.

La mode était à la légèreté, au « clin d'œil ». L'indignation morale ne se faisait plus. On s'amusait de lire sur les panneaux de cinéma *Les Suceuses* et *La Petite Culotte mouillée*, on ne ratait aucune apparition de Jean-Louis Bory en « folle » de service. L'interdiction naguère de *La Religieuse* semblait inconcevable. Il était cependant difficile d'avouer combien la scène des *Valseuses* où Patrick Dewaere tète le sein d'une femme à la place de son nourrisson nous avait bouleversés.

On se déshabituait des mots de la moralité courante, pour d'autres mesurant les actions, les comportements et les sentiments à l'aune du plaisir, « frustration » et « gratification ». La nouvelle façon d'être au monde était « la décontraction », à l'aise dans ses baskets, mélange d'assurance de soi et d'indifférence aux autres.

Plus que jamais les gens rêvaient de campagne, loin de la « pollution », du « métro boulot dodo », des banlieues « concentrationnaires » et leurs « loubards ». Ils continuaient pourtant d'affluer vers les grandes villes, dans les ZUP ou les zones pavillonnaires selon leurs possibilités de choix.

Et nous qui avions moins de trente-cinq ans, que la pensée de « faire son trou », vieillir et mourir dans la même ville moyenne de province rendait mélancoliques, est-ce qu'on ne pénétrerait jamais dans ce qu'on se représentait comme une cuvette grondante et survoltée, dont on sentait déjà l'aspiration à partir de Dijon quand le train s'emballait d'un seul coup et filait comme un fou sans s'arrêter jusqu'aux murailles grises de la gare de Lyon — la région parisienne. C'était l'évolution inéluctable d'une vie réussie, l'accession entière à la modernité.

Sainte-Geneviève-des-Bois, Ville-d'Avray, Chilly-Mazarin, Le Petit-Clamart, Villiers-le-Bel, ces noms — qui sonnaient joli et historique, évoquaient un film, l'attentat contre de Gaulle, ou rien —, nous étions incapables de les situer sur la carte, savions seulement qu'ils étaient situés à l'intérieur du cercle enchanté où, de n'importe quel point, on pouvait atteindre le Quartier latin et boire un café crème à Saint-Germain comme Reggiani. Il fallait juste éviter Sarcelles, La Courneuve et Saint-Denis, leur gros contingent de « population étrangère » dans les « grands ensembles » dont le « mal » était dénoncé jusque dans les manuels scolaires.

On partait. On s'installait dans une ville nouvelle à quarante kilomètres du périphérique. Une maison légère dans un lotissement en voie d'achèvement, coloré comme un village de vacances, avec des rues aux noms de fleurs. La

porte en claquant faisait un bruit de bungalow. C'était un endroit silencieux, à découvert sous le ciel d'Île-de-France, en bordure d'un champ traversé par un défilé de pylônes.

Plus loin, il y avait des espaces herbeux, des immeubles de verre et des tours administratives, une dalle piétonne, d'autres lotissements reliés par des passerelles au-dessus des voies de circulation. Il était impossible de se figurer les limites de la ville. On se sentait flotter dans un espace trop vaste, l'existence se diluait. Se promener là n'avait pas de sens, à la rigueur courir en survêtement sans rien regarder autour de soi. On gardait dans le corps l'empreinte de la ville ancienne, des rues avec des voitures et des passants sur les trottoirs.

En migrant de la province à la région parisienne, le temps s'était accéléré. Le sentiment de la durée n'était plus le même. Le soir venu, on avait l'impression de n'avoir rien fait, sinon de vagues cours à des classes énervées.

Habiter la région parisienne, c'était :

être jeté sur un territoire dont la géographie échappait, brouillée par les lacis de voies qu'on ne parcourait qu'en voiture

ne pouvoir échapper au spectacle de la marchandise conquérante rassemblée dans des friches ou étalée le long des routes en un cordon hétéroclite d'entrepôts dont les enseignes annonçaient la démesure, Tousalon, Mondial Moquette, Cuircenter, et donnaient brusquement une réalité étrange aux pubs des radios commerciales, *Saint-Maclou évidemment*

C'était ne pouvoir trouver un ordre heureux dans ce qu'on voyait.

On était transplantés dans un autre espace-temps, un autre monde, celui de l'avenir probablement. C'est pourquoi il était si difficile à définir, on pouvait seulement l'éprouver en traversant la dalle au pied de la tour Bleue, au milieu de gens qu'on ne connaîtrait jamais et des planches à roulettes. On se savait des milliers d'individus ici, des millions jusqu'à la Défense, on ne pensait jamais aux autres.

Ici Paris n'avait pas de réalité. On s'était fatigués à s'y rendre le mercredi et le dimanche avec les enfants pour leur montrer la tour Eiffel et le musée Grévin, la Seine en bateau-mouche. Les sites historiques dont nous avions tant rêvé enfant, qu'on découvrait si proches sur les panneaux routiers, Versailles, Chantilly, ne nous inspiraient plus de désir. Le dimanche après-midi, on restait à regarder *Le Petit Rapporteur* et faire du bricolage.

Le lieu où l'on allait nécessairement le plus, c'était le grand Centre commercial fermé, sur trois niveaux, tiède, assourdi malgré la foule, sous une verrière, avec des fontaines et des bancs, des galeries éclairées d'une lumière douce contrastant avec l'éclairage implacable des vitrines et de l'intérieur des magasins accolés sans intervalle, où l'on pouvait entrer et sortir librement, sans porte à pousser, sans bonjour ni au revoir à dire. Jamais les fringues et les comestibles n'avaient paru plus beaux — accessibles sans distance ni rite. Les diminutifs des boutiques, la Froquerie,

la Carterie, la Djinnerie, conféraient une inconséquence enfantine à l'acte de farfouiller. Et l'on se sentait sans âge.

Ce n'était plus le même moi que celui qui allait faire ses courses à Prisu ou aux Nouvelles Galeries. De Darty à Pier Import le désir d'acheter bondissait en nous, comme si l'acquisition d'un gaufrier électrique et d'une lampe japonaise allait faire de nous des êtres différents, de la même façon que nous espérions à quinze ans être transformés par la connaissance de mots à la page et du rock'n'roll.

On glissait dans un présent cotonneux sans pouvoir dire s'il était dû au déménagement dans une ville sans passé ou la perspective infinie d'une « société libérale avancée », ou la coïncidence fortuite des deux. On allait voir *Hair*. Dans l'avion emportant au Vietnam le héros du film, c'était nous et nos illusions de 68 qu'on envoyait mourir.

Au fil des semaines et des circuits recommencés, de la pratique des parkings, on sortirait de l'étrangeté. On se découvrirait avec étonnement inclus dans le cercle de cette population énorme et floue dont le grondement indistinct, montant des autoroutes matin et soir, semblerait nous apporter la réalité invisible et puissante. On découvrirait Paris, on localiserait les arrondissements et les rues, les stations de métro et le meilleur endroit du quai pour descendre et attraper la correspondance. On oserait enfin prendre sa voiture jusqu'à l'Étoile et la Concorde. À l'entrée du pont de Gennevilliers, devant la perspective immense de Paris s'ouvrant brusquement, on éprouverait le sentiment exaltant de faire partie de cette vie énorme et trépidante, comme une promotion individuelle. On

n'aurait plus envie de retourner dans ce qui était maintenant pour nous, de façon indifférenciée, la province. Et un soir, dans le train plongeant dans la nuit piquetée par les affiches lumineuses rouges et bleues de la région parisienne, la ville de Haute-Savoie qu'on avait quittée trois ans avant paraîtrait le bout du monde.

La guerre du Vietnam était finie. Nous avions vécu tant de choses depuis son début qu'elle faisait partie de notre vie. Le jour de la chute de Saigon, on s'apercevait qu'on n'avait jamais cru possible la défaite des Américains. Ils payaient enfin pour le napalm, la petite fille courant dans une rizière dont le poster ornait nos murs. On ressentait l'allégresse et la fatigue des choses enfin accomplies. Il fallait déchanter. La télévision montrait des grappes humaines agglutinées sur des embarcations, fuyant le Vietnam communiste. Au Cambodge, la bouille civilisée du débonnaire roi Sihanouk abonné au *Canard enchaîné* ne parvenait pas à cacher la férocité des Khmers rouges. Mao mourait et l'on se souvenait d'un matin d'hiver où, dans la cuisine avant de partir pour l'école, on avait entendu crier *Staline est mort*. On découvrait derrière le dieu du fleuve aux cent fleurs une association de malfaiteurs dominée par la veuve Jiang Qing. Tout près, aux frontières, les Brigades rouges et la bande à Baader enlevaient des patrons et des hommes d'État, retrouvés morts dans des coffres de voiture comme n'importe quels mafieux. Espérer en une révolution devenait honteux et nous n'osions pas dire que le suicide

d'Ulrike Meinhof dans sa cellule de prison nous attristait. Obscurément, le crime d'Althusser étrangleur de sa femme un dimanche matin dans leur lit apparaîtrait imputable autant au marxisme dont il était l'incarnation qu'à un problème psychique.

Les « nouveaux philosophes » surgissaient sur les plateaux de télévision, ils ferraillaient contre les « idéologies », brandissaient Soljenitsyne et le goulag pour faire rentrer sous terre les rêveurs de révolution. À la différence de Sartre, dit gâteux, et qui refusait toujours d'aller à la télévision, de Beauvoir et son débit de mitraillette, ils étaient jeunes, ils « interpellaient » les consciences en mots compréhensibles par tout le monde, ils rassuraient les gens sur leur intelligence. Le spectacle de leur indignation morale était plaisant à regarder mais on ne voyait pas où ils voulaient en venir — sinon à décourager de voter pour l'Union de la gauche.

Pour nous, à qui il avait été prescrit durant l'enfance de sauver notre âme par de bonnes actions, en classe de philo de mettre en pratique l'impératif catégorique de Kant *agis de telle sorte que ton action puisse s'ériger en maxime universelle*, avec Marx et Sartre de changer le monde — qui y avions cru en 68 —, il n'y avait aucune espérance là-dedans.

Les voix autorisées étaient muettes sur les banlieues et les familles nouvelles venues, voisinant dans les HLM avec les habitants déjà là qui leur reprochaient de ne pas parler ni manger comme nous. Des populations vagues et mal connues, au-dessous de l'idée de bonheur aspirant la société, des assemblages de mal lotis par le hasard,

« défavorisés » n'ayant d'autre choix que d'habiter des « cages à lapins » où de toute manière personne ne pouvait imaginer être heureux. L'immigration conservait la figure du terrassier sous son casque au fond d'un trou dans la chaussée et du ramasseur de poubelles accroché à la benne, une existence purement économique. Celle que, au cours du débat annuel et vertueux en classe, leur accordaient triomphalement nos élèves, convaincus de tenir le meilleur argument contre le racisme : on a besoin d'eux pour les travaux dont les Français ne veulent plus.

Seuls les faits montrés à la télé accédaient à la réalité. Tout le monde avait un poste en couleur. Les vieux l'allumaient le midi au début des émissions et s'endormaient le soir devant l'écran fixe de la mire. En hiver les gens pieux n'avaient qu'à regarder *Le Jour du Seigneur* pour avoir la messe à domicile. Les femmes à la maison repassaient en regardant le feuilleton sur la première chaîne ou *Aujourd'hui madame* sur la deuxième. Les mères tenaient les enfants tranquilles avec *Les Visiteurs du mercredi* et *Le Monde merveilleux de Walt Disney*. Pour tous la télé était la mise à disposition immédiate et peu coûteuse de la *distraction*, pour les épouses la tranquillité de garder leur mari à côté d'elle devant *Sport Dimanche*. Elle nous entourait d'une constante et impalpable sollicitude, qui flottait sur les visages souriants et unanimement compréhensifs des animateurs (Jacques Martin et Stéphane Collaro), leur mine bonhomme (Bernard Pivot, Alain Decaux). Elle nous unissait de plus en plus dans les mêmes curiosités, peurs et satisfactions, est-ce qu'on allait retrouver l'odieux meurtrier du petit Philippe Bertrand, le baron Empain,

attraper Mesrine, est-ce que l'ayatollah Khomeiny regagnerait l'Iran. Elle nous donnait un pouvoir de citation sans cesse renouvelé des événements et des faits divers. Elle fournissait des informations médicales, historiques, géographiques, animalières, etc. Le savoir commun s'élargissait, un savoir heureux et sans conséquence dont, à la différence de l'école, on n'avait pas à rendre compte ailleurs que dans la conversation, précédé d'un *ils ont dit* ou *ils ont montré à la télé*, à prendre au choix comme une marque de distance vis-à-vis de la source ou une preuve de vérité.

Il n'y avait que les profs pour accuser la télé de détourner les enfants de la lecture et de stériliser leur imagination. Ils n'en avaient cure, chantaient à tue-tête *À la pêche aux moules moules moules*, imitaient les voix de Titi et Grosminet, s'enchantaient de répéter Mammouth écrase les prix, Mamie écrase les prouts, les Muppet Show et les durs pètent froid.

L'enregistrement hétéroclite, continu, du monde, au fur et à mesure des jours, passait par la télévision. Une nouvelle mémoire naissait. Du magma des milliers de choses virtuelles, vues, oubliées et débarrassées du commentaire qui les accompagnait, surnageraient les pubs de longue durée, les figures les plus pittoresques ou abondamment prodiguées, les scènes insolites ou violentes, dans une superposition où Jean Seberg et Aldo Moro sembleraient avoir été trouvés morts dans la même voiture.

La mort des intellectuels et des chanteurs semblait ajouter à la désolation de l'époque. Pour Barthes, c'était

trop tôt. Celle de Sartre, nous y avions pensé, et elle était arrivée, majestueuse, un million de gens défilaient derrière le cercueil et le turban de Simone de Beauvoir glissait lors de la mise en terre. Sartre, qui avait vécu le double de Camus — placé depuis longtemps à côté de Gérard Philipe dans le même tombeau de l'hiver 59-60.

Les morts de Brel et de Brassens, comme celle de Piaf autrefois, désorientaient davantage comme s'ils avaient dû nous accompagner toute notre vie, même si on ne les écoutait plus tellement, l'un trop moral, l'autre aimablement anarchiste, qu'on préférait Renaud et Souchon. Rien à voir avec la mort risible de Claude François électrocuté dans sa baignoire la veille du premier tour des élections législatives — perdues par la gauche quand tout le monde s'attendait à ce qu'elle les gagne — ni celle de Joe Dassin, terrassé à l'âge que nous avions presque, nous sentant alors, d'un seul coup, si loin du printemps 75 et de la chute de Saigon, d'un élan d'espérance auquel *L'Été indien* était lié.

À la fin des années soixante-dix dans les repas de famille, dont la tradition se maintenait malgré la dispersion géographique des uns et des autres, la mémoire raccourcissait.

Autour des coquilles Saint-Jacques, du rôti de bœuf provenant de chez le boucher — non d'une grande surface — assorti de pommes dauphine — surgelées mais aussi bonnes que les vraies, assurait-on —, la conversation roulait sur les voitures et la comparaison des marques, le projet

de faire construire ou d'acheter de l'ancien, les dernières vacances, la consommation du temps et des choses. Dans l'évitement instinctif des sujets réveillant les vieilles envies sociales, les disparités culturelles, on détaillait le présent commun, les plasticages en Corse, les attentats en Espagne et en Irlande, les diamants de Bokassa, le pamphlet *Hasard d'Estaing*, la candidature de Coluche aux présidentielles, Björn Borg, le colorant E 123, les films, *La Grande Bouffe* que tout le monde avait vu sauf les grands-parents qui n'allaient jamais au cinéma, *Manhattan*, seulement ceux qui étaient dans le vent. Les femmes se ménageaient des apartés sur des questions domestiques — le pliage des draps-housses, l'usure des jeans aux genoux, le détachage du vin sur la nappe avec du sel — dans une conversation dont les hommes gardaient le monopole des sujets.

L'égrènement des souvenirs de la guerre et de l'Occupation s'était tari, à peine ranimé au dessert avec le champagne par les plus vieux, qu'on écoutait avec le même sourire que lorsqu'ils évoquaient Maurice Chevalier et Joséphine Baker. Le lien avec le passé s'estompait. On transmettait juste le présent.

Les enfants occupaient anxieusement les discours des parents qui comparaient leur manière d'éduquer et de gérer la permissivité qu'ils n'avaient pas connue, de défendre et d'autoriser (la pilule, la boum, la cigarette, la mobylette). Ils discutaient des mérites de l'enseignement privé, de l'utilité d'apprendre l'allemand, de faire un séjour linguistique. Ils voulaient un bon collège, une bonne filière, un bon lycée, de bons professeurs — hantés par une excellence susceptible d'entourer les enfants et de leur infuser

sans souffrance une réussite individuelle dont ils se sentaient seuls responsables.

Le temps des enfants remplaçait le temps des morts.

Interrogés prudemment sur leurs distractions et leurs musiques préférées, les adolescents répondaient de façon docile, laconiques et méfiants, sûrs qu'au fond nous ne nous intéressions pas à leurs goûts, sinon comme signes de quelque chose qu'ils percevaient confusément, peut-être leur être caché, dont ils ne tenaient pas à nous instruire. Et déconcertés par les jeux de rôle, les wargames et l'heroic fantasy, nous nous rassurions qu'ils citent *Le Seigneur des anneaux*, les Beatles, pas seulement les Pink Floyd et les Sex Pistols, le hard rock qu'ils nous infligeaient à longueur de journée. Les regardant gentils avec leurs pulls en V sur une chemise à carreaux, leurs coiffures sages, nous pensions que, pour le moment, ils étaient encore sauvés, de la drogue, de la schizophrénie et de l'ANPE.

Après le dessert, les plus petits étaient invités à montrer leurs tableaux réalisés avec des clous et du fil, leur adresse au Rubik's cube, à jouer au piano *Le Petit Nègre* de Debussy que personne, à l'irritation des parents, n'écoutait vraiment. Après des tergiversations, on renonçait à clore la réunion familiale par un jeu de société, les jeunes ne jouaient pas au bridge, les vieux se méfiaient du Scrabble, le Monopoly était trop long.

Et nous, à l'orée de la décennie quatre-vingt, où nous atteindrions les quarante ans, dans la douceur lasse d'une tradition accomplie, parcourant les visages de la table qui à contre-jour semblaient noirs, on était saisi fugitivement par

l'étrangeté de la répétition d'un rite où l'on occupait maintenant la place du milieu entre deux générations. Un vertige de l'immuable, comme si rien n'avait bougé dans la société. Dans le brouhaha des voix, brusquement perçues comme détachées des corps, on savait que le repas de famille était un endroit où la folie pouvait survenir et on renverserait la table en hurlant.

Selon notre désir et celui de l'État relayé par les banques et les plans d'épargne logement, on « accédait à la propriété ». Ce rêve réalisé, cet accomplissement social, contractait le temps, rapprochait les couples de la vieillesse : ils vivraient ici ensemble jusqu'à la mort. Emploi, mariage, enfants, ils étaient allés au bout de l'itinéraire de reproduction scellé maintenant dans la pierre par des traites sur vingt ans. Ils s'étourdissaient dans le bricolage et la réfection des peintures, la pose de tissu mural. Le désir de revenir en arrière les assaillait brièvement. Ils enviaient les jeunes qui, dans l'approbation unanime, pratiquaient une « cohabitation juvénile » à laquelle ils n'avaient pas eu droit. Autour d'eux les divorces pullulaient. Ils avaient essayé les films érotiques, l'achat de lingerie. À faire l'amour avec le même homme, les femmes avaient l'impression de redevenir vierges. L'intervalle entre les règles paraissait se raccourcir. Elles comparaient leur vie à celle des célibataires et des divorcées, regardaient avec mélancolie une jeune routarde assise par terre devant la gare avec son sac à dos buvant tranquillement une brique de lait. Pour tester leur aptitude à

vivre sans mari elles allaient au cinéma seules l'après-midi avec un tremblement intérieur, croyant que tout le monde savait qu'elles n'étaient pas à leur place.

Elles retournaient dans le grand marché de la séduction, se découvraient de nouveau exposées aux aventures du monde dont le mariage et la maternité les avaient éloignées. Elles voulaient partir en vacances sans mari ni enfants et s'apercevaient que la perspective de voyager et d'être seule à l'hôtel les remplissait d'angoisse. Selon les jours, elles oscillaient entre l'envie et la peur de tout quitter, de redevenir indépendantes. Pour connaître son vrai désir et se donner du courage, on allait voir *Une femme sous influence*, *Identification d'une femme*, on lisait *La Femme gauchère*, *La Femme fidèle*. Avant de se décider à la séparation, il fallait des mois de nouvelles scènes conjugales et de réconciliations lasses, de conversations entre amies, d'annonces précautionneuses aux parents sur la mésentente du ménage, à eux qui avaient prévenu au moment du mariage, *le divorce ça n'existe pas chez nous*. Dans le processus de la rupture, l'inventaire des meubles et des appareils à se partager marquait le point probable de non-retour. On dressait la liste des objets accumulés en quinze ans :
tapis 300 F
chaîne hi-fi 10 000
aquarium 1 000
glace du Maroc 200
lit 2 000
fauteuils Emmanuelle 1 000
armoire à pharmacie 50, etc.

On se les disputait, entre valeur marchande, « ça ne vaut plus rien », et valeur d'usage, « j'ai plus besoin que toi de la voiture ». Ce qu'on avait désiré ensemble au début de l'installation, qu'on avait été satisfaits d'obtenir et qui s'était fondu dans le décor ou l'utilisation quotidienne, retrouvait son statut initial, oublié, d'objet avec un prix. Comme la liste des choses à acheter, des casseroles aux draps de lit, avait établi autrefois l'union dans la durée, celle des choses à se partager matérialisait maintenant la rupture. Elle tirait un trait sur les curiosités et les désirs communs, les commandes sur catalogue le soir après dîner, les hésitations chez Darty devant deux modèles de cuisinières, le voyage hasardeux sur le toit de la voiture d'un fauteuil acheté dans une brocante un après-midi d'été. L'inventaire ratifiait le décès du couple. Le pas suivant, c'était la consultation d'un avocat, la transformation de notre histoire en un langage juridique, qui purgeait d'un seul coup la rupture de ses éléments passionnels, la faisait entrer dans la banalité et l'anonymat d'une « dissolution de la communauté ». On avait envie de fuir et d'en rester là. Mais on pressentait qu'il était impossible de revenir en arrière, prêtes à entrer dans le déchirement du divorce, la profération de menaces et d'injures, la mesquinerie, prêtes à vivre avec deux fois moins d'argent, prêtes à tout pour retrouver le désir d'un avenir.

Photo en couleurs : une femme, un garçonnet d'une douzaine d'années et un homme, tous trois distants les uns des autres, comme disposés en triangle sur une esplanade sableuse, blanche de soleil, avec leurs ombres à côté d'eux, devant un édifice qui pourrait être un musée. À droite, l'homme, pris de dos, les bras levés, tout en noir dans un costume genre Mao, filme l'édifice. Au fond, à la pointe du triangle, le garçonnet, de face, en short et tee-shirt avec une inscription illisible, tient un objet noir, sans doute l'étui de la caméra. À gauche, au premier plan et à moitié de profil, la femme, en robe verte serrée lâche à la taille, oscillant entre le style passe-partout et baba cool. Elle porte un gros livre épais qui doit être le Guide bleu. Ses cheveux sont strictement tirés en arrière, derrière les oreilles, dégageant un visage plein et indistinct à cause de la lumière. Sous la robe floue, le bas du corps paraît lourd. Tous deux, la femme et l'enfant, semblent avoir été saisis en train de marcher, se retournant vers l'objectif et souriant au dernier moment sur un avertissement de celui qui prend la photo. Au dos figure la mention : *Espagne, juillet 80.*

Elle est l'épouse et mère de ce petit groupe familial dont le quatrième membre, le fils aîné adolescent, a pris la photo. Les cheveux tirés, les épaules voûtées, le tombé informe de la robe indiquent, malgré le grand sourire, une lassitude et une indifférence au souci de plaire.

Ici, en plein soleil, sur ce lieu non identifiable d'un parcours touristique, sans doute aucune pensée en elle au-delà de la bulle familiale qu'ils promènent de paradors en bars à tapas et sites historiques trois étoiles du guide, dans

la 305 Peugeot dont ils ont peur de retrouver les pneus crevés par l'ETA. Dans ce huis clos à l'air libre, momentanément débarrassée du souci multiforme dont son agenda porte les traces elliptiques — changer draps, commander rôti, conseil de classe, etc. — et de ce fait livrée à une conscience exacerbée, elle n'arrive pas, depuis qu'ils sont partis de la région parisienne sous une pluie battante, à se déprendre de sa douleur conjugale, boule d'impuissance, de ressentiment et de délaissement. Une douleur qui filtre son rapport au monde. Elle n'accorde aux paysages qu'une attention lointaine, se bornant à constater, devant les zones industrielles à l'entrée des villes, la silhouette du Mammouth commercial hissée dans la plaine et la disparition des bourricots, que l'Espagne a changé depuis la mort de Franco. Aux terrasses des cafés, elle ne voit que les femmes à qui elle donne entre trente-cinq et cinquante ans, cherchant sur leurs visages les signes du bonheur ou du malheur, « comment font-elles ? ». Mais, parfois, assise au fond d'un bar, regardant ses enfants plus loin en train de jouer avec leur père aux jeux électroniques, elle est déchirée par l'idée d'introduire, en divorçant, la souffrance dans un univers si tranquille.

De ce voyage en Espagne resteront les moments suivants :

sur la plaza Mayor de Salamanque, quand ils buvaient un pot à l'ombre, elle n'a pu s'arracher à la vision d'une femme dans la quarantaine, qu'on aurait pu prendre pour une sage mère de famille avec son chemisier à fleurs et sa jupe au genou, son petit sac, en train de racoler sous les arcades

la nuit, dans l'hôtel Escurial à Tolède, réveillée par des gémissements, elle a couru vers la chambre des enfants, à côté. Ils dormaient tranquillement. Retournée se coucher, elle et son mari se sont rendu compte que c'était une femme qui jouissait interminablement, ses cris répercutés par les murs du patio dans toutes les chambres aux fenêtres ouvertes. Elle n'a pu s'empêcher de se masturber à côté de son mari rendormi

à Pampelune où ils ont passé trois jours pendant les San-fermines, un après-midi où elle sommeillait seule sur le lit, elle s'est sentie comme à dix-huit ans dans son box du foyer de jeunes filles, le même corps et la même solitude, la même involonté d'agir. Du lit, elle entendait les musiques qui parcourent la ville avec les grosses têtes et ne s'arrêtent jamais. C'était la sensation ancienne d'être hors de la fête.

Pendant cet été 80, le temps de sa jeunesse lui apparaît comme un espace illimité, plein de lumière, dont elle occupe tous les points et qu'elle englobe de son regard actuel sans rien distinguer de précis. Que ce monde soit derrière elle la stupéfie. Pour la première fois cette année elle a saisi le sens terrible de la phrase *je n'ai qu'une vie.* Peut-être s'anticipe-t-elle dans la vieille femme de *Cria cuervos* — le film qui l'a bouleversée un autre été, déjà si loin, celui de « la sécheresse », irréel de chaleur —, paralysée, muette, contemplant inlassablement des photos fixées au mur, le visage couvert de pleurs, tandis que passent et repassent les mêmes chansons. Les films qu'elle veut voir, qu'elle a vus récemment, forment en elle des lignes de fiction dans lesquelles elle cherche sa propre vie, *Wanda*, *Une histoire simple.* Elle leur demande de lui dessiner un avenir.

Il lui semble qu'un livre s'écrit tout seul derrière elle, juste en vivant, mais il n'y a rien.

Sans qu'on s'en aperçoive on était sorti de la léthargie.

Les gens regardaient la société et la politique avec la dérision joyeuse de Coluche. Les enfants connaissaient tous ses « interdits » et tout le monde répétait « c'est nouveau ça vient de sortir ». Sa vision de la France « pliée en deux de rire » s'ajustait à la nôtre et qu'il veuille se présenter aux élections présidentielles nous enchantait, même si on ne pensait pas aller jusqu'au bout d'une forme de sacrilège du suffrage universel en votant pour lui. On jubilait d'apprendre que le dédaigneux Giscard d'Estaing avait reçu des diamants d'un potentat africain soupçonné de conserver les cadavres de ses ennemis dans son congélateur. Par un renversement dont le début se perdait, ce n'était plus lui qui incarnait la vérité, le progrès et la jeunesse, c'était Mitterrand. Qui était pour : les radios libres, le remboursement de l'avortement, la retraite à soixante ans, les 39 heures, la suppression de la peine de mort, etc. Autour de lui maintenant flottait l'aura d'une souveraineté à laquelle son portrait sur fond d'un village avec un clocher d'église conférait la force d'une évidence enracinée dans de vieilles mémoires.

On se taisait, par superstition. Confier qu'on croyait ferme à l'arrivée de la gauche risquait de porter malheur. Élections piège à cons était le slogan d'un autre temps.

Même en voyant monter sur l'écran de télé l'étrange visage en pointillés de François Mitterrand on n'y croyait pas encore. Puis on réalisait que toute notre existence d'adulte s'était passée sous des gouvernements qui ne nous concernaient pas, vingt-trois ans qui apparaissaient, à l'exception d'un mois de mai, comme une coulée sans espérance, d'où aucun bonheur n'était venu des choses politiques. On en éprouvait de la rancune comme si quelque chose de notre jeunesse nous avait été volé. Après tout ce temps, au soir d'un dimanche brumeux de mai qui effaçait l'échec de l'autre, on revenait dans l'Histoire avec une cohorte de gens, les jeunes, les femmes, les ouvriers, les profs, les artistes et les homos, les infirmières, les facteurs, et on avait envie de la faire à nouveau. C'était 36, le Front populaire des parents, la Libération, un 68 qui aurait réussi. On avait besoin de lyrisme et d'émotion, de la rose et du Panthéon, de Jean Jaurès et de Jean Moulin, du *Temps des cerises* et des *Corons* de Pierre Bachelet. Des mots vibrants qui nous semblaient sincères parce qu'on ne les avait pas entendus depuis longtemps. Il fallait réoccuper le passé, reprendre la Bastille, se saouler de symboles et de nostalgie avant d'affronter l'avenir. Les larmes de bonheur de Mendès France quand Mitterrand l'embrasse, c'était les nôtres. On riait de la pétoche des possédants qui filaient en Suisse planquer leur argent, on rassurait avec condescendance les secrétaires persuadées que leur appartement serait nationalisé. L'attentat contre Jean-Paul II, révolvérisé par un Turc, tombait mal, on l'oublierait.

Tout paraissait possible. Tout était nouveauté. On regardait les quatre ministres communistes avec curiosité, comme une espèce exotique, étonnés qu'ils n'aient pas l'air soviétique et parlent sans l'accent de Marchais ou de Lajoinie. On s'attendrissait de voir des députés avec pipe et collier de barbe comme les étudiants des années soixante. L'air semblait léger, la vie plus jeune. Des mots revenaient, bourgeoisie, classe sociale. Le langage se débridait. Sur l'autoroute des vacances, avec les cassettes à fond d'Iron Maiden et les aventures de David Grosexe sur Carbone 14, on avait l'impression que s'ouvrait devant nous un nouveau temps.

Aussi loin que remontaient les souvenirs, il n'y avait jamais eu autant de choses accordées en si peu de mois (ce qu'on oublierait aussitôt, ne concevant plus de revenir à la situation antérieure). La peine de mort abolie, l'IVG remboursée, les immigrés clandestins régularisés, l'homosexualité autorisée, les congés rallongés d'une semaine, la semaine de travail diminuée d'une heure, etc. Mais la tranquillité se troublait. Le gouvernement réclamait de l'argent, nous en empruntait, dévaluait, empêchait les francs de sortir du pays par un contrôle des changes. L'atmosphère tournait à la sévérité, le discours — « rigueur » et « austérité » — à la punition, comme si avoir plus de temps, d'argent et de droits était illégitime, qu'il faille revenir à un ordre naturel dicté par les économistes. Mitterrand ne parlait plus du « peuple de gauche ». On ne lui en voulait pas trop encore, il n'était pas Thatcher qui avait laissé mourir Bobby Sands et envoyé des soldats se faire tuer aux Malouines. Mais le 10 Mai devenait un souvenir gênant, presque dérisoire. Les nationalisations, les augmentations de salaire, la réduction du temps de travail, tout ce qu'on avait cru être la réalisation de la justice et

l'avènement d'une autre société nous paraissait avoir relevé d'une vaste cérémonie de commémoration du Front populaire, de culte rendu à des idéaux enfuis auxquels les célébrants, peut-être, ne croyaient pas. L'événement n'avait pas eu lieu. L'État s'éloignait à nouveau de nous.

Il se rapprochait des médias. Les hommes politiques se produisaient à la télé dans des mises en scène solennisées et tragifiées par la musique, où ils faisaient semblant de se soumettre à des interrogatoires et de dire la vérité. À les entendre citer tant de chiffres sans hésitation, ne jamais se trouver désarçonnés par quoi que ce soit, on se doutait qu'ils connaissaient les questions d'avance. Comme dans les dissertations, il s'agissait de « convaincre ». De semaine en semaine ils passaient les uns après les autres, bonsoir Madame Georgina Dufoix, bonsoir Monsieur Pasqua, bonsoir Monsieur Brice Lalonde. On ne retenait rien, sauf une « petite phrase » à laquelle on n'aurait d'ailleurs pas fait attention si les journalistes qui veillaient au grain ne l'avaient mise triomphalement en circulation.

Les faits, la réalité matérielle et immatérielle, nous arrivaient en chiffres et en pourcentages, les chômeurs, les ventes de voitures et de livres, les probabilités de cancer et de mort, les opinions « favorables » et « défavorables ». *Cinquante-cinq pour cent des Français pensent qu'il y a trop d'Arabes, trente pour cent possèdent un magnétoscope. Deux millions de chômeurs.* Les chiffres ne disaient rien d'autre que la fatalité et le déterminisme.

On n'aurait su dater quand la Crise, donnée obscure et informe, était devenue pour tous l'origine et l'explication du monde, la certitude du mal absolu. Mais elle l'était quand Yves Montand en costume trois pièces, soutenu par *Libération* — qui n'était décidément plus le journal de Sartre — nous a expliqué que le remède miracle à la Crise était l'Entreprise, dont toute la beauté eschatologique s'incarnerait plus tard dans l'image et la voix de Catherine Deneuve au service de la Banque de Suez pour en vanter l'ouverture aux capitaux privés, tandis que s'écarteraient lentement, à la différence de celles du *Procès* de Kafka auxquelles elles nous feraient penser, les hautes portes somptueuses de l'argent.

L'entreprise était la loi naturelle, la modernité, l'intelligence, elle sauverait le monde. (On ne comprenait pas alors pourquoi des usines débauchaient et fermaient.) Il n'y avait rien à attendre des « idéologies » et de leur « langue de bois ». La « lutte de classes », l'« engagement », l'opposition « capital et travail » suscitaient des sourires de commisération. À force de ne plus être utilisés, des mots paraissaient dépourvus de sens. D'autres arrivaient et s'imposaient pour évaluer les individus et les actes, la « performance », le « défi », le « profit ». La « réussite » accédait au rang de valeur transcendante, définissait la « France qui gagne », de Paul-Loup Sulitzer à Philippe de Villiers, auréolait un type « parti de rien », Bernard Tapie. C'était le temps des bagouts.

On ne les croyait pas. En face du quai de la station RER de Nanterre, à côté de l'université, les grosses lettres ANPE sur un bâtiment de béton gris nous glaçaient. Il y avait tellement d'hommes et maintenant de

femmes qui faisaient la manche qu'on finissait par se dire que c'était un nouveau métier. Avec la Carte Bleue l'argent s'invisibilisait.

À défaut d'espérance, il était prescrit de « déchaîner son cœur » avec badges, marches, concerts et disques contre la faim, le racisme, la pauvreté, pour la paix dans le monde, Solidarnosc, les Restaus du Cœur, la libération de Mandela et de Jean-Paul Kaufmann.

Les banlieues occupaient l'imaginaire sous la forme confuse de blocs en béton et de terrains boueux au bout des lignes de bus et de RER vers le nord, de cages d'escalier puant l'urine, de vitres cassées et d'ascenseurs en panne, de seringues dans les caves. Les « jeunes des banlieues » constituaient une catégorie à part des autres jeunes, non civilisée, vaguement redoutable, très peu française même s'ils étaient nés là, que des profs admirables, des flics et des pompiers allaient « affronter » courageusement sur leur territoire. Le « dialogue des cultures » se résumait à s'approprier leur parler et à singer leur accent, à inverser les lettres et les syllabes comme eux, dire une meuf et un tarpé. Ils avaient reçu un nom collectif qui signifiait tout à la fois leur origine, leur couleur de peau et leur façon de parler : les Beurs. Par dérision on leur attribuait un *je parle la France*. Ils étaient nombreux, on ne les connaissait pas.

Resurgissait un type d'extrême droite, Jean-Marie Le Pen, qu'on se rappelait avoir vu autrefois avec un bandeau noir sur l'œil comme Moshe Dayan.

Dans la périphérie des villes, de gigantesques entrepôts ouverts le dimanche, des halles, offraient des milliers de chaussures, d'outils et de meubles. Les hypermarchés s'agrandissaient, les caddies étaient remplacés par d'autres plus grands dont on touchait à peine le fond en se penchant. On changeait de télé pour avoir la prise Péritel et un magnétoscope. L'apparition de la nouveauté laissait les gens calmes et la certitude d'un progrès continu ôtait l'envie de l'imaginer. Ils accueillaient les objets sans émerveillement ni angoisse, comme un surcroît de liberté individuelle et de plaisir. Avec les disques compacts il n'était plus besoin de se lever tous les quarts d'heure pour changer de face, la télécommande permettait de ne pas bouger du canapé de toute la soirée. Les cassettes vidéo réalisaient le grand rêve du cinéma à domicile. Sur l'écran du Minitel, on consultait l'annuaire et les horaires SNCF, son horoscope et les sites érotiques. Il était enfin loisible de tout faire chez soi sans rien demander à personne, regarder à la maison et sans honte des sexes et du sperme en gros plan. L'étonnement s'estompait. On oubliait qu'on n'aurait jamais cru voir cela un jour. On le voyait. Et alors, rien. Seulement la satisfaction d'avoir accès en toute impunité aux plaisirs naguère défendus.

Avec le Walkman la musique pénétrait pour la première fois le corps, on pouvait vivre en elle, muré au monde.

Les jeunes étaient raisonnables, pour l'essentiel ils pensaient comme nous. Ils ne chahutaient pas au lycée, ne contestaient ni les programmes, ni le règlement, ni l'autorité et ils acceptaient de s'ennuyer pendant les cours. Au-dehors ils se mettaient à vivre. Ils jouaient sur leur Playstation, la console Atari, à des jeux de rôle, s'enthousiasmaient pour les micro-ordinateurs dont ils avaient réclamé la première version, Oric 1, regardaient *Les Enfants du rock*, *Les Nuls*, *Bonsoir les clips*, lisaient Stephen King et, pour nous faire plaisir, *Phosphore*. Ils écoutaient du funk ou du hard rock ou du rockabilly. Entre disques et Walkman ils vivaient en musique. Ils « s'éclataient » dans des teufs, fumaient sûrement des joints. Révisaient. Parlaient peu de leur avenir. Ils ouvraient le frigo et les placards à leur guise pour manger des Danette, des Bolinos et du Nutella à n'importe quelle heure, couchaient avec leur petite amie chez nous. Ils n'avaient pas le temps de tout faire, du sport, de la peinture, le ciné-club et les voyages scolaires. Ils ne nous en voulaient de rien. Les journalistes les appelaient la « bof génération ».

Mêlés depuis la maternelle, les filles et les garçons évoluaient tranquillement ensemble dans une espèce d'innocence et d'égalité à nos yeux. Les uns et les autres parlaient le même langage rude et grossier, se traitaient d'enculés et envoyaient chier. On les trouvait « eux-mêmes », « naturels » vis-à-vis de tout ce qui nous avait torturés à leur âge, le sexe, les profs et les parents. On les interrogeait avec circonspection par peur de s'attirer

l'accusation d'être lourds et de les gonfler. Nous les laissions dans une liberté que nous aurions aimé avoir pour nous, tout en continuant d'exercer sur leur comportement et leurs silences la surveillance discrète transmise de mère en fille sur la descendance. Nous regardions leur autonomie et leur indépendance avec étonnement et satisfaction : comme quelque chose de gagné dans l'histoire des générations.

Ils nous en remontraient sur la tolérance, l'antiracisme, le pacifisme et l'écologie. Ils ne s'intéressaient pas à la politique mais ils adoptaient tous les mots d'ordre généreux, le slogan fait pour eux, *Touche pas à mon pote*, achetaient le disque contre la faim en Éthiopie, suivaient la marche des Beurs. Ils se montraient sourcilleux sur le « droit à la différence ». Ils avaient une vision morale du monde. Ils nous plaisaient.

Dans les déjeuners de fête, les références au passé se raréfiaient. Il était hors d'intérêt d'exhumer pour les jeunes convives les grands récits de notre entrée dans le monde, et nous avions autant horreur qu'eux des guerres et de la haine entre les peuples. Nous n'évoquions pas davantage l'Algérie, le Chili ou le Vietnam, ni Mai 68 ni la lutte pour l'avortement libre. Nous n'étions contemporains que de nos enfants.

Le temps d'avant quittait les tables familiales, s'évadait du corps et des voix des témoins. Il était à la télévision dans des documents d'archives commentés par une voix de nulle part. Le « devoir de mémoire », c'était une obligation civique, le signe d'une conscience juste, un nouveau patriotisme. Après quarante ans de consente-

ment à l'indifférence envers le génocide des Juifs — on ne pouvait pas dire que le film *Nuit et brouillard* ait attiré la foule, non plus que les livres de Primo Levi et de Robert Antelme — on croyait ressentir de la honte mais c'était une honte retardée. C'est seulement en regardant *Shoah* que la conscience contemplait avec effroi l'étendue possible de sa propre inhumanité.

La généalogie s'emparait des gens. Ils allaient dans les mairies de leur région natale, collectionnaient les actes de naissance et de décès, fascinés et déçus devant des archives muettes où n'apparaissaient que des noms, des dates et des professions : Jacques-Napoléon Thuillier, né le 3 juillet 1807, journalier, Florestine-Pélagie Chevalier, tisserande. On s'attachait à des objets et des photos de famille, étonnés d'en avoir perdu sans chagrin dans les années soixante-dix quand ils nous manquaient tant aujourd'hui. On avait besoin de « se ressourcer ». De tous côtés montait l'exigence des « racines ».

L'identité, qui jusque-là n'avait eu de sens que sur une carte avec photo dans le portefeuille, devenait un souci prépondérant. Personne ne savait exactement en quoi cela consistait. Dans tous les cas, c'était quelque chose qu'il fallait posséder, retrouver, conquérir, affirmer, exprimer. Un bien précieux et suprême.

Dans le monde, des femmes se voilaient de la tête aux pieds.

Le corps dont le jogging, la gym tonic et l'aérobic assuraient la « forme » et l'eau d'Évian, les yaourts, la pureté intérieure, poursuivait son assomption. C'est lui qui pensait en nous. La sexualité devait être « épanouie ». On lisait *Le Traité des caresses* du Dr Leleu pour se perfectionner. Les femmes reportaient des bas et des guêpières en déclarant que c'était d'abord « pour soi ». L'injonction de « se faire plaisir » venait de partout.

Les couples quadragénaires regardaient les films X de Canal+. Devant les queues infatigables et les vulves rasées en gros plan, ils étaient saisis d'un désir technique, étincelle lointaine sans rapport avec le feu qui les poussait l'un vers l'autre dix ou vingt ans auparavant quand ils n'avaient même pas le temps de retirer leurs chaussures. Au moment de jouir ils disaient « je viens » comme les acteurs. Ils s'endormaient avec la satisfaction de se sentir normaux.

L'espérance, l'attente se déplaçait des choses vers la conservation du corps, une jeunesse inaltérable. La santé était un droit, la maladie une injustice à réparer le plus vivement possible.

Les enfants n'avaient plus de vers et ils ne mouraient presque jamais. Les bébés-éprouvette naissaient couramment, les cœurs et les reins fatigués des vivants étaient remplacés par ceux des morts.

Il fallait que la merde et la mort soient invisibles.

On préférait ne pas parler des maladies nouvellement apparues qui n'avaient pas de remèdes. Celle au nom germanique, Alzheimer, qui hagardisait les vieux et leur faisait oublier les noms, les visages. L'autre, attrapée par la sodomie et les seringues, punition des homosexuels et

des drogués, à la rigueur manque de chance de quelques transfusés.

La religion catholique s'était effacée sans tapage du cadre de la vie. Les familles n'en transmettaient plus la connaissance ni l'usage. En dehors de quelques rites, on n'avait plus besoin d'elle comme signe de respectabilité. Comme si elle avait trop servi, usée par des milliards de prières, de messes et de processions, durant deux millénaires. Le péché véniel et mortel, les commandements de Dieu et de l'Église, la grâce et les vertus théologales relevaient d'un vocabulaire inintelligible et d'un schéma de pensée révolu. La liberté sexuelle avait démodé la luxure, les histoires paillardes de bonnes sœurs et le curé de Camaret. L'Église ne terrorisait plus l'imaginaire des adolescents pubères, elle ne réglementait plus les échanges sexuels et le ventre des femmes était sorti de son emprise. En perdant son champ d'action principal, le sexe, elle avait tout perdu. Hors du cours de philo, l'idée de Dieu n'était ni franchement valable ni sérieuse à débattre. Dans le bois d'une table, au collège, un élève avait écrit *Dieu existe j'ai marché dedans*.

La célébrité du nouveau pape polonais n'y changeait rien. C'était le héros politique de la liberté occidentale, un Lech Walesa à l'échelle mondiale. Son accent de l'Est, sa robe blanche, ses « n'ayez pas peur » et sa façon de baiser la terre en descendant d'avion faisaient partie du show comme le lancer de culotte des concerts de Madonna.

(Si les parents de l'école privée avaient défilé en masse un chaud dimanche de mars, tout le monde savait que Dieu n'avait rien à faire là-dedans. Il ne s'agissait pas de foi religieuse mais profane, de certitude qu'ils tenaient pour leurs enfants le meilleur produit de réussite.)

C'est une cassette vidéo de trente minutes tournée dans une classe de seconde d'un lycée de Vitry-sur-Seine, en février 85. Elle est la femme assise à une table du type en usage dans tous les établissements scolaires depuis les années soixante. En face d'elle, les élèves groupés en désordre sur des chaises, une majorité de filles, plusieurs Africaines ou Antillaises, Maghrébines. Certaines sont maquillées, portent des pulls décolletés, des anneaux gitane. Elle parle de l'écriture et de la vie, de la condition féminine d'une voix légèrement haut perchée, avec des hésitations, des coupures et des reprises, surtout quand on lui pose une question. Elle paraît débordée par la nécessité de tout prendre en compte, comme assaillie par une totalité qu'elle seule perçoit, puis profère une phrase sans originalité particulière. Elle bouge ses mains, grandes, les passe souvent dans la masse rousse de ses cheveux mais rien de la nervosité ni des gestes saccadés du film super-huit domestique d'il y a treize ans. Par rapport à la photo d'Espagne, le visage offre une atténuation des pommettes, un dessin plus net de l'ovale et des maxillaires. Elle rit, un petit rire léger

— ponctuation de timidité ou résidu incontrôlé d'une adolescence populaire ricaneuse, d'une attitude de midinette admettant son insignifiance — qui contraste avec le calme et la gravité de son visage au repos. Elle est peu maquillée, sans poudre (sa peau brille), un foulard rouge glissé dans l'échancrure d'une chemise engonçante vert cru. Le bas du corps est invisible à cause de la table. Aucun bijou. Parmi les questions :

Quand vous aviez notre âge, comment imaginiez-vous votre vie ? Qu'est-ce que vous espériez ?

La réponse (lentement) : Il faudrait réfléchir... pour revenir à seize ans, être sûre... il faudrait au moins une heure. (La voix d'un seul coup aiguë, énervée.) Vous, vous vivez en 85, les femmes choisissent d'avoir des enfants si elles veulent, quand elles veulent, hors du mariage, il y a vingt ans c'était impossible !

Sans doute dans cette « situation de communication » éprouve-t-elle du découragement en mesurant son inaptitude à transmettre autrement qu'avec des mots en circulation et des stéréotypes l'étendue d'une expérience de femme, entre seize et quarante-quatre ans. (Il faudrait replonger, stagner longtemps dans des images d'elle en classe de seconde, retrouver des chansons et des cahiers, relire le journal intime.)

À ce moment de sa vie, elle est divorcée, vit seule avec ses deux fils, a un amant. Elle a dû vendre la maison achetée il y a neuf ans, des meubles, avec une indifférence qui la surprend. Elle est dans la dépossession matérielle et la liberté. Comme si le mariage n'avait été qu'un intermède, elle a l'impression de reprendre son adolescence là où elle l'a laissée, retrouvant la même attente, la même

façon essoufflée de courir aux rendez-vous sur ses hauts talons, d'être sensible aux chansons d'amour. Les mêmes désirs, mais sans honte de les assouvir à la perfection, capable de se dire j'ai envie de baiser. C'est dans l'acquiescement impérieux de son corps que se réalisent maintenant la « révolution sexuelle », le retournement déjà ancien des valeurs d'avant 68, si consciente aussi d'une splendeur fragile de son âge. Elle a peur de vieillir, de l'odeur du sang qui viendra à lui manquer. Dernièrement une lettre administrative lui disant qu'elle était nommée dans son poste jusqu'en 2000 l'a pétrifiée. Jusqu'ici cette date n'avait pas de réalité.

Ses enfants ne sont pas habituellement présents dans ses pensées, pas plus que ne l'étaient ses parents quand elle était enfant ou adolescente, ils font partie d'elle. Parce qu'elle n'est plus une épouse, elle n'est plus la même mère, plutôt un mélange de sœur, amie, monitrice, organisatrice d'un quotidien allégé depuis la séparation : chacun mange quand il veut, un plateau sur les genoux devant la télé. Souvent, elle les regarde avec étonnement. Ainsi cette attente qu'ils grandissent, les bouillies céréales et miel, le premier jour à l'école, puis au CES, ont abouti à ces grands garçons dont, elle s'en doute, elle ne sait pas grand-chose. Sans eux elle ne pourrait pas se situer dans le temps. Quand elle voit des petits enfants jouer au sable dans un square, elle s'étonne que cela lui arrive déjà de se rappeler l'enfance des siens et de la sentir si lointaine.

Les moments importants de son existence actuelle sont les rencontres avec son amant l'après-midi dans une

chambre d'hôtel rue Danielle-Casanova et les visites à sa mère à l'hôpital, en long séjour. Les deux sont tellement liées qu'elles lui semblent parfois concerner un seul être. Comme si toucher la peau et les cheveux de sa mère égarée était de même nature que les gestes érotiques avec son amant. Elle somnole après l'amour, imbriquée dans son corps massif à lui, avec le bruit des voitures en fond, se rappelant d'autres fois où elle a été couchée ainsi, dans la journée : le dimanche à Yvetot quand elle était enfant, lisant contre le dos de sa mère, au pair en Angleterre, emmitouflée dans une couverture à côté d'un chauffage électrique, à l'hôtel Maisonnave de Pampelune. À chaque fois, il a fallu sortir de cet état de torpeur douce, se lever, faire ses devoirs, descendre dans la rue, travailler, exister socialement. Dans ces moments, elle pense que sa vie pourrait être figurée sous la forme de deux axes croisés, l'un horizontal, portant tout ce qui lui est arrivé, qu'elle a vu, entendu, à tout instant, et l'autre, vertical, avec juste quelques images, plongeant vers la nuit.

Parce que dans sa solitude retrouvée elle découvre des pensées et des sensations que la vie en couple obnubile, l'idée lui est venue d'écrire « une sorte de destin de femme », entre 1940 et 1985, quelque chose comme *Une vie* de Maupassant, qui ferait ressentir le passage du temps en elle et hors d'elle, dans l'Histoire, un « roman total » qui s'achèverait dans la dépossession des êtres et des choses, parents, mari, enfants qui partent de la maison, meubles vendus. Elle a peur de se perdre dans la multiplicité des objets de la réalité à saisir. Et comment pourrait-elle organiser cette mémoire accumulée

d'événements, de faits divers, de milliers de journées qui la conduisent jusqu'à aujourd'hui.

Déjà, à cette distance, il ne reste du 8 mai 81 que l'image, dans la rue déserte, d'une femme d'âge mûr promenant lentement son chien alors que dans deux minutes exactement sera proclamé sur toutes les chaînes de télé et les radios le nom du prochain président de la République — celle de Rocard jaillissant comme un ludion sur l'écran, Tous à la Bastille !

Et du passé récent :

la mort de Michel Foucault, d'une septicémie selon *Le Monde*, fin juin, après ou avant la manifestation monstre de l'école privée, avec d'innombrables jupes plissées et corsages blancs — celle, deux ans plus tôt, de Romy Schneider, si belle dans *Les Choses de la vie*, vue pour la première fois de façon entrecoupée dans *Les Jeunes Années d'une reine*, l'écran lui étant masqué par la tête du garçon qui l'embrassait, au dernier rang du cinéma traditionnellement dévolu à cet usage

le blocage des routes par des camionneurs, une veille de vacances de février

des sidérurgistes — qu'elle associait aux ouvriers de Lip — brûlant des pneus sur les voies et elle lisait *Les Mots et les choses* dans le compartiment du TGV immobilisé

On sentait que rien ne pouvait empêcher le retour de la droite aux élections. Que la fatalité des sondages devait s'accomplir et cette situation inconnue, « la coha-

bitation », se produire inexorablement, comme un désir inavoué, que les médias se plaisaient à exciter. Les TUC pour les jeunes, l'élégant Fabius mouché à la télé par Chirac, Jaruzelski en lunettes noires de mafioso reçu à l'Élysée, le sabotage du *Rainbow Warrior*, le gouvernement de gauche paraissait agir mal à propos en toutes circonstances. Même la prise d'otages au Liban, dans un conflit auquel on ne comprenait rien, tombait mal, l'injonction chaque soir de ne pas oublier que Jean-Paul Kaufmann, Marcel Carton et Marcel Fontaine étaient toujours otages agaçait, qu'est-ce qu'on pouvait faire. Selon leur camp, les gens s'irritaient agressivement ou se consternaient. Même les hivers plus froids que d'habitude, avec de la neige à Paris et moins vingt-cinq degrés dans la Nièvre, ne présageaient rien de bon. Les morts à voix basse du sida et ses survivants consumés nous entouraient. Nous étions dans le navrement. Tous les soirs, en écoutant Pierre Desproges terminer sa *Chronique de la haine ordinaire* par « quant au mois de mars, je le dis sans arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver », on entendait que c'était la gauche qui ne passerait pas l'hiver.

La droite revenait, défaisait résolument, dénationalisait, supprimait l'autorisation administrative de licenciement, l'impôt sur les grandes fortunes. Ça ne faisait pas assez de gens heureux. On re-aimait Mitterrand.

Simone de Beauvoir mourait, et Jean Genet, décidément on n'aimait pas ce mois d'avril, d'ailleurs il neigeait encore sur l'Île-de-France. Ni le mois de mai, bien que la centrale nucléaire qui avait explosé en URSS ne nous ait pas troublés outre mesure. Une catastrophe que

les Russes n'avaient pas réussi à cacher, qu'il fallait mettre au compte de leur impéritie et, même si Gorbatchev nous était sympathique, de leur inhumanité au même titre que le goulag — mais qui ne nous atteignait pas. En sortant de leurs épreuves de bac, un après-midi lourd de juin, les lycéens apprenaient que Coluche venait de se tuer en moto sur une route tranquille.

Les guerres du monde suivaient leur cours. L'intérêt qu'on avait pour elles était inversement proportionnel à leur durée et leur éloignement, dépendait surtout de la présence ou non d'Occidentaux parmi les protagonistes. On n'aurait pu dire depuis combien d'années les Iraniens et les Irakiens s'entre-tuaient, les Russes tentaient de mater les Afghans. Encore moins les motifs, persuadés intimement qu'ils ne le savaient plus eux-mêmes et signant sans conviction des pétitions pour des conflits dont on avait oublié les causes. On s'embrouillait entre les factions en lutte au Liban, les chiites et les sunnites, les chrétiens en plus. Qu'on se massacre pour la religion nous dépassait, preuve que ces populations en étaient restées à un stade inférieur. Nous en avions fini avec l'idée de guerre. On ne croisait plus de garçons en uniforme et faire l'armée était une corvée à laquelle tous essayaient d'échapper. L'antimilitarisme avait perdu sa justification, la chanson du *Déserteur* de Boris Vian référait à un temps évanoui. On aurait bien vu des Casques bleus partout pour faire régner la paix éternelle. Nous étions civilisés, de plus en plus soucieux d'hygiène et de soins corporels, utilisateurs de produits pour chasser les odeurs sur soi, chez soi. On riait, « Dieu est mort, Marx

aussi et moi je ne me sens pas très bien ». Nous étions ludiques.

Des actes de terrorisme isolés, dont les auteurs s'évaporaient et couraient le monde, comme Carlos, se produisaient, émouvant peu. Du premier attentat de septembre, juste après la rentrée scolaire, on ne se serait pas souvenu sans doute si d'autres bombes n'avaient pas explosé à quelques jours d'intervalle, toujours dans des endroits publics, ne nous laissant pas le temps d'émerger de la stupeur ni à la télévision celui d'épuiser l'attentat précédent. Plus tard, quand on se demandera à quel moment on a pensé qu'un ennemi invisible nous avait déclaré la guerre, on se rappellera la rue de Rennes, ce mercredi après-midi si chaud, les coups de téléphone aussitôt à la famille et aux amis pour s'assurer qu'ils ne s'y trouvaient pas au moment où la bombe lancée depuis une Mercedes devant le magasin Tati avait tué les passants. Les gens continuaient de prendre le métro et le RER mais l'air s'épaississait silencieusement dans les rames. En s'asseyant, on regardait les sacs de sport « suspects » aux pieds des passagers, surtout ceux qui pouvaient être assimilés au groupe implicitement désigné comme coupable des attentats, c'est-à-dire les Arabes. Brusquement, dans la conscience d'une mort imminente, on ressentait son corps et le présent avec violence.

On s'attendait à d'autres carnages, sûrs que le gouvernement ne pouvait les empêcher. Rien n'arrivait. Au fil des jours on a cessé de craindre et de vérifier le dessous des sièges. La rafale d'explosions avait cessé brusquement sans qu'on sache pourquoi, pas plus qu'on ne savait pourquoi elle avait commencé, de toute façon tellement soulagés qu'on ne s'en préoccupait pas. Les attentats de ce qui était devenu « la semaine sanglante » ne constituaient pas un événement, ils n'avaient pas changé l'existence du plus grand nombre, juste une façon de se vivre au-dehors dans un sentiment d'inquiétude et de fatalité qui avait disparu sitôt le danger éloigné. On ne connaissait pas les noms des morts et des blessés, qui formaient une catégorie anonyme, les « victimes des attentats de septembre », avec une sous-catégorie, les « victimes de la rue de Rennes », parce qu'elles étaient les plus nombreuses et qu'il est encore plus horrible de mourir dans une rue où l'on ne fait que passer. (On connaîtrait évidemment mieux les noms du P-DG de Renault, Georges Besse, et du général Audran, dézingués par un groupuscule nommé Action directe, dont on pensait qu'il s'était trompé d'époque en suivant les traces des Brigades rouges et de la bande à Baader.)

Parce qu'il avait déjà eu lieu et qu'on l'avait connu, on a pensé que c'était un événement quand les étudiants et les lycéens sont descendus dans la rue deux mois après contre la loi Devaquet. On n'osait espérer, on s'émerveillait, Mai 68 en hiver, on prenait un coup de jeune. Mais ils nous remettaient à notre place, sur les calicots ils écrivaient *68 c'est vieux 86 c'est mieux*. On ne leur en voulait pas, ils étaient gentils, ne lançaient pas de pavés et s'exprimaient posément à la télévision, chantaient dans les manifs des couplets qui nous ravissaient sur l'air

du *Petit navire* et de *Pirouette cacahouète* — il fallait être Pauwels et *Le Figaro* pour les déclarer atteints de « sida mental ». Pour la première fois, on voyait dans sa réalité massive, impressionnante, la génération d'après la nôtre, les filles en première ligne avec les garçons, les Beurs, tout le monde en jean. Le nombre les rendait adultes, étions-nous si vieux déjà. Un garçon de vingt-deux ans qui ressemblait sur les photos à un enfant mourait sous les coups des voltigeurs de la police rue Monsieur-le-Prince. On défilait sombrement par milliers derrière les banderoles avec son nom, Malik Oussekine. Le gouvernement retirait la loi, les manifestants retournaient à la fac et au lycée. Ils étaient pragmatiques. Ils ne voulaient pas changer la société, seulement qu'il ne leur soit pas mis des bâtons dans les roues pour s'y faire une bonne place.

Et nous, qui savions pourtant bien qu'un « métier sûr », de l'argent ne rendaient pas forcément heureux, on ne pouvait s'empêcher de vouloir pour eux, d'abord, ce bonheur-là.

Les villes s'étendaient toujours plus loin dans la campagne qui se couvrait de villages neufs et roses, sans jardin de légumes ni poulaillers, où il était interdit aux chiens de divaguer. Les autoroutes quadrillaient les paysages, s'enchevêtraient autour de Paris en une espèce de huit aérien. Les gens passaient de plus en plus d'heures dans des voitures silencieuses et confortables aux grandes vitres, avec de la musique. C'était un habitat transitoire,

de plus en plus personnel et familial, où l'on n'admettait pas les inconnus — le stop avait disparu —, où l'on chantait, se disputait, faisait des confidences en fixant la route sans regarder le passager, se souvenait. Un lieu à la fois ouvert et fermé, où l'existence des autres dans les voitures qu'on dépassait se limitait à un profil rapide, des êtres sans corps dont la réalité brutale dans un accident sous forme de pantins effondrés sur leur siège horrifiait.

Quand on roulait longtemps seul à la même vitesse, l'automatisme de gestes sus depuis longtemps faisait perdre la sensation de son corps, comme si la voiture se conduisait toute seule. Les vallons et les plaines glissaient dans un mouvement ample, arrondi. On n'était plus qu'un regard dans un habitacle transparent jusqu'au fond de l'horizon mouvant, qu'une conscience immense et fragile emplissant l'espace et, au-delà, la totalité du monde. On se disait parfois qu'il aurait suffi d'un pneu qui éclate, d'un obstacle comme dans *Les Choses de la vie*, pour qu'elle disparaisse à jamais.

Le temps toujours plus fiévreux des médias nous obligeait de penser à l'élection présidentielle, décomptait les mois, les semaines qui nous en séparaient. Les gens préféraient regarder la ménagerie du *Bébête Show* sur TF1, honnie des plus cultivés — adeptes des *Nuls* de Canal+, « grossiers mais jamais vulgaires » selon le critère de distinction en cours —, rêver aux vacances prochaines en écoutant Desireless chanter *Voyage voyage*. C'était bien

assez d'avoir peur maintenant de faire l'amour, avec le sida qui n'était pas seulement une maladie d'homosexuels et de drogués comme on l'avait cru. Entre la fin de la peur d'être enceinte et celle de devenir séropositive, on trouvait que le délai de tranquillité avait été court.

De toute façon, par rapport à 81, le cœur n'y était pas, nous n'avions ni attente ni espérance, seulement le désir de garder Mitterrand plutôt que d'avoir Chirac. Il était Tonton, rassurant, un homme du centre, entouré de ministres bcbg, dont les gens de droite ne craignaient plus rien. Le parti communiste s'exténuait, la perestroïka et la glasnost de Gorbatchev lui donnaient un coup de vieux, il en était resté à Brejnev. Le Pen était un personnage « incontournable » autour duquel gravitaient la fascination et l'effroi des journalistes. Pour la moitié des gens, c'était « celui qui dit tout haut ce que les Français pensent tout bas », c'est-à-dire qu'il y avait trop d'immigrés.

La réélection de Mitterrand nous rendait à la tranquillité. Il valait mieux vivre sans rien attendre sous la gauche que s'énerver continuellement sous la droite. Dans l'irréversibilité des jours, cette élection présidentielle ne serait pas un repère bouleversant, juste la toile de fond d'un printemps, où l'on avait appris la mort de Pierre Desproges d'un cancer et ri comme jamais depuis longtemps avec les Groseille et les Duquesnoy, dans un film qui semblait fait exprès pour voter Mitterrand. On garderait à peine le souvenir d'événements adjacents survenus à point nommé — la libération des otages du Liban, interminable histoire, le massacre des Kanaks

dans la grotte d'Ouvéa — ainsi que du débat télévisé où Chirac avait sommé Mitterrand de le regarder droit dans les yeux pour lui déclarer vrai un probable mensonge, inquiets puis soulagés de voir ce dernier ne pas ciller comme à son habitude.

Il ne se passait effectivement rien, qu'un aménagement de la pauvreté avec le RMI et la promesse de repeindre les cages d'escalier dans les cités — l'aménagement de la vie d'une population assez nombreuse pour recevoir la dénomination d'exclus. La charité s'institutionnalisait. La manche sortait des grandes villes, gagnait les portes des supermarchés de province, les plages en été. Elle inventait de nouvelles techniques — s'agenouiller les bras en croix, solliciter une pièce discrètement à voix basse —, de nouveaux discours défraîchis plus vite que le sac de plastique devenu l'emblème de la déréliction. Les « sans domicile fixe » faisaient partie du décor de la ville comme la publicité. Les gens se décourageaient, trop de pauvres, s'irritaient de leur impuissance, comment donner à tous, s'en allégeaient en pressant le pas devant les corps couchés dans les couloirs du métro dont l'immobilité faisait obstacle à leur détermination. Sur la radio de l'État, les groupes industriels lançaient de célestes messages, *Bienvenue dans le monde de Rhône-Poulenc, un monde de défi*, on se demandait à qui ils s'adressaient.

On regardait ailleurs. La condamnation à mort par l'imam Khomeiny d'un écrivain d'origine indienne, Salman Rushdie, seulement coupable d'avoir offensé Mahomet dans son livre, parcourait la surface de la terre et nous ébahissait. (Le pape aussi condamnait à mort en

interdisant la capote, mais c'était des morts anonymes et différées.) Du coup trois filles qui s'obstinaient à venir au collège avec un foulard sur la tête apparaissaient comme les fourrières de l'intégrisme musulman, obscurantiste et misogyne, fournissant enfin l'occasion de penser et de suggérer que les Arabes n'étaient pas des immigrés comme les autres. Les gens se découvraient trop bons, Rocard avait déjà soulagé d'innombrables consciences en déclarant que « la France ne peut pas accueillir toute la misère du monde ».

Le nouveau venait de l'Est. On n'en finissait pas de s'enchanter des mots magiques, la perestroïka et la glasnost. Notre imaginaire de l'URSS changeait, le goulag et les chars dans Prague s'oubliaient, on recensait les signes de ressemblance avec nous et l'Ouest, la liberté de la presse, Freud, le rock et les jeans, la coupe de cheveux et les beaux costumes à la mode des « nouveaux Russes ». On attendait, espérait, quoi, une sorte de fusion du communisme et de la démocratie, du marché et de la planification de Lénine, une révolution d'Octobre qui tournerait bien. On s'enthousiasmait pour les étudiants chinois et leurs petites lunettes rondes cerclées de métal rassemblés place Tian'anmen. On y a cru, jusqu'à ce que les chars, toujours eux, surgissent, un jeune homme s'avance, seul et minuscule — cette image qu'on verra des dizaines de fois, comme la dernière, sublime, d'un film —, ce même dimanche où, sur le stade Roland-Garros, Michael Chang a gagné la finale, si bien que l'étudiant de Tian'anmen et le joueur de tennis, pourtant si crispant avec ses signes de croix, se confondraient.

Le soir du 14 juillet 89, à la fin d'une journée de chaleur grise, dans le canapé où l'on regardait le défilé cosmopolite de Jean-Paul Goude sur le commentaire off de Frédéric Mitterrand, on avait l'impression que tout ce qui était arrivé comme révoltes et révolutions dans le monde était notre œuvre, de la fin de l'esclavage aux chantiers de Gdansk, à la place Tienanmen. On tenait sous notre regard les peuples de la planète, les luttes passées, présentes et à venir, toutes et à jamais issues de la Révolution française. Au moment où Jessye Norman entonnait *La Marseillaise* dans sa robe bleu blanc rouge agitée par un vent artificiel, on était saisi par un sentiment ancien et scolaire, une remontée de gloire et d'Histoire.

Les Allemands de l'Est franchissaient les frontières, processionnaient autour des églises avec des bougies pour faire tomber Honecker. Le Mur de Berlin s'écroulait. C'était une époque rapide avec des tyrans exécutés après une heure de procès, des charniers d'où étaient exhibés des cadavres terreux. Ce qui arrivait outrepassait l'imagination — on avait donc cru le communisme immortel — et nos émotions ne suivaient pas la réalité. On se sentait au-dessous des événements, enviant les gens de l'Est de vivre des moments pareils. Puis on les voyait se précipiter dans les magasins de Berlin-Ouest et ils nous faisaient pitié avec leurs vêtements calamiteux et leurs sacs de bananes. Leur inexpérience de la consommation attendrissait. Puis le spectacle de cette faim collective de biens matériels, sans retenue ni distinction, nous contrariait. Ils ne se montraient pas à la hauteur de la liberté, pure et abstraite, qu'on avait forgée pour eux. L'affliction qu'on

avait pris l'habitude d'éprouver vis-à-vis des peuples « sous le joug communiste » se changeait en observation réprobatrice de l'usage qu'ils faisaient de leur liberté. On les aimait mieux faisant la queue pour du saucisson et des livres, privés de tout, afin de savourer le bonheur et la supériorité d'appartenir au « monde libre ».

L'indifférenciation brumeuse du monde « derrière le rideau de fer » cédait la place à des nations particulières. L'Allemagne dont Mauriac avait dit je l'aime tellement que je suis heureux qu'il y en ait deux était réunifiée. Une rumeur d'eschatologie politique montait. L'avènement d'un « nouvel ordre mondial » était annoncé. La fin de l'histoire était proche, la démocratie s'étendrait sur toute la terre. Jamais la croyance au nouveau dans la marche du monde n'avait été aussi convaincue. En pleine canicule, l'ordre torpide des vacances était secoué. Le titre énorme à la une des journaux, « Saddam Hussein envahit le Koweït », en rappelait un autre à la même date cinquante et un ans plus tôt, que nous avions vu souvent reproduit, « L'Allemagne envahit la Pologne ». En une poignée de jours, un branle-bas guerrier soulevait les puissances occidentales derrière les États-Unis, la France exhibait vantardement le *Clemenceau* et envisageait le rappel des soldats comme au temps de l'Algérie. La troisième guerre mondiale ne faisait plus de doute si Saddam Hussein ne se retirait pas du Koweït.

Il y avait un besoin de guerre, comme si les gens avaient manqué d'événements depuis longtemps, envieux de ceux dont ils avaient été seulement les spectateurs à la télé. Un désir de renouer avec la vieille tragédie. Par la grâce du plus gris des présidents américains on allait combattre le

« nouvel Hitler ». Les pacifistes étaient renvoyés à Munich. Dans l'enchantement des choses simplifiées par les médias, les gens étaient persuadés de la délicatesse technologique des bombes, croyaient à une « guerre propre », aux « armes intelligentes » et aux « frappes chirurgicales », une « guerre policée », écrivait *Libération*. Un grand souffle belliqueux et vertueux s'exhalait. « Foutre la pâtée à Saddam » était une guerre juste, la « guerre du droit » et, sans que personne ne le dise, l'occasion légitime d'en finir avec ce monde arabe compliqué, dont les enfants dans les banlieues, les filles voilées énervaient épisodiquement, mais qui, par chance, se tenaient tranquilles.

Nous qui avions rompu avec Mitterrand quand nous l'avions vu apparaître sur l'écran et proférer d'une voix blanche « les armes vont parler », qui ne supportions pas la propagande enthousiaste pour la « Tempête du désert », nous n'avions que *Les Guignols de l'info* pour nous remonter le moral tous les soirs et *La Grosse Bertha* chaque semaine. Dans janvier brumeux et froid, les rues étaient désertes, les cinémas et les théâtres vides.

Saddam promettait une mystérieuse « mère des batailles ». Elle ne venait pas. Les buts de guerre s'obscurcissaient. Les bombes faisaient des milliers de morts à Bagdad, invisibles. Les hostilités cessaient honteusement un dimanche de février, avec des soldats irakiens en déroute perdus dans le sable. Le fracas finissait sans finir, le « diable » Saddam Hussein était toujours là, l'Irak placé sous embargo. Il y avait de la mortification à s'être laissé posséder, une humiliation d'avoir donné sa pensée et ses émotions durant des jours à une fiction

forgée par la propagande de CNN. On n'avait plus envie d'entendre parler de « nouvel ordre mondial ».

L'URSS à laquelle on ne pensait plus réveillait l'été avec un coup d'État foireux de vieilles badernes staliniennes. Gorbatchev était démonétisé, le chaos annoncé puis écarté en quelques heures grâce à une espèce de brute à petits yeux surgie miraculeusement sur un char, acclamée comme le héros de la liberté. L'affaire était rondement menée, l'URSS disparaissait, devenait la Fédération de Russie, Boris Eltsine en était le président, Leningrad s'appelait de nouveau Saint-Pétersbourg, plus commode pour se repérer dans Dostoïevski.

Plus que jamais les femmes constituaient un groupe surveillé, dont les comportements, les goûts et les désirs faisaient l'objet d'un discours assidu, d'une attention inquiète et triomphante. Elles étaient réputées avoir « tout obtenu », « être partout » et « réussir à l'école mieux que les garçons ». Comme d'habitude, les signes de leur émancipation étaient cherchés dans leur corps, leur audace vestimentaire et sexuelle. Qu'elles disent « draguer les mecs », dévoilent leurs fantasmes et se demandent dans *Elle* si elles sont « un bon coup » était la preuve de leur liberté et de leur égalité avec les hommes. L'offrande perpétuelle de leurs seins et de leurs cuisses dans la publicité se devait d'être appréciée comme un hommage à la beauté. Le féminisme était une vieille idéologie vengeresse et sans humour, dont les jeunes femmes n'avaient

plus besoin, qu'elles regardaient avec condescendance, ne doutant pas de leur force et de leur égalité. (Mais elles lisaient toujours plus de romans que les hommes comme si elles avaient besoin de donner une forme imaginaire à leur vie.) « Merci les hommes d'aimer les femmes », titrait un journal pour femmes. L'oubli tombait sur leurs luttes, seule mémoire à ne pas être ravivée officiellement.

Avec la pilule, elles étaient devenues les maîtresses de la vie, ça ne s'ébruitait pas.

Nous qui avions avorté dans des cuisines, divorcé, qui avions cru que nos efforts pour nous libérer serviraient aux autres, nous étions prises d'une grande fatigue. Nous ne savions plus si la révolution des femmes avait eu lieu. On continuait à voir le sang après cinquante ans. Il n'avait plus la même couleur ni la même odeur qu'avant, une espèce de sang illusoire. Mais cette scansion régulière du temps qu'on pouvait maintenir jusqu'à la mort nous rassurait. On portait des jeans et des caleçons, des tee-shirts comme les filles de quinze ans, disions comme elles « mon copain » pour parler de notre amant régulier. À mesure qu'on vieillissait on n'avait plus d'âge. En entendant *Only You* ou *Capri c'est fini* sur Radio Nostalgie, une jeune douceur nous envahissait, le présent s'agrandissait jusqu'à nos twenties. Par rapport à nos mères, refermées et suantes dans leur ménopause, on avait l'impression de gagner sur le temps.

(Les femmes jeunes rêvaient de s'attacher un homme, les plus de cinquante qui en avaient eu un n'en voulaient plus.)

Les enfants, les garçons surtout, quittaient difficilement le domicile familial, le frigo rempli, le linge lavé, le bruit de fond des choses de l'enfance. Ils faisaient l'amour en toute innocence dans la chambre voisine de la nôtre. Ils s'installaient dans une longue jeunesse, le monde ne les attendait pas. Et nous, en les nourrissant, en continuant d'avoir souci d'eux, nous avions l'impression de vivre toujours dans le même temps, sans rupture.

C'est la photo d'une femme prise de face jusqu'aux hanches dans un jardin de broussailles. Ses cheveux longs blond-roux sont épars sur le col d'un gros manteau noir, ample, du genre cossu. Le pan d'une écharpe rose dragée bizarrement étroite par rapport au manteau est rejeté sur l'épaule gauche. Elle tient dans ses bras un chat noir et blanc de l'espèce la plus répandue et sourit en regardant l'objectif, la tête un peu penchée, dans une attitude de douceur séductrice. Les lèvres apparaissent très roses, sans doute rehaussées de brillant assorti à l'écharpe. La raie plus claire qui sépare les cheveux signale une repousse des racines. Le plein de l'ovale du visage, les pommettes hautes contrastent par leur jeunesse avec les poches sous les yeux et le fin réseau de rides sur le front. L'ampleur du manteau ne permet pas de déterminer la corpulence mais les mains et les poignets qui sortent des manches pour soutenir le chat sont

maigres, avec des articulations marquées. C'est une photo d'hiver, la lumière d'un soleil pâle sur la peau du visage et des mains, les touffes d'herbes sèches, les branches dénudées sur un fond vague de végétation avec une ligne lointaine d'immeubles. Au dos, *Cergy, 3 février 92.*

Elle dégage une impression d'abandon maîtrisé, de « plénitude » comme les journaux féminins disent pour les femmes entre quarante et cinquante-cinq ans. La photo a été prise dans le jardin en contrebas de la maison où elle vit seule avec ce chat, de fait une chatte d'un an et demi. Il y a dix ans vivaient ici son mari, deux adolescents, sa mère de temps en temps. Elle était le centre d'un cercle qui n'aurait pu tourner sans elle, de la décision du lavage des draps aux réservations d'hôtel pour les vacances. Son mari est loin, remarié avec un enfant, sa mère morte, ses fils habitent ailleurs. Elle constate cette dépossession sereinement, comme une trajectoire inéluctable. Quand elle fait ses courses à Auchan, elle n'a plus besoin de prendre un caddie, un panier lui suffit. Elle ne retrouve sa fonction de nourricière que les week-ends où ses fils reviennent à la maison. En dehors de ses obligations de travail, cours et copies, son temps est consacré à la gestion de ses goûts personnels et de ses désirs, lecture, films, téléphone, correspondance et aventures amoureuses. Le souci matériel et moral, incessant, des autres qui caractérisait sa vie conjugale et familiale s'est éloigné d'elle. Un intérêt pour les causes humanitaires l'a remplacé, plus léger. Dans cette dissolution des contraintes et cette ouverture des possibles, elle se sent en coïncidence avec le mouvement de l'époque tel qu'il est

tracé dans *Elle* ou *Marie Claire* pour les femmes de la classe moyenne et supérieure dans la trentaine.

Il lui arrive de s'observer nue, dans la glace de la salle de bains, le torse et les seins menus, la taille très marquée, le ventre légèrement bombé, les cuisses lourdes avec un renflement au-dessus des genoux, le sexe bien visible maintenant que les poils sont moins fournis, une fente petite par comparaison avec celles exposées dans les films X. Deux striures bleues près de l'aine, trace des vergetures de ses grossesses. Elle s'étonne : c'est le même corps depuis qu'elle a cessé de grandir, vers seize ans.

À ce moment où elle regarde avec douceur l'objectif — un homme, sans doute, prend la photo — elle se pense comme une femme qui a vécu il y a trois ans une passion violente pour un Russe. Son état de désir et de douleur a disparu, elle en sent toujours la forme, mais la figure de cet homme devient de plus en plus lointaine et navrée. Elle voudrait se rappeler comment elle se souvenait de lui quand il a quitté la France, quel flot d'images la submergeait et rendait sa présence enclose en elle comme en un tabernacle.

De sa mère, elle se rappelle les yeux, les mains, la silhouette, pas la voix, ou sinon de façon abstraite, sans grain. La vraie voix est perdue, elle n'en possède aucune trace matérielle. Mais des phrases lui viennent souvent spontanément aux lèvres, que sa mère utilisait dans le même contexte, des expressions qu'elle n'a pas le souvenir

d'avoir utilisées avant, « le temps est mou », « il m'a tenu le crachoir », « chacun son tour comme à confesse », etc. C'est comme si sa mère parlait par sa bouche et avec elle toute une lignée de gens. D'autres fois surgissent des phrases que sa mère a dites pendant sa maladie d'Alzheimer et dont l'incongruité révélait son altération mentale, « tu m'apporteras des chiffons pour m'essuyer le derrière ». En un éclair le corps et la présence de sa mère lui sont donnés. À la différence des premières phrases, d'un usage répété, celles-ci sont uniques, pour toujours l'apanage d'un seul être au monde, sa mère.

À son mari elle ne pense presque jamais, cependant elle porte en elle l'empreinte de leur vie commune et des goûts qu'il lui a donnés, Bach et la musique sacrée, le jus d'orange matinal, etc. Lorsque des images de cette vie la traversent — comme celle d'Annecy où elle cherchait fébrilement dans les magasins des vieux quartiers de quoi faire un réveillon, elle avait vingt-cinq ans, c'était leur premier Noël avec l'enfant — elle se demande « est-ce que je voudrais y être encore ? ». Elle a envie de dire non, mais elle sait que la question n'a pas de sens, qu'aucune question n'a de sens s'appliquant aux choses du passé.

Quand elle attend à la caisse de l'hypermarché, il lui arrive de penser à toutes les fois où elle s'est trouvée ainsi dans une file, avec un caddie plus ou moins plein de nourriture. Elle voit des silhouettes imprécises de femmes, seules ou accompagnées d'enfants tournoyant autour du chariot, des femmes sans visage, juste dissemblables par la coiffure — un chignon bas, des cheveux

courts, mi-longs, au carré — et les vêtements — ce maxi-manteau des années soixante-dix, ce trois-quarts noir des années quatre-vingt —, comme des images d'elle, détachées, désemboîtées les unes des autres à la manière des poupées russes. Elle se représente ici, dans dix ou quinze ans, le caddie rempli de confiseries et de jouets pour des petits-enfants qui ne sont pas encore nés. Cette femme lui paraît aussi improbable qu'à la fille de vingt-cinq ans paraissait la femme de quarante qu'elle ne pouvait même pas imaginer être un jour et qu'elle n'est déjà plus.

Dans ses insomnies, elle essaie de se rappeler de manière détaillée les chambres où elle a dormi, celle qu'elle a partagée avec ses parents jusqu'à treize ans, celle de la cité universitaire, de l'appartement d'Annecy, face au cimetière. Elle prend la porte comme point de départ et reparcourt méthodiquement les murs. Les objets qui surgissent sont toujours associés à un geste, un fait singulier, dans la chambre de la colonie où elle était monitrice, la glace au-dessus du lavabo sur laquelle les moniteurs avaient écrit, avec son dentifrice rouge Émail Diamant, « vive les putains », la lampe bleue dans la chambre de Rome qui lui envoyait une décharge électrique chaque fois qu'elle l'allumait. Dans ces chambres, elle ne se revoit jamais avec la netteté d'une photo, mais de façon floue, comme dans un film sur une chaîne cryptée, une silhouette, une coiffure, des mouvements, se pencher à la fenêtre, se laver les cheveux, des positions, assise à un bureau ou couchée sur un lit, arrivant parfois à se re-sentir dans son corps d'avant, mais non

comme on l'est dans un rêve, plutôt dans une sorte de corps glorieux, celui de la religion catholique, censé ressusciter après la mort sans éprouver ni douleur ni plaisir, ni froid ni chaud ou envie d'uriner. Elle ne sait pas ce qu'elle cherche dans ces inventaires, peut-être, à force d'accumulation de souvenirs d'objets, redevenir celle qu'elle était à tel et tel moment.

Elle voudrait réunir ces multiples images d'elle, séparées, désaccordées, par le fil d'un récit, celui de son existence, depuis sa naissance pendant la Seconde Guerre mondiale jusqu'à aujourd'hui. Une existence singulière donc mais fondue aussi dans le mouvement d'une génération. Au moment de commencer, elle achoppe toujours sur les mêmes problèmes : comment représenter à la fois le passage du temps historique, le changement des choses, des idées, des mœurs et l'intime de cette femme, faire coïncider la fresque de quarante-cinq années et la recherche d'un moi hors de l'Histoire, celui des moments suspendus dont elle faisait des poèmes à vingt ans, *Solitude*, etc. Son souci principal est le choix entre « je » et « elle ». Il y a dans le « je » trop de permanence, quelque chose de rétréci et d'étouffant, dans le « elle » trop d'extériorité, d'éloignement. L'image qu'elle a de son livre, tel qu'il n'existe pas encore, l'impression qu'il devrait laisser, est celle qu'elle a gardée de sa lecture d'*Autant en emporte le vent* à douze ans, plus tard de la *Recherche du temps perdu*, récemment de *Vie et destin*, une coulée de lumière et d'ombre sur des visages. Mais elle n'a pas découvert les moyens d'y parvenir. Elle espère, sinon une révélation, du moins un signe, fourni par le

hasard, comme la madeleine plongée dans le thé pour Marcel Proust.

Plus que ce livre, l'avenir, c'est le prochain homme qui la fera rêver, acheter de nouvelles fringues, attendre, une lettre, un coup de fil, un message sur son répondeur.

L'excitation des événements du monde était retombée. L'inattendu lassait. Quelque chose d'impalpable nous emportait. L'espace d'expérience perdait ses contours familiers. Dans l'accumulation des années, celles qui nous servaient de repères, 68 et 81, s'effaçaient. La nouvelle coupure était la chute du Mur, sans qu'on ait besoin d'en dire la date. Elle ne marquait pas la fin de l'Histoire, seulement la fin de l'Histoire qu'on pouvait raconter.

Les pays au centre et à l'est de l'Europe — jusqu'ici absents de notre imaginaire géographique — semblaient se multiplier en se divisant sans arrêt en « ethnies », terme qui les distinguait de nous et des populations sérieuses, véhiculait une arriération dont la résurgence des religions et de l'intolérance était la preuve.

La Yougoslavie était à feu et à sang, les balles de tireurs invisibles, les snipers, zébraient les rues. Mais les obus avaient beau tuer les passants à qui mieux mieux, réduire en poudre des ponts millénaires, les anciens « nouveaux philosophes » semoncer et s'échiner à répéter que « Sarajevo n'est qu'à deux heures de Paris » pour faire honte, la fatigue nous tenait, on avait trop donné en émotions pendant la guerre du Golfe et mal à propos. La conscience se

rétractait. On en voulait aux Croates, Kosovars, etc., de s'entre-tuer comme des sauvages au lieu de copier sur nous. On ne se sentait pas de la même Europe qu'eux.

L'Algérie était un bain de sang. Sous les visages masqués des membres du GIA on voyait ceux du FLN. Eux non plus, les Algériens, n'avaient pas fait bon usage de leur liberté, mais il y avait longtemps et c'était comme si à partir de l'Indépendance on avait décidé de ne plus y penser une fois pour toutes. On avait encore moins envie de s'intéresser à ce qui se passait au Rwanda, faute de distinguer qui, des Hutus et des Tutsis, étaient les bons et les méchants. Depuis toujours penser à l'Afrique remplissait de torpeur. Il était tacitement admis qu'elle était située dans un temps antérieur au nôtre, aux coutumes barbares, avec des potentats à châteaux en France, et ses maux ne semblaient jamais devoir prendre fin. C'était le continent décourageant.

Voter pour ou contre Maastricht était un geste abstrait qu'on avait même failli oublier d'accomplir en dépit des injonctions d'un groupe de pression dénommé « les personnalités » dont on ne voyait pas pourquoi il était plus avisé que nous sur la question. C'était devenu une habitude que les gens en vue dictent ce qu'il convenait de penser et de faire. La droite bien entendu allait battre la gauche aux législatives de mars et re-cohabiter avec Mitterrand. C'était un vieil homme exténué aux yeux enfoncés trop brillants, à la voix détimbrée, une dépouille assise de chef d'État dont les aveux sur son cancer et sa fille secrète signaient l'abandon du politique, obligeaient à ne plus voir en lui, par-delà ses compromis-

sions et ses ruses, que la terrible figuration du « temps qui reste ». Il trouvait la force d'accuser les journalistes d'être des « chiens » quand son ancien Premier ministre Bérégovoy se tirait une balle dans la tête sur les bords de la Loire mais on savait bien que le petit Polonais s'était tué non pas à cause d'un appartement mais parce qu'il avait trahi son origine et son idéal sous les ors — et servilement encaissé toutes les humiliations pour y rester.

L'anomie gagnait. La déréalisation du langage grandissait, comme un signe de distinction intellectuelle. Compétitivité, précarité, employabilité, flexibilité faisaient rage. On vivait dans des discours nettoyés. On les écoutait à peine, la télécommande avait raccourci la durée de l'ennui.

La représentation de la société s'atomisait en « sujets », prioritairement sexuels, l'échangisme, les transsexuels, l'inceste, la pédophilie et les seins nus sur les plages, pour ou contre, mettaient sous les yeux des gens des faits et des conduites dont ils n'avaient pas la plupart du temps l'expérience personnelle et que, dans l'approbation ou le refus, ils supposaient répandus partout, sinon la norme. La confidence sortait du courrier anonyme des lectrices et des voix de la nuit d'*Allô Macha*, pour s'incarner dans des corps et des visages en gros plan dont on ne parvenait pas à détacher le regard, étonnés que tant d'individus osent raconter leur histoire intime à des milliers de spectateurs, heureux d'en apprendre autant sur la vie des autres. La réalité sociale était une rumeur faible couverte par l'euphorie de la publicité, les sondages et les cours de la Bourse, « l'économie repart du bon pied ».

Parqués à l'hôtel Arcade de Roissy et refoulés autant qu'il se pouvait par les lois Pasqua arrivaient nécessairement du tiers monde et de l'ancien bloc de l'Est ceux qui étaient réunis sous l'appellation menaçante de « clandestins ». On avait oublié les « Touche pas à mon pote », « l'immigration, richesse de la France ». Il fallait « lutter contre l'immigration sauvage », « préserver la cohésion nationale ». La phrase de Michel Rocard sur la misère du monde circulait comme une évidence éblouissante, dont la plupart comprenaient le sous-entendu indicible, il y avait bien assez d'immigrés comme ça.

Dans les idées refusées, il y avait celle d'être entrés dans la société d'immigration. Durant des années les gens avaient continué de croire que les familles d'Afrique noire et du Maghreb entassées à la lisière des villes n'étaient que de passage, elles repartiraient un jour avec leur nichée d'où elles étaient venues, laissant un sillage d'exotisme et de regret, comme les colonies perdues. Ils savaient maintenant qu'elles resteraient. La « troisième génération » apparaissait comme une vague nouvelle d'immigration, une immigration intérieure, qui enflait, encerclait les villes, submergeait les lycées de la périphérie, l'ANPE, le RER du Nord parisien et les Champs-Élysées le 31 décembre. Une population dangereuse dont l'existence était toujours ignorée et constamment tenue à l'œil, jusque dans son imaginaire — dont on s'irritait qu'il soit tourné ailleurs, vers l'Algérie et la Palestine —, dénommée officiellement « les jeunes issus de l'immigration », et au quotidien les Arabes et les Noirs, dans une version plus vertueuse les Beurs et les Blacks. Informaticiens, secrétaires ou vigiles,

qu'ils se disent français paraissait secrètement saugrenu, comme un titre de gloire usurpé auquel ils n'avaient pas encore droit.

Les espaces marchands s'élargissaient et se multipliaient jusque dans les campagnes en rectangles de béton hérissés de panonceaux lisibles depuis l'autoroute. Des lieux de consommation dure où l'acte d'acheter s'effectuait dans un dépouillement aride, blocs de construction à la soviétique contenant chacun, en quantité monstrueuse, la totalité des objets disponibles d'une même gamme, chaussures, vêtements, bricolage, et un Mac Do en récompense pour les enfants. À côté, l'hypermarché déroulait ses deux mille mètres carrés de nourriture et de produits déclinés pour chaque catégorie en une dizaine de marques. Faire ses courses réclamait plus de temps et de complications, surtout pour ceux qui n'avaient qu'un Smic à dépenser en un mois. La profusion de la richesse occidentale se donnait à voir et à toucher en couloirs parallèles de marchandises où, du haut de l'allée centrale, le regard se perdait. Mais on levait rarement la tête.

C'était un lieu d'émotions rapides et sans pareilles, curiosité, surprise, perplexité, envie, dégoût — de luttes rapides entre les pulsions et la raison. En semaine, c'était la destination de promenade d'un après-midi, l'occasion d'une sortie pour les couples retraités qui venaient remplir lentement leur caddie. Le samedi, les

familles entières affluaient et jouissaient nonchalamment de la proximité des objets du désir.

Dans le plaisir ou l'énervement, la légèreté ou l'accablement selon les jours, l'acquisition des choses — dont on disait ensuite « ne plus pouvoir se passer » — aimantait de plus en plus la vie. En écoutant la dernière chanson de Souchon, *Foule sentimentale*, c'était comme si on se contemplait dans cent ans, tels que les gens d'alors nous verraient, et l'on avait l'impression mélancolique de ne pouvoir rien changer de ce qui nous emportait.

Cependant on renâclait devant l'achat d'un appareil nouveau, « j'ai bien vécu sans jusqu'ici », dont il faudrait lire avec ennui la notice, apprendre la manipulation, finissant par nous soumettre à cet effort sous la pression des autres qui en vantaient les mérites, « tu verras, ça change la vie » — comme un coût à supporter pour aller vers plus de liberté et de bonheur. La première utilisation intimidait puis des sensations inconnues arrivaient, qui à peine nées disparaissaient et s'oubliaient dans l'accoutumance : le trouble d'entendre sur le répondeur des voix qu'on pouvait stocker comme des objets et réécouter dix fois, l'éblouissement de voir monter sur la feuille blanche du fax des mots d'amour tout juste écrits, cette étrange présence des êtres absents, tellement forte qu'elle suscitait un sentiment de faute lorsqu'on ne décrochait pas le combiné et qu'on laissait parler le répondeur, pétrifié dans la crainte imaginaire d'être entendu si l'on faisait du bruit.

Même s'il était annoncé que tout le monde « viendrait à l'informatique », on n'avait pas l'intention d'avoir un ordinateur. Le premier objet devant lequel on se sentait

inférieur. On en laissait la domination aux autres, en les enviant.

De toutes les peurs répertoriées, celle du sida était la plus forte. Les visages émaciés et transfigurés des mourants célèbres, d'Hervé Guibert à Freddie Mercury — dans son dernier clip tellement plus beau qu'avant avec ses dents de lapin —, manifestaient le caractère surnaturel du « fléau », premier signe d'une malédiction jetée sur la fin du millénaire, un jugement dernier. On s'écartait des séropositifs — trois millions sur la terre — et l'État s'évertuait en spots moraux à nous convaincre de ne pas les prendre pour des pestiférés. La honte du sida en remplaçait une, oubliée, de la fille enceinte sans être mariée. Être soupçonné de l'avoir valait condamnation, *Isabelle Adjani a-t-elle le sida ?* Rien que passer le dépistage était suspect, l'aveu d'une faute indicible. On le faisait en cachette à l'hôpital sous un numéro, sans regarder ses voisins de salle d'attente. Seuls les contaminés par transfusion dix ans plus tôt avaient droit à la compassion et les gens se soulageaient de la peur du sang des autres en applaudissant à la comparution en Haute Cour de ministres et d'un médecin pour « empoisonnement ». Mais, somme toute, on s'accommodait. On prenait l'habitude d'avoir un préservatif dans son sac. On ne le sortait pas, l'idée de s'en servir paraissant d'un seul coup inutile, une insulte au partenaire — regrettant aussitôt après, passant le test, attendant le résultat avec la certitude qu'on allait mourir. À l'annonce que non, exister, marcher dans la rue était d'une beauté et d'une richesse sans nom. Mais entre la fidélité et le préservatif il fallait choisir. Au moment même où il était impératif de jouir de toutes les façons, la liberté sexuelle redevenait impraticable.

Les adolescents écoutaient Doc et Difool sur Fun Radio, ils vivaient dans le sexe en gardant leurs secrets.

Il y avait autant de chômeurs en France que de séropositifs sur la terre entière. Dans les églises, sur les pages de suppliques au pied des statues il était écrit « faites que mon père trouve un travail ». Tout le monde réclamait la fin du chômage, cet autre « fléau », personne n'y croyait, c'était devenu une espérance irrationnelle, un idéal qui ne se réaliserait plus en ce monde. Les signes « forts » (de paix, de reprise économique, de diminution des demandeurs d'emploi) mis en scène avec des poignées de main — celle d'Arafat et d'Ehud Barak — abondaient. Vrais ou faux, on ne s'y intéressait pas. Rien ne valait le bonheur, le soir, après avoir joué des coudes pour grimper parmi les premiers dans la rame bondée du RER, progressé au plus près des sièges dans l'allée du milieu, attendu encore debout durant trois stations, de pouvoir enfin s'asseoir et fermer les yeux — ou faire des mots fléchés.

Au grand soulagement des gens, une occupation inutile était trouvée pour les SDF, vendre *Le Réverbère*, *La Rue*, des journaux au contenu aussi défraîchi que les habits du vendeur, qu'on jetait sans les lire. Un simulacre d'activité qui permettait de faire le tri entre les

bons SDF désireux de travailler et les autres, affalés à cuver une ivresse sans fin sur les bancs du métro ou dehors à côté de leur chien. L'été ils migraient vers le sud. Les maires leur interdisaient la position couchée dans les rues piétonnes dévolues au bon fonctionnement du commerce. Plusieurs mouraient de froid l'hiver, de chaud l'été.

L'élection présidentielle arrivait, on n'attendait pas que la vie (collective, et tout court) en soit bouleversée, Mitterrand avait usé l'espérance. Le seul qui nous aurait plu était Jacques Delors, s'il ne s'était pas désisté après nous avoir fait lanterner. Ce n'était plus un événement, c'était un intermède ludique, un spectacle dont les acteurs les plus prodigués à la télé étaient trois types assez moyens, deux tristes — le rengorgé Balladur et le rechigné Jospin — et un agité loufoque, Chirac, comme si la solennité et la gravité de l'élection s'en étaient allées elles aussi avec Mitterrand. Plus tard on se souviendrait moins des candidats et de leurs discours que de leurs marionnettes chaque soir sur Canal+ : Jospin en inoffensif Yo-Yo dans une petite voiture sur la route en lacet d'un pays enchanté, Chirac en abbé Pierre et robe de bure, Sarkozy en traître chafouin, plié en deux d'obséquiosité devant un Balladur goitreux, Robert Hue, flanqué d'un sac en bandoulière des années soixante-dix, traité de bouffon par les jeunes, et l'on entendrait le tube sur lequel se déchaînaient alors les marionnettes d'un autre sketch des Guignols, *The Rhythm of the Night*. On

ne croyait à rien mais quand on a deviné aux têtes épanouies des journalistes que Chirac était élu, qu'on a vu les jeunes gens bien mis et les dames des beaux quartiers hurler de joie, on a compris que le bon moment était fini. Il faisait un temps de plein été, aux terrasses des cafés les familles s'attardaient, demain était un jour de congé, on aurait dit qu'il n'y avait pas eu d'élections.

Il fallait faire un effort en entendant Chirac pour réaliser qu'il était le président, se déshabituer de Mitterrand. La succession insensible des années avec lui en fond d'époque se coagulait en un bloc. Quatorze ans, on ne voulait pas avoir vieilli autant. Les jeunes ne calculaient pas et ils n'avaient pas de sentiment. Mitterrand était leur de Gaulle à eux, ils avaient grandi avec lui, quatorze ans, c'était bien assez.

Au milieu des années quatre-vingt-dix, à la table où l'on avait réussi à réunir un dimanche midi les enfants bientôt trentenaires et leurs amis/amies — qui n'étaient pas les mêmes que l'année d'avant, passagers et passagères d'un cercle familial d'où, à peine entrés, ils étaient ressortis — autour d'un gigot d'agneau — ou de tout autre plat dont, faute de temps, d'argent ou de savoir-faire, on savait qu'ils ne mangeaient pas hors de chez nous — et d'un saint-julien ou d'un chassagne-montrachet — pour éduquer le goût de ces buveurs de Coca-Cola et de bière —, le passé indifférait. La conversation dominée par les voix masculines avait pour sujet le plus sérieux les compétences de leur « bécane » — terme sous

lequel, restés au sens de vélo, on avait peine à identifier un ordinateur —, la comparaison du PC et du Mac, des « mémoires » et des « programmes ». Nous attendions, débonnaires, qu'ils sortent de leur langage rebutant d'initiés que nous n'avions pas envie d'éclaircir et retournent à l'échange de choses communes. Ils évoquaient la dernière couverture de *Charlie Hebdo*, la dernière émission d'*Arrêt sur images*, la série *X-files*, citaient des films américains et japonais, nous conseillaient d'aller voir *C'est arrivé près de chez vous* et *Reservoir Dogs*, dont ils racontaient la première scène avec enthousiasme, moquaient affectueusement nos goûts musicaux, de chiottes, et proposaient de nous passer le dernier Arthur H. Ils commentaient l'actualité avec la dérision des Guignols de Canal+, leur source quotidienne d'information avec *Libé*, refusaient de s'apitoyer sur les malheurs individuels d'un définitif « chacun sa merde ». Ils étaient dans la mise à distance ironique du monde. Leur vivacité de repartie, leur agilité verbale nous éblouissaient et nous mortifiaient, nous avions peur de paraître lents et lourds. À leur contact on renouvelait notre provision de mots en circulation chez les jeunes, dont ils nous transmettaient l'usage à bon escient, nous permettant de pouvoir intégrer à notre vocabulaire « j'hallucine grave », « un truc de ouf », d'être dans la même énonciation des choses qu'eux.

On les regardait manger et se resservir de tout, avec une satisfaction de nourricière occasionnelle. Plus tard, au champagne, il leur revenait des souvenirs d'émissions de télé, de produits et de pubs, de modes vestimentaires du temps de leur enfance et de leur adolescence. Ils énuméraient les cagoules, les pièces aux genoux des pantalons contre l'usure, le thon c'est bon, le Sanibroyeur SFA, les barquettes Trois Chatons, *Les Fous du volant*, Kiri le Clown, Zegut, les vignettes de Laurel et Hardy, etc. Ils rivalisaient de citations, saisis d'émulation dans la remontée des objets d'un passé commun, une mémoire innombrable et futile qui leur redonnait des airs de gamins.

La lumière de l'après-midi avait changé. Les vagues successives d'excitation s'espaçaient. La proposition d'un Scrabble, source de disputes, était raisonnablement écartée. Dans l'odeur du café et des cigarettes — tacitement le cannabis ne se montrait pas — nous éprouvions la douceur d'un rite qui nous avait tant pesé, au point d'avoir voulu le fuir définitivement — dont, par-delà la rupture conjugale, les décès de grands-parents, l'éloignement général, on assurait la continuité avec une nappe blanche, l'argenterie et une pièce de viande, en ce dimanche de printemps 95. Et regardant, écoutant ces enfants devenus adultes, on se demandait ce qui nous liait, ni le sang ni les gènes, seulement le présent de milliers de jours ensemble, des paroles et des gestes, des nourritures, des trajets en voiture, des quantités d'expériences communes sans trace consciente.

Ils partaient en nous embrassant quatre fois sur les joues. Le soir, on se rappelait le plaisir qu'ils avaient eu de manger chez nous avec leurs amis — heureux de pourvoir encore au plus ancien et fondamental de leurs besoins, la nourriture. Dans cette inquiétude sans fond que nous avions pour eux, renforcée par la croyance que nous étions plus forts à leur âge, nous les éprouvions fragiles dans un avenir informe.

Dans la chaleur de la fin juillet on apprenait qu'une bombe avait explosé à la station Saint-Michel, décidément les attentats revenaient avec Chirac. On retrouvait le réflexe d'appeler les proches, persuadés, jusqu'à ce qu'on entende leur voix, qu'entre tous les endroits possibles où ils auraient pu se trouver, c'est là, dans cette rame et cette voiture du RER B, à cet instant même, que le hasard les avait placés. Il y avait des morts et des blessés, des jambes soufflées. Mais les grands départs d'août arrivaient, on n'avait pas le désir de s'angoisser. On marchait dans les couloirs du métro sous une voix qui nous enjoignait de signaler les colis abandonnés — remettant chacun pour soi notre destin aux mesures de sécurité.

Quelques semaines après, alors que Saint-Michel était sorti de la mémoire, des attentats avec un mélange curieux de Cocotte-Minute, de clous et de bonbonnes de gaz étaient enrayés, on suivait comme un film la traque d'un jeune de la banlieue lyonnaise, « le mystérieux Kelkal », et sa mort sous les balles des policiers avant qu'il ait pu dire un mot. L'heure d'été continuait pour la première fois jusqu'à la fin d'octobre. C'était un automne de chaleur et de lumière. Qui, en dehors des parents des victimes, des rescapés, se souvenait des morts de la station Saint-Michel, dont le nom n'était écrit nulle part — sans doute pour ne pas effrayer les usagers déjà tellement stressés par les retards « dus à un incident technique », les « accidents graves de voyageurs » —, des morts oubliés plus vite que ceux de la rue

de Rennes, pourtant anciens de neuf ans, et même que ceux de la rue des Rosiers, encore plus lointains. Les faits s'éclipsaient avant d'accéder au récit.

L'impassibilité augmentait.

Le monde des marchandises, des spots publicitaires, et celui des discours politiques coexistaient à la télévision, ils ne se rencontraient pas. Dans l'un régnaient la facilité et l'invitation au plaisir, dans l'autre les sacrifices et les contraintes, des formules de plus en plus menaçantes, « la mondialisation des échanges », « la nécessaire modernisation ». Nous avions mis du temps à traduire en images de la vie quotidienne le plan Juppé et comprendre qu'on nous entubait mais on en avait assez de cette façon hautaine et condescendante de nous reprocher de ne pas être « pragmatiques ». La retraite et la Sécu, c'était la dernière sollicitude de l'État, une sorte de point fixe dans tout ce qui emportait.

Les cheminots et les postiers cessaient le travail, les profs, tous les services publics. Des embouteillages inextricables étoilaient Paris et les grandes villes, des gens achetaient des vélos pour circuler, marchaient en colonnes hâtives dans la nuit de décembre. C'était une grève d'hiver et d'adultes, sombre et calme, sans violence ni exaltation. On retrouvait le temps disjoint des grandes grèves, avec le retard comme règle, la débrouille et les organisations provisoires. Il y avait de la mythologie dans les corps et les gestes, marcher obstinément dans Paris sans métro ni bus était un acte de mémoire. À la gare de

Lyon, la voix de Pierre Bourdieu unissait 68 à 95. On recroyait. Des mots nouveaux galvanisaient calmement, un « autre monde », faire « l'Europe sociale ». Les gens répétaient qu'ils ne s'étaient pas parlé ainsi depuis des années, s'en émerveillaient. La grève était parole, plus qu'action. Juppé retirait son plan. Noël arrivait. Il fallait revenir à soi et aux cadeaux, à la patience. Les journées de décembre se fermaient, elles ne formaient pas un récit. Il restait juste l'image d'une foule crapahutant dans la nuit. On ne savait pas si c'était la dernière grande grève du siècle ou le début d'un réveil. Pour nous, quelque chose commençait, on se rappelait les vers d'Éluard, *ils n'étaient que quelques-uns / sur toute la terre / chacun se croyait seul / ils furent foule soudain.*

Entre ce qui n'est pas encore et ce qui est, la conscience reste vide un court instant. On regardait sans comprendre l'énorme titre à la une du *Monde*, FRANÇOIS MITTERRAND EST MORT. La foule se reformait comme en décembre, sur la place de la Bastille, dans la nuit. On continuait d'avoir besoin d'être ensemble et c'était la solitude. Il nous revenait que le soir du 10 mai 81, dans la mairie de Château-Chinon, Mitterrand, en apprenant qu'il était élu président de la République, avait murmuré « quelle histoire ».

On avait l'émotion à vif. Des vagues de peur, d'indignation, d'allégresse, crêtaient le cours sans surprise des jours. On ne mangeait plus de viande à cause de la

« vache folle » qui devait tuer des milliers d'individus dans la décennie à venir. L'image de la hache défonçant la porte de l'église où s'étaient réfugiés des sans-papiers scandalisait. La sensation soudaine d'iniquité, des flambées d'affects ou de conscience jetaient les gens en cortège dans la rue. Cent mille manifestants défilaient joyeusement contre le projet de loi Debré facilitant l'expulsion des étrangers, arboraient sur leur sac à dos un badge avec une valise noire et la question « à qui le tour ? », qu'ils rangeaient au retour dans un tiroir, en souvenir. On signait des pétitions dont on oubliait le motif, et même qu'on l'avait signée, et qui donc était cet Abu-Jamal, bien en peine de le dire. Les gens se fatiguaient du jour au lendemain. L'effusion alternait avec l'atonie, la protestation avec le consentement. Le mot « lutte » était démonétisé, comme un relent du marxisme désormais ridiculisé, « défense » désignait d'abord celle des consommateurs.

Des sentiments tombaient en désuétude, qu'on n'éprouvait plus, qu'il paraissait absurde d'éprouver, réservés à des temps inférieurs et des populations abusées, tels le patriotisme et l'honneur. La honte, la tehon, invoquée à tout bout de champ, n'était pas celle qu'elle avait été, juste une vexation provisoire, une blessure momentanée de l'ego — le respect, d'abord une exigence de reconnaissance par les autres de cet ego. « Bonté » et « bonnes gens » ne s'entendaient plus. À la fierté de ce que l'on fait se substituait celle de ce que l'on est, femme, gay, provincial, juif, arabe, etc.

Le sentiment le plus encouragé était celui d'une dangerosité confuse qui avait pour figures floutées le « Rou-

main », le « sauvageon » des banlieues, le voleur de sac à l'arraché, le violeur et le pédophile, le terroriste basané, et pour espaces les couloirs du métro, la gare du Nord et la Seine-Saint-Denis — un sentiment dont les émissions de TF1 et M6, les annonces des haut-parleurs, « attention des pickpockets sont susceptibles d'agir dans cette station », « signalez tout colis abandonné », accréditaient la réalité : l'insécurité.

Il n'y avait pas de nom précis pour cette impression de se trouver à la fois dans la stagnation et la mutation. Dans cette incapacité à saisir ce qui arrivait, un mot commençait à passer de bouche en bouche, les « valeurs » — sans que soient précisées lesquelles —, comme une réprobation générale des jeunes, de l'éducation, de la pornographie, du projet de Pacs, du cannabis et de la perte de l'orthographe. D'autres bouches se gaussaient de ce « nouvel ordre moral », ce « politiquement correct », « prêt-à-penser », prônaient la transgression et applaudissaient le cynisme de Houellebecq. Sur les plateaux de télé, les langages s'entrechoquaient sans fracas.

On tournait dans les explications de soi délivrées inlassablement par Mireille Dumas, Delarue, les journaux féminins et le mensuel *Psychologies*, un savoir qui n'apprenait pas grand-chose mais autorisait chacun à réclamer des comptes à ses parents, qui apportait la consolation en permettant de fondre son vécu dans celui des autres.

Grâce à la lubie divertissante de Chirac de dissoudre l'Assemblée nationale, la gauche gagnait les élections et

Jospin devenait Premier ministre. C'était le rattrapage du soir déçu de mai 95, le rétablissement du moindre mal et des mesures qui avaient le goût de la liberté et de l'égalité, de la générosité, qui s'ajustaient à notre désir d'avoir droit, tous, aux choses bonnes de l'existence, la santé avec la CMU, du temps à soi avec trente-cinq heures de travail, même si le reste ne changeait pas. Et on ne passerait pas l'an 2000 sous la droite.

L'ordre marchand se resserrait, imposait son rythme haletant. Les achats munis d'un code-barres passaient avec une célérité accrue du plateau roulant au chariot dans un bip discret escamotant le coût de la transaction en une seconde. Les articles de la rentrée scolaire surgissaient dans les rayons avant que les enfants ne soient encore en vacances, les jouets de Noël le lendemain de la Toussaint et les maillots de bain en février. Le temps des choses nous aspirait et nous obligeait à vivre sans arrêt avec deux mois d'avance. Les gens accouraient aux « ouvertures exceptionnelles » du dimanche, des soirs jusqu'à onze heures, le premier jour des soldes constituait un événement couvert par les médias. « Faire des affaires », « profiter des promotions » était un principe indiscuté, une obligation. Le centre commercial, avec son hypermarché et ses galeries de magasins, devenait le lieu principal de l'existence, celui de la contemplation inépuisable des objets, de la jouissance calme, sans violence, protégée par des vigiles aux muscles puissants. Les grands-parents y menaient voir des chèvres et des

poules exposées dans leur litière sans odeur sous les lumières artificielles qui seraient remplacées le lendemain par des spécialités bretonnes ou des colliers et des statuettes en série baptisés art africain, tout ce qui restait de l'histoire coloniale. Pour les adolescents — surtout ceux qui ne pouvaient compter sur aucun autre moyen de distinction sociale — la valeur personnelle était conférée par les marques vestimentaires, *L'Oréal parce que je le vaux bien.* Et nous, contempteurs sourcilleux de la société de consommation, on cédait au désir d'une paire de bottes qui, comme jadis la première paire de lunettes solaires, plus tard une minijupe, des pattes d'ef, donnait l'illusion brève d'un être neuf. Plus que la possession, c'était cela, cette sensation que les gens poursuivaient dans les gondoles de Zara et de H&M et que leur procurait immédiatement, sans effort, l'acquisition des choses : un supplément d'être.

Et on ne vieillissait pas. Rien des choses autour de nous ne durait assez pour accéder au vieillissement, elles étaient remplacées, réhabilitées à toute allure. La mémoire n'avait pas le temps de les associer à des moments de l'existence.

De tous les objets nouveaux le « téléphone mobile » était le plus miraculeux, le plus troublant. On n'aurait jamais imaginé pouvoir un jour se promener avec un téléphone dans la poche, appeler de n'importe où n'importe quand. On trouvait étrange que des gens parlent tout seuls dans la rue, le téléphone à l'oreille. La première fois que retentissait dans notre sac la sonnerie

alors qu'on se trouvait dans un wagon de RER ou à la caisse du supermarché, on sursautait, cherchait fébrilement le bouton ok avec une sorte de honte, de malaise, notre corps brusquement désigné à l'attention des autres en répondant allô, oui, et des paroles qui ne leur étaient pas destinées. À l'inverse, quand s'élevait à côté de nous la voix d'un inconnu répondant à un appel, on s'irritait d'être captifs d'une existence qui tenait la nôtre pour nulle en nous infligeant l'insignifiance d'un quotidien, la banalité de soucis et de désirs jusqu'ici renfermés dans la cabine téléphonique ou l'appartement.

Le vrai courage technologique était de « se mettre » à l'ordinateur dont la manipulation signifiait un degré supérieur d'accès à la modernité, une intelligence différente, nouvelle. Un objet impérieux exigeant des réflexes rapides, des gestes de la main d'une précision inhabituelle, proposant sans arrêt dans un anglais incompréhensible des « options » auxquelles il fallait obtempérer sans délai — un objet implacable et maléfique, qui cachait dans le tréfonds de son ventre la lettre qu'on venait d'écrire, qui jetait dans une constante perdition. Qui humiliait. Contre lequel on se rebiffait, « qu'est-ce qu'il me fait encore ! ». Le désarroi s'oubliait. On achetait un modem pour avoir Internet et une adresse électronique, éblouis de « naviguer » dans le monde entier sur AltaVista.

Il y avait dans les nouveaux objets une violence pour le corps et l'esprit que l'usage effaçait rapidement. Ils devenaient légers. (Comme d'habitude, les enfants et les adolescents les utilisaient avec facilité et sans questions.)

La machine à écrire, son cliquetis et ses accessoires, l'effacil, le stencil et le carbone, nous paraissaient relever d'une époque lointaine, impensable. Pourtant, quand on se revoyait, quelques années plus tôt, en train de téléphoner à X dans les toilettes d'un café, de taper un soir une lettre à P sur l'Olivetti, il fallait bien reconnaître que l'absence de portable et de mail ne tenait aucune place dans le bonheur ou la souffrance de la vie.

Sur le fond d'un ciel bleu pâle et d'une plage de sable presque déserte, labourée de sillons comme un champ par des engins, se découpe un petit groupe serré de deux femmes et deux hommes, les quatre visages rapprochés sont partagés chacun en une zone sombre et une zone lumineuse par le soleil qui vient de la gauche. Les deux hommes, au centre, se ressemblent, la trentaine, mêmes taille et carrure, une calvitie naissante chez l'un, avancée chez l'autre, même barbe de quelques jours. Le plus à droite tient par les épaules une fille jeune, petite, avec des cheveux noirs encadrant les yeux et les joues pleines. L'autre femme, à l'extrémité gauche, d'âge mûr incertain — des rides sur le front touché par la lumière, des taches roses de blush sur les pommettes, contour amolli du visage —, des cheveux coupés au carré, un pull beige avec un foulard noué lâchement, une perle à l'oreille, un

sac en bandoulière, évoque la citadine aisée des week-ends sur la côte normande.

Elle a le sourire, doux et distant, de ceux qui, parent ou prof, sont photographiés seuls avec des jeunes (une façon de montrer qu'on n'est pas dupe de la différence de génération).

Tous quatre se tiennent face à l'objectif, les corps et les visages immobilisés dans la posture fixée dès les débuts de la photographie, pour attester qu'ils ont été là ensemble, dans le même lieu et le même jour, pris dans la même absence de pensée autre que celle d'« être bien ». Au dos, *Trouville, mars 1999.*

C'est elle la femme avec du blush, les deux trentenaires sont ses fils, la fille jeune la copine de l'aîné, celle du cadet prend la photo. Pourvue au fil des années de revenus confortables de professeure « hors classe », elle paie à tous ce week-end au bord de la mer par désir de continuer à être encore la donatrice du bonheur matériel de ses enfants, de compenser leur éventuelle douleur de vivre dont elle se sent responsable en les ayant mis au monde. Elle a pris son parti qu'ils vivent malgré leur « bac plus 6 » de CDD, Assedic, piges, selon les mois, dans un pur présent de musique, séries américaines et jeux vidéo, comme s'ils poursuivaient indéfiniment une existence d'étudiants ou d'artistes impécunieux, dans une bohème d'antan généralisée, si loin de « l'installation » qui a été la sienne à leur âge. (Elle ne sait pas si leur insouciance sociale est réelle ou feinte.)

Ils ont marché jusqu'aux Roches Noires, l'escalier qui porte le nom de Marguerite Duras, reviennent. Dans la lenteur, la contemplation vague d'une déambulation en groupe, l'ajustement désordonné, rompu des pas, peut-être a-t-elle éprouvé, regardant les dos et les jambes de ses fils qui la précèdent avec leurs compagnes, entendant leurs voix graves, une espèce d'incrédulité. Comment se fait-il que ces hommes soient ses enfants ? (Les avoir portés dans son ventre ne lui paraissant pas une raison suffisante.) N'a-t-elle pas cherché obscurément à recréer la double existence de ses parents, avoir devant elle ce qu'elle avait derrière, pour jouir du même ancrage dans le monde. Et, sur cette plage, lui est peut-être revenue l'exclamation de sa mère qui, lorsqu'elle la voyait avancer entre ses deux garçons adolescents, s'écriait régulièrement « ces grands gars ! » avec un ébahissement admiratif, comme s'il était inouï que sa fille soit mère de deux gaillards qui la dépassaient déjà d'une tête, et presque inconvenant que dans le corps de celle qui était toujours pour elle sa gamine aient poussé deux mâles au lieu de deux filles.

Sûrement, comme dans les occasions espacées où elle se retrouve avec eux, réendossant le rôle maternel qu'elle n'exerce plus qu'épisodiquement, elle ressent l'insuffisance du lien maternel, la nécessité pour elle d'avoir un amant, une intimité avec quelqu'un, que réalise seulement l'acte sexuel, et qui lui sert de consolation dans ses conflits passagers avec eux. Le jeune homme qu'elle rejoint les autres week-ends l'ennuie souvent, l'agace à regarder *Téléfoot* le dimanche matin, mais renoncer à lui serait cesser de communiquer à quelqu'un

les actes et les incidents insignifiants de chaque jour, de verbaliser le quotidien. Ce serait aussi ne plus attendre, regarder les strings en dentelle et les bas dans la commode en se disant qu'ils ne servent plus à rien, entendre *Sea Sex and Sun* et se sentir exclue d'un monde de gestes, de désir et de fatigue, être privée d'avenir. À ce moment, si elle l'imagine, cette privation l'attache violemment à ce garçon, comme à un « dernier amour ».

Quand elle y réfléchit, elle sait que l'élément principal de leur relation, en ce qui la concerne, n'est pas sexuel : ce garçon lui sert à revivre ce qu'elle n'aurait jamais cru revivre un jour. Quand il l'emmène manger au Jumbo, qu'il l'accueille avec les Doors, et qu'ils font l'amour sur un matelas à même le sol dans son studio glacé, elle a l'impression de rejouer des scènes de sa vie d'étudiante, de reproduire des moments qui ont déjà eu lieu. Ce n'est plus pour de vrai et en même temps c'est cette répétition qui donne de la réalité à sa jeunesse, aux premières expériences, aux « premières fois » qui, dans la stupeur de leur irruption, n'avaient pas de sens. Elles n'en ont pas plus maintenant, la répétition comble le vide et confère l'illusion d'un accomplissement. Dans son journal : « Il m'a arrachée à ma génération. Mais je ne suis pas dans la sienne. Je ne suis nulle part dans le temps. Il est l'ange qui fait revivre le passé, rend éternel. »

Souvent, contre lui, dans le demi-sommeil qui suit l'amour, le dimanche après-midi, elle tombe dans un état particulier. Elle ne sait plus d'où, de quelles villes, proviennent les bruits de voiture, de pas et de paroles au-dehors. Confusément elle est dans son box du foyer de jeunes filles, dans une chambre d'hôtel — en

Espagne l'été 80, à Lille avec P. en hiver —, dans le lit, enfant, pelotonnée près de sa mère qui dort. Elle se ressent dans plusieurs moments de sa vie, flottant les uns par-dessus les autres. C'est un temps d'une nature inconnue qui s'empare de sa conscience et aussi de son corps, un temps dans lequel le présent et le passé se superposent sans se confondre, où il lui semble réintégrer fugitivement toutes les formes de l'être qu'elle a été. C'est une sensation déjà éprouvée, épisodique — les drogues la provoquent peut-être mais elle n'en a jamais usé, plaçant au-dessus de tout la jouissance de la lucidité —, qu'elle saisit maintenant dans une sorte d'agrandissement et de ralentissement. Elle lui a donné un nom, la sensation palimpseste, bien que, si elle se fie à la définition du dictionnaire, « manuscrit gratté pour y écrire de nouveau », ce mot ne convienne pas tout à fait. Elle y voit un instrument possible de connaissance, non pas seulement pour elle-même, mais de façon générale, presque scientifique — de quoi elle ne sait pas. Dans son projet d'écriture sur une femme ayant vécu de 1940 à aujourd'hui, qui la tient de plus en plus avec la désolation, la culpabilité même, de ne pas le réaliser, elle voudrait, sans doute influencée par Proust, que cette sensation en constitue l'ouverture, par besoin de fonder sur une expérience réelle son entreprise.

C'est une sensation qui l'aspire par degrés loin des mots et de tout langage vers les premières années sans souvenirs, la tiédeur rose du berceau, par une série d'abymes — ceux d'*Anniversaire*, le tableau de Dorothea Tanning —, qui abolit ses actes et les événements, tout ce qu'elle a appris, pensé, désiré, et l'a conduite au travers

des années, à être ici, dans ce lit avec cet homme jeune, c'est une sensation qui supprime son histoire. Alors qu'au contraire elle voudrait tout sauver dans son livre, ce qui a été autour d'elle, continuellement, sauver sa *circonstance*. Est-ce que cette sensation elle-même ne relève pas de l'histoire, des changements dans la vie des femmes et des hommes, de cette possibilité de l'éprouver en se trouvant à cinquante-huit ans près d'un homme de vingt-neuf sans aucun sentiment de faute ni, d'ailleurs, de fierté. Elle n'est pas sûre que cette « sensation palimpseste » possède un pouvoir plus heuristique qu'une autre, fréquente aussi, que son existence, ses « moi », sont dans des personnages de livres et de films, qu'elle est la femme de *Sue perdue dans Manhattan* et de *Claire Dolan*, vus il y a peu, ou Jane Eyre, ou Molly Bloom — ou Dalida.

L'an prochain, elle sera à la retraite. Elle jette déjà des cours, des notes sur des livres et des ouvrages qui lui ont servi à les préparer, se dépouillant de ce qui a été l'emballage de sa vie, comme pour faire place nette à son projet d'écrire, n'ayant plus aucun motif à invoquer pour le repousser. En rangeant, elle est tombée sur une phrase du début de la *Vie de Henry Brulard*, « Je vais avoir cinquante ans, il serait bien temps de me connaître ». Quand elle l'a recopiée, elle avait trente-sept ans — elle a maintenant rattrapé et dépassé l'âge de Stendhal.

L'an 2000 approchait. Nous en étions incrédules, qu'il nous soit donné à nous de connaître cela. On trouvait

dommage que des gens meurent avant. On n'imaginait pas qu'il puisse se passer normalement, un « bug » informatique était annoncé, un dérèglement planétaire, une espèce de trou noir précurseur de la fin du monde, d'un retour à la sauvagerie des instincts. Le XXe siècle se fermait derrière nous à coups de bilans, tout était répertorié, classé, évalué, les découvertes, les œuvres littéraires, artistiques, les guerres, les idéologies, comme s'il fallait entrer dans le XXIe siècle avec une mémoire blanche. Une sorte de temps solennel et accusateur — nous étions redevables de tout — nous surplombait et nous dépouillait de nos propres souvenirs, de ce qui n'avait jamais été pour nous cette totalité, « le siècle », mais seulement un glissement d'années plus ou moins saillantes selon les modifications de notre vie. Dans le siècle à venir, les gens que nous avions connus pendant l'enfance et qui avaient disparu, parents et grands-parents, seraient définitivement morts.

Les années quatre-vingt-dix qu'on venait de traverser n'avaient pas de signification particulière, des années de désabusement. En voyant ce qui se passait en Irak — que les États-Unis affamaient et menaçaient régulièrement de « frappes », où des enfants mouraient faute de médicaments —, à Gaza et en Cisjordanie, en Tchétchénie, au Kosovo, en Algérie, etc., il valait mieux ne pas se souvenir de la poignée de main d'Arafat et de Clinton à Camp David, du « nouvel ordre mondial » annoncé, ni de Eltsine sur son char, de pas grand-chose en fait, sinon des soirs brumeux de décembre 95, lointains, sans doute la dernière grande grève du siècle. Accessoirement de la belle malheureuse princesse Diana

tuée en voiture au pont de l'Alma, de la robe bleue de Monica Lewinsky tachée du sperme de Bill Clinton. Par-dessus tout de la Coupe du Monde de foot. Les gens auraient voulu revivre les semaines d'attente, les rassemblements devant la télé dans les villes silencieuses sillonnées par les vendeurs de pizzas, qui conduisaient, de match en match, à ce dimanche et à cet instant où, dans la clameur et l'extase, on aurait pu mourir ensemble de bonheur d'avoir gagné — sauf que c'était l'envers exact de la mort —, retrouver le grand abandon à un seul désir, à une seule image, un seul récit — les jours éblouissants dont les pubs pour Évian et Leader Price avec le visage de Zidane sur les murs du métro étaient les vestiges dérisoires.

Il n'y avait rien devant nous.

Le dernier été — tout était dernier — arrivait. Les gens s'assemblaient une fois de plus. Ils filaient en voiture vers les falaises de la Manche pour voir la lune obscurcir le soleil en plein midi, s'attroupaient dans les jardins de Paris. Une fraîcheur tombait, un crépuscule. On avait à la fois hâte que le soleil reparaisse et envie de rester dans cette nuit étrange, la sensation de vivre en accéléré l'extinction de l'humanité. Des millions d'années cosmiques passaient devant nos yeux masqués de lunettes noires. Les visages aveugles levés vers le ciel semblaient attendre la venue d'un dieu ou du cavalier blanc de l'Apocalypse. Le soleil réapparaissait et les gens applaudissaient. La prochaine éclipse solaire aurait lieu en 2081, nous ne la verrions pas.

On était passé à l'an 2000. À part des feux d'artifice et une euphorie urbaine ordinaire, il n'y avait rien eu de notable. On était déçus, le « bug » prévu était une arnaque. L'événement avait eu lieu six jours avant avec ce qu'on appelait déjà « la grande tempête », surgie comme du néant. Elle avait en quelques heures de la nuit abattu des milliers de pylônes, couché des forêts, arraché les toitures, poursuivant sa course du nord au sud et d'ouest en est, ne tuant délicatement qu'une dizaine de personnes mal placées. Au matin le soleil s'était levé calmement sur un paysage mutilé, à la beauté spéciale des ravages. Ici commençait le troisième millénaire. (L'idée venait d'une vengeance mystérieuse de la nature.)

Rien ne changeait que l'insolite du chiffre 2 à la place du 1, qui faisait fourcher le stylo en écrivant la date en bas des chèques. Dans la continuation d'un hiver doux et pluvieux comme les précédents, le rappel des « directives européennes » de Bruxelles, le « boum des start-up », au lieu de l'enthousiasme escompté il y avait une espèce de mélancolie. Les socialistes gouvernaient sans relief. Les manifs s'amenuisaient. Nous n'allions plus à celles des sans-papiers.

Avec quelques mois de retard sur l'arrivée du siècle, l'avion des riches, que personne de notre entourage ne prenait, s'écrasait à Gonesse et s'évanouissait vite de la mémoire, rejoignant l'époque de Gaulle. Un petit homme glacé, à l'ambition impénétrable, au nom pour une fois facile à prononcer, Poutine, avait remplacé l'ivrogne Eltsine et promettait de « buter les Tchétchènes jusque dans les chiottes ». La Russie n'apportait

plus d'espoir ni de peur, rien d'autre qu'une désolation perpétuelle. Elle s'était retirée de notre imaginaire — que les Américains occupaient malgré nous, comme un arbre gigantesque étalant ses branches à la surface de la terre. Ils nous énervaient de plus en plus avec leur discours moral, leurs actionnaires et leurs fonds de pension, leur pollution de la planète et leur dégoût de nos fromages. Pour signifier la pauvreté foncière de leur supériorité, fondée sur les armes et l'économie, un mot les définissait usuellement : « arrogance ». Des conquérants sans idéal sinon le pétrole et les dollars. Leurs valeurs et leurs principes — ne compter que sur soi — ne donnaient d'espérance à personne d'autre qu'eux et nous rêvions d'« un autre monde ».

De prime abord c'était quelque chose qui ne pouvait être cru — comme le montrerait ultérieurement un film où l'on voit George W. Bush sans réaction, tel un enfant perdu, quand on lui annonce la nouvelle à l'oreille —, ni pensé, ni ressenti, juste regardé sur l'écran de télévision, encore et encore, les tours jumelles de Manhattan s'effondrant l'une après l'autre, en cet après-midi de septembre — qui était le matin à New York mais resterait toujours pour nous l'après-midi — comme si à force de voir les images cela allait devenir réel. On ne parvenait pas à sortir de la sidération, on en jouissait via les portables avec le maximum de gens.

Les discours et les analyses affluaient. La pureté de l'événement se dissipait. On se rebiffait contre la proclamation

du *Monde*, « Nous sommes tous Américains ». D'un seul coup, la représentation du monde basculait cul par-dessus tête, quelques individus fanatisés venus de pays obscurantistes, juste armés de cutters, avaient rasé en moins de deux heures les symboles de la puissance américaine. Le prodige de l'exploit émerveillait. On s'en voulait d'avoir cru les États-Unis invincibles, on se vengeait d'une illusion. On se souvenait d'un autre 11 septembre et de l'assassinat d'Allende. Quelque chose se payait. Il serait temps ensuite d'avoir de la compassion et de penser aux conséquences. Ce qui comptait, c'était de dire où, comment, par qui ou quoi on avait appris l'attaque des Twin Towers. Les très rares à ne pas en avoir été informés le jour même conserveraient l'impression d'un rendez-vous manqué avec le reste du monde.

Et chacun cherchait ce qu'il était en train de faire juste à ce moment où le premier avion avait touché la tour du World Trade Center, que des couples s'étaient jetés dans le vide en se tenant par la main. Il n'y avait aucun rapport entre les deux, sinon d'avoir été vivant en même temps que les cinq mille êtres humains qui allaient mourir mais l'ignoraient le quart d'heure d'avant. En nous souvenant, j'étais chez le dentiste, sur la route, chez moi à lire, dans cet ahurissement de la contemporanéité on saisissait la séparation des gens sur la terre et notre lien dans une identique précarité. Et l'ignorance où l'on était en regardant un tableau de Van Gogh au musée d'Orsay de ce qui se passait à cette seconde à Manhattan était celle du moment de notre propre mort. Cependant, au milieu de l'écoulement insignifiant des jours, cette heure qui contenait à la fois les tours explosées du World Trade Center et un rendez-vous chez le dentiste ou le contrôle technique d'une voiture était sauvée.

Le 11 septembre refoulait toutes les dates qui nous avaient accompagnés jusqu'ici. De la même façon qu'on avait dit « après Auschwitz », on disait « après le 11 septembre », un jour unique. Ici commençait on ne savait pas quoi. Le temps aussi se mondialisait.

Plus tard, quand nous penserons à des faits que, après hésitation, on situera en 2001 — un orage à Paris le week-end du 15 août, une tuerie à la Caisse d'épargne de Cergy-Pontoise, le *Loft*, la parution de *La Vie sexuelle de Catherine M.* —, on sera surpris de devoir les placer avant le 11 septembre, frappés de constater que rien ne les distinguait de ceux qui avaient eu lieu après, en octobre ou novembre. Ils avaient repris leur flottement dans le passé et leur liberté par rapport à un événement dont il fallait bien admettre maintenant qu'on ne l'avait pas réellement vécu.

Sans avoir le temps de réfléchir on entrait dans la peur, une force obscure s'était infiltrée dans le monde, prête aux actes les plus atroces sur tous les points du globe, des enveloppes remplies d'une poudre blanche tuaient leurs destinataires, *Le Monde* titrait « La guerre qui vient ». Le président des États-Unis, George W. Bush, falot fils du précédent, élu de façon ridicule après d'interminables recomptages de voix, proclamait la guerre des civilisations, du Bien contre le Mal. Le terrorisme avait un nom, Al Qaida, une religion, l'islam, un pays, l'Afghanistan. Il ne

fallait plus dormir, être en alerte jusqu'à la fin des temps. L'obligation d'endosser la peur des Américains refroidissait la solidarité et la compassion. On se gaussait de leur incapacité à attraper Ben Laden et le mollah Omar, évaporé à motocyclette.

La représentation du monde musulman se retournait. Cette nébuleuse d'hommes en robe et de femmes voilées comme des saintes vierges, de chameliers, danses du ventre, minarets et muezzin, passait de l'état d'objet lointain, pittoresque et arriéré, à celui de force moderne. Les gens peinaient à unir modernité et pèlerinage à La Mecque, fille en tchador et préparation d'une thèse à l'université de Téhéran. On ne pouvait plus oublier les musulmans. Un milliard deux cents millions.

(Le milliard trois cents millions de Chinois sans croyance autre qu'en l'économie qui turbinaient à la fabrication des choses bon marché à destination de l'Occident n'étaient que silence lointain.)

La religion revenait mais ce n'était pas la nôtre, celle à laquelle on ne croyait plus, qu'on n'avait pas voulu transmettre, qui restait au fond la seule légitime, la meilleure s'il fallait classer. Celle dont la dizaine de chapelet, les cantiques et le poisson le vendredi faisaient partie du musée de l'enfance, *Je suis chrétien, voilà ma gloire*.

La distinction entre les « Français de souche » — c'était tout dire, l'arbre, la terre — et ceux « issus de l'immigration » ne bougeait pas. Quand le président de la République dans une allocution évoquait « le peuple français » il allait de soi que c'était une entité — généreuse, au-dessus de tout soupçon xénophobe — charriant Victor

Hugo, la prise de la Bastille, les paysans, les instituteurs et les curés, l'abbé Pierre et de Gaulle, Bernard Pivot, Astérix, la mère Denis et Coluche, les Marie et les Patrick. Il n'incluait pas Fatima, Ali et Boubacar, ceux qui se servaient dans le rayon halal des grandes surfaces et faisaient le ramadan. Encore moins les « jeunes des quartiers » dont la capuche rabattue sur la tête, la démarche nonchalante paraissaient les signes assurés de leur sournoiserie et de leur paresse, les prolégomènes sûrs d'un mauvais coup. De façon obscure, ils étaient les indigènes d'une colonie intérieure sur laquelle on n'avait plus de pouvoir.

Le langage construisait avec constance la partition entre nous et eux, les circonscrivait en « communautés » dans les « quartiers », sur des « territoires de non-droit » livrés au trafic de drogue et aux « tournantes », les ensauvageait. *Les Français sont inquiets*, affirmaient les journalistes. D'après les sondages — qui dictaient les émotions — l'insécurité était le premier souci des gens. Elle avait la figure inavouée d'une population basanée de l'ombre et de hordes rapides à délester les honnêtes gens de leur portable.

Le passage à l'euro distrayait fugacement. La curiosité de regarder d'où provenaient les pièces s'émoussait en une semaine. C'était une monnaie froide, aux petits billets propres, sans images ni métaphores, un euro était un euro, rien d'autre — une monnaie presque irréelle, sans poids et trompeuse, qui rétractait les prix et donnait l'impression d'un bon marché universel dans les magasins et celle de s'appauvrir en regardant la feuille de paie. Il nous semblait si étrange d'imaginer l'Espagne sans les pesetas à côté des tapas et des sangrias, l'Italie sans ses cent mille lires la nuit

d'hôtel. Le temps nous manquait pour la mélancolie des choses. Pierre Bourdieu, l'intellectuel critique que les gens connaissaient peu, était mort, nous ne le savions même pas malade. Il ne nous avait pas accordé de délai pour nous retourner, prévoir son absence. Un chagrin bizarre courait à bas bruit parmi ceux qui s'étaient sentis libérés en le lisant. On craignait que sa parole en nous ne s'efface comme celle, si lointaine maintenant, de Sartre. De laisser le monde des opinions avoir raison de nous.

L'élection présidentielle de mai n'en apparaissait que plus décourageante. Une répétition de la précédente en 95, avec les mêmes, Chirac et Jospin (qui tournait à la Blair, répugnait à employer le mot « socialiste » mais serait probablement élu). On se souvenait avec étonnement de la tension et de l'âpreté des premiers mois de 81. Dans la mémoire, alors, nous allions quelque part. Même 95 paraissait préférable. On ne savait pas si c'était les médias avec leurs sondages, *à qui faites-vous confiance*, leurs commentaires supérieurs, les politiques et leurs promesses de faire baisser le chômage, boucher le trou de la Sécu, qui nous usaient, ou l'escalator de la gare toujours en panne, la queue aux caisses de Carrefour et de la Poste, les mendiantes roumaines, toutes ces choses pour lesquelles mettre un bulletin dans l'urne était aussi dérisoire que de jeter un bulletin de participation à un jeu dans une boîte au centre commercial. Et les Guignols de Canal+ avaient cessé d'être drôles. Puisque personne ne nous représentait, il convenait de se faire plaisir d'abord. Voter était une affaire privée, affective. On attendait la dernière pulsion, Arlette Laguiller, Christiane Taubira ou les Verts. Il fallait l'habitude, le

souvenir d'un très ancien « devoir électoral » pour se déranger un dimanche d'avril, en plein milieu des vacances de printemps.

Sauf qu'il y avait un grand soleil et de la douceur, on ne garderait bizarrement aucune trace des occupations de ce dimanche d'avril, des heures qui avaient précédé l'annonce du scrutin, sinon l'attente d'une soirée distractive. C'était donc arrivé. Le diseur d'horreurs antisémites et racistes depuis vingt ans, le démagogue au rictus haineux qui amusait la galerie, surgissait tranquillement et néantisait Jospin. Plus de gauche. La légèreté politique de la vie s'évanouissait. Où était la faute. Qu'avions-nous fait. Est-ce qu'il n'aurait pas fallu voter Jospin au lieu de Laguiller. La conscience tournoyait, prise dans la béance entre le geste innocent du bulletin dans l'urne et le résultat collectif. On était allés au bout du désir et on était punis. C'était un événement coupable et le discours de la honte battait son plein, remplaçait celui de l'insécurité la veille encore. La chasse aux responsables s'affolait : les journaux télévisés passant en boucle la tête pathétique de Papy Voise molesté par des voyous qui avaient en plus brûlé sa bicoque, les abstentionnistes, ceux qui avaient voté écologiste, trotskiste, communiste. Les médias « donnaient la parole » aux voix muettes qui avaient voté Le Pen. Les ouvriers et les caissières sortis de l'ombre étaient interrogés précautionneusement pour une compréhension immédiate et sans lendemain.

Mais on n'avait pas le temps de penser qu'on était emportés dans la frénésie d'une mobilisation générale pour sauver la démocratie, la sommation de voter Chirac (assortie de conseils pour garder une belle âme en glissant

le bulletin dans l'urne : se boucher le nez et mettre des gants, *mieux vaut un vote qui pue qu'un vote qui tue*). Un unanimisme vertueux et grondant nous jetait docilement dans les foules et les slogans du 1er Mai, *Halt à la Fuhrer Le Pen, N'ayez pas peur entrez en Résistance, J'ai les boules I've got the balls Tengo las bolas, 17,3 % sur l'échelle de Hitler*. Les jeunes, revenus de vacances, trouvaient que ça ressemblait à la Coupe du Monde de foot. Sous le ciel gris de la place de la République noire de monde, derrière les dos serrés d'un cortège monstrueux qui ne décollerait jamais, le doute nous gagnait. On se sentait des figurants engagés dans le tournage d'un film sur les années trente. Il y avait une fausseté consensuelle dans l'air. On se résignait à voter Chirac au lieu de rester chez soi. Au sortir du bureau de vote, on avait l'impression d'avoir effectué un geste décervelé. Le soir, à la télé, en voyant la houle des visages levés vers Chirac qui hurlaient Chichi on t'aime, tandis que la petite main gracile de SOS Racisme ballottait au-dessus des têtes, on avait pensé, les cons.

Ultérieurement dans la mémoire il ne resterait de l'élection présidentielle que le jour et le mois du premier tour, 21 avril, comme si l'élection forcée du deuxième avec quatre-vingts pour cent de voix ne comptait pas. Est-ce que voter était encore possible.

On regardait la droite reprendre toutes les places. Les mêmes discours qui demandaient de s'adapter au marché, à la mondialisation, les mêmes injonctions de travailler plus et plus longtemps refleurissaient dans la bouche d'un Premier ministre dont le nom, Raffarin, la

voussure et l'affabilité fatiguée évoquaient un notaire des années cinquante faisant craquer de son pas lourd le parquet de son étude. On s'indignait à peine de l'entendre parler de « la France d'en haut » et de « la France d'en bas » comme au XIXe siècle. On se détournait. Même les Bleus s'étaient fait battre en Corée à la Coupe du Monde. On revenait à soi.

Le soleil d'août chauffait la peau. Les paupières fermées, sur le sable, c'était la même femme, le même homme. On baignait dans son corps, le même que celui de l'enfance sur les galets de Normandie, des vacances anciennes sur la Costa Brava. Une nouvelle fois ressuscités du temps dans un linceul de lumière.

On ouvrait les yeux et l'on voyait une femme entrer tout habillée dans la mer avec sa veste et sa longue jupe, un voile de musulmane couvrant ses cheveux. Un homme torse nu, en short, la tenait par la main. C'était une vision biblique dont la beauté rendait affreusement triste.

Les lieux où s'exposait la marchandise étaient de plus en plus grands, beaux, colorés, méticuleusement nettoyés, contrastant avec la désolation des stations de métro, la Poste et les lycées publics, renaissant chaque matin dans la splendeur et l'abondance du premier jour de l'Éden.

À raison d'un pot par jour, un an n'aurait pas suffi à essayer toutes les sortes de yaourts et de desserts lactés. Il y avait des dépilatoires différents pour les aisselles masculines et féminines, des protège-strings, des lingettes, des

« recettes créatives » et des « petites bouchées rôties » pour les chats, divisés en chats adultes, jeunes, seniors, d'appartement. Rien du corps humain, de ses fonctions, n'échappait à la prévoyance des industriels. Les aliments étaient soit « allégés » soit « enrichis » de substances invisibles, vitamines, oméga 3, fibres. Tout ce qui existe, l'air, le chaud et le froid, l'herbe et les fourmis, la sueur et le ronflement nocturne, était susceptible d'engendrer des marchandises à l'infini et des produits pour entretenir celles-ci dans une subdivision continuelle de la réalité et une démultiplication des objets. L'imagination commerciale était sans bornes. Elle annexait à son profit tous les langages, écologique, psychologique, se parait d'humanisme et de justice sociale, nous enjoignait de « lutter tous ensemble contre la vie chère », prescrivait : « faites-vous plaisir », « faites des affaires ». Elle ordonnait la célébration des fêtes traditionnelles, Noël et la Saint-Valentin, accompagnait le ramadan. Elle était une morale, une philosophie, la forme incontestée de nos existences. *La vie. La vraie. Auchan.*

C'était une dictature douce et heureuse contre laquelle on ne s'insurgeait pas, il fallait seulement se protéger de ses excès, éduquer le consommateur, définition première de l'individu. Pour tout le monde, y compris les immigrants clandestins entassés sur une barque vers la côte espagnole, la liberté avait pour visage un centre commercial, des hypermarchés croulant sous l'abondance. Il était normal que les produits arrivent du monde entier, circulent librement, et que les hommes soient refoulés aux frontières. Pour les franchir certains s'enfermaient dans des camions, se faisaient marchandise — inertes —, mouraient

axphyxiés, oubliés par le conducteur sur un parking au soleil de juin à Douvres.

La sollicitude de la grande distribution allait jusqu'à mettre à la disposition des pauvres des rayons de produits en vrac et bas de gamme, sans marque, corned-beef, pâté de foie, qui rappelaient aux nantis la pénurie et l'austérité des anciens pays de l'Est.

Ce qui avait été annoncé dans les années soixante-dix, Debord, Dumont — n'y avait-il pas aussi un roman de Le Clézio —, s'était donc produit. Comment avait-on pu laisser faire. Mais les prédictions ne s'étaient pas toutes réalisées, on n'était pas couverts de boutons, la peau ne tombait pas comme à Hiroshima, on n'avait pas besoin de masque à gaz dans les rues. Au contraire, on était plus beaux, en meilleure santé, mourir de maladie était de moins en moins concevable. Il y avait encore de quoi laisser filer les années 2000 sans se prendre la tête.

On se souvenait du reproche des parents, « tu n'es donc pas heureux avec tout ce que tu as ? ». Maintenant on savait que tout ce qu'on avait ne suffisait pas au bonheur. Ce n'était pas une raison pour renoncer aux choses. Et que certains en soient écartés, « exclus », paraissait le prix à payer, un quota indispensable de vies sacrifiées, afin que la majorité continue d'en jouir.

Une pub disait *L'argent, le sexe, la drogue, choisissez l'argent.*

On passait au lecteur de DVD, à l'appareil photo numérique, au baladeur MP3, à l'ADSL, à l'écran plat, on n'arrêtait pas de passer. Ne plus passer, c'était accepter de vieillir. Au fur et à mesure que l'usure se marquait sur la peau, qu'elle affectait insensiblement le corps, le monde nous abreuvait de choses neuves. Notre usure et la marche du monde allaient en sens inverse.

Les questions auxquelles donnait lieu l'apparition des nouvelles technologies se supprimaient les unes après les autres dans un emploi devenu naturel et sans pensée. Les gens qui ne savaient pas se servir d'un ordinateur et d'un baladeur numérique allaient disparaître comme avaient disparu ceux qui ne savaient pas utiliser le téléphone ou une machine à laver.

Dans les maisons de retraite défilait devant les yeux délavés des vieilles femmes le spectacle continuel de publicités pour des produits et des appareils dont elles n'avaient jamais soupçonné la nécessité et qu'elles n'avaient aucune chance d'avoir un jour.

Nous étions débordés par le temps des choses. Un équilibre tenu longtemps entre leur attente et leur apparition, entre la privation et l'obtention, était rompu. La nouveauté ne suscitait plus de diatribe ni d'enthousiasme, elle ne hantait plus l'imaginaire. C'était le cadre normal de la vie. Le concept même de nouveau disparaîtrait peut-être, comme déjà presque celui de progrès, nous y étions condamnés. La possibilité illimitée de tout s'entrevoyait. Les cœurs, les foies, les reins, les yeux, la peau passaient des morts aux vivants, les ovules d'un utérus à l'autre et des femmes de

soixante ans accouchaient. Le lifting arrêtait le temps sur les visages. Mylène Demongeot, à la télévision, était la même poupée ravissante qu'on avait vue dans *Sois belle et tais-toi*, conservée intacte depuis 1958.

Un vertige prenait à la pensée du clonage, d'enfants portés dans un utérus artificiel, des implants cérébraux, des wearables — l'anglais ajoutait un effet d'étrangeté et de domination —, d'une sexualité complètement indifférenciée, on oubliait que ces choses et ces comportements coexisteraient avec les anciens pendant un certain temps.

Mais la facilité de tout médusait encore fugitivement, faisait dire, d'un objet nouveau venu sur le marché, « c'est génial ».

On pressentait que dans le temps d'une vie surgiraient des choses inimaginables auxquelles les gens s'habitueraient comme ils l'avaient fait en si peu de temps pour le portable, l'ordinateur, l'iPod et le GPS. Ce qui troublait, c'était de ne pouvoir se représenter le mode de vie dans dix ans et encore moins nous-mêmes adaptés à des technologies encore inconnues. (Est-ce qu'un jour on verrait dans le cerveau de l'homme toute son histoire imprimée, ce qu'il avait fait, dit, vu et entendu ?)

On vivait dans la profusion de tout, des informations et des « expertises ». Il y avait de la pensée sur l'événement sitôt survenu, les façons de se comporter, le corps, l'orgasme et l'euthanasie. Tout se discutait et se décryptait. Entre « addiction » et « résilience », « travail de deuil », les moyens de mettre sa vie et ses émotions en mots pullulaient. Dépression, alcoolisme, frigidité, ano-

rexie, enfance malheureuse, rien n'était plus vécu en vain. La communication des expériences et des fantasmes contentait la conscience. L'introspection collective offrait des modèles à la verbalisation de soi. Le fonds des savoirs communs augmentait. L'agilité d'esprit grandissait, les apprentissages se précocifiaient et la lenteur de l'école désespérait les jeunes qui tapaient des sms à toute allure sur leur mobile.

Dans le brassage des concepts il était de plus en plus difficile de trouver une phrase pour soi, la phrase qui, quand on se la dit en silence, aide à vivre.

Sur Internet il suffisait d'inscrire un mot clé pour voir déferler des milliers de « sites », livrant en désordre des bouts de phrases et des bribes de textes qui nous aspiraient vers d'autres dans un jeu de piste excitant, une trouvaille relancée à l'infini de ce qu'on ne cherchait pas. Il semblait qu'on pouvait s'emparer de la totalité des connaissances, entrer dans la multiplicité des points de vue jetés sur les blogs dans une langue neuve et brutale. S'informer sur les symptômes du cancer de la gorge, la recette de la moussaka, l'âge de Catherine Deneuve, la météo à Osaka, la culture des hortensias et du cannabis, l'influence des Nippons sur le développement de la Chine — jouer au poker, enregistrer des films et des disques, tout acheter, des souris blanches et des revolvers, du Viagra et des godes, tout vendre et revendre. Discuter avec des inconnus, insulter, draguer, s'inventer. Les autres étaient désincarnés, sans voix ni odeur ni gestes, ils ne nous atteignaient pas. Ce qui

comptait, c'est ce qu'on pouvait faire avec eux, la loi d'échange, le plaisir. Le grand désir de puissance et d'impunité s'accomplissait. On évoluait dans la réalité d'un monde d'objets sans sujets. Internet opérait l'éblouissante transformation du monde en discours.

Le clic sautillant et rapide de la souris sur l'écran était la mesure du temps.

En moins de deux minutes se retrouvaient : des copines du lycée Camille-Jullian, Bordeaux, classe de seconde C 2, 1980-1981, une chanson de Marie-Josée Neuville, un article de 1988 dans *L'Huma*. La recherche du temps perdu passait par le web. Les archives et toutes les choses anciennes qu'on n'imaginait même pas pouvoir retrouver un jour nous arrivaient sans délai. La mémoire était devenue inépuisable mais la profondeur du temps — dont l'odeur et le jaunissement du papier, le cornement des pages, le soulignement d'un paragraphe par une main inconnue donnaient la sensation — avait disparu. On était dans un présent infini.

On n'arrêtait pas de vouloir le « sauvegarder » en une frénésie de photos et de films visibles sur-le-champ. Des centaines d'images dispersées aux quatre coins des amitiés, dans un nouvel usage social, transférées et archivées dans des dossiers — qu'on ouvrait rarement — sur l'ordinateur. Ce qui comptait, c'était la prise, l'existence captée et doublée, enregistrée à mesure qu'on la vivait, des cerisiers en fleur, une chambre d'hôtel à Strasbourg, un bébé juste né. Lieux, rencontres, scènes, objets, c'était la conservation totale de la vie. Avec le numérique on épuisait la réalité.

Sur les photos et les films classés par date qu'on faisait défiler sur l'écran, par-delà la diversité des scènes et des paysages, des gens, se répandait la lumière d'un temps unique. Une autre forme de passé s'inscrivait, fluide, à faible teneur de souvenirs réels. Il y avait trop d'images pour s'arrêter sur chacune et ranimer les circonstances de la prise. Nous vivions en elles d'une existence légère et transfigurée. La multiplication de nos traces abolissait la sensation du temps qui passe.

Il était étrange de penser qu'avec les DVD et autres supports les générations suivantes connaîtraient tout de notre vie quotidienne la plus intime, nos gestes, la façon de manger, de parler et de faire l'amour, les meubles et les sous-vêtements. L'obscurité des siècles précédents, peu à peu repoussée de l'appareil sur trépied chez le photographe à la caméra numérique dans la chambre à coucher, allait disparaître pour toujours. Nous étions à l'avance ressuscités.

Et l'on avait en soi une grande mémoire vague du monde. De presque tout on ne gardait que des paroles, des détails, des noms, tout ce qui faisait dire à la suite de Georges Perec « je me souviens » : du baron Empain, des Picorettes, des chaussettes de Bérégovoy, de Devaquet, de la guerre des Malouines, du petit déjeuner Benco. Mais ce n'était pas de vrais souvenirs, on continuait d'appeler ainsi quelque chose d'autre : des marqueurs d'époque.

Le processus de mémoire et d'oubli était pris en charge par les médias. Ils commémoraient tout ce qui

pouvait l'être, l'appel de l'abbé Pierre, la mort de Mitterrand et de Marguerite Duras, le début et la fin des guerres, le pied sur la Lune, Tchernobyl, le 11 septembre. Chaque jour avait son anniversaire, d'une loi, de l'ouverture d'un procès, d'un crime. Ils découpaient le temps en années yéyés, baba cool, sida, divisaient les gens en générations de Gaulle, Mitterrand, 68, baby-boom, numérique. On était de toutes et d'aucune. Nos années à nous n'étaient pas là.

Nous mutions. Nous ne connaissions pas notre forme nouvelle.

La lune, quand on levait la tête la nuit, brillait fixement sur un monde dont on ressentait en soi la vastitude, le grouillement, sur des milliards d'individus. La conscience se dilatait dans l'espace total de la planète, vers d'autres galaxies. L'infini cessait d'être imaginaire. C'est pourquoi il était inconcevable de se dire qu'on allait mourir un jour.

Si on essayait de recenser les choses survenues en dehors de soi, on voyait à partir du 11 septembre un surgissement d'événements rapides, une succession d'attentes et de peurs, de temps interminables et d'explosions qui sidéraient ou affligeaient violemment — « rien ne sera plus comme avant » était le leitmotiv — puis disparaissaient, oubliés, irrésolus, commémorés l'année d'après, sinon le mois, comme de l'histoire lointaine. Il y avait eu le 21 avril,

la guerre en Irak — sans nous heureusement —, l'agonie de Jean-Paul II, un autre pape dont on ne retenait pas le nom et encore moins le numéro, la gare d'Atocha, le grand soir festif du non au référendum sur la Constitution européenne, les nuits rouges de flammes dans les banlieues, Florence Aubenas, les attentats de Londres, la guerre du Liban entre Israël et le Hezbollah, le tsunami, Saddam Hussein extirpé d'un trou, pendu on ne savait quand, des épidémies fuligineuses, le SRAS, la grippe aviaire, le chikungunya. Dans l'immense été de ce qui était devenu la grande canicule se mélangeaient les soldats américains d'Irak renvoyés morts dans un sac plastique et les petits vieux clamsés de chaleur entassés dans des chambres froides aux halles de Rungis.

Tout semblait accablant. Les États-Unis étaient les maîtres du temps et de l'espace qu'ils occupaient à leur guise selon leurs besoins et leurs intérêts. Partout les riches plus riches et les pauvres plus pauvres. Des gens dormaient sous des tentes le long du boulevard périphérique. Les jeunes ricanaient « bienvenue dans un monde de merde » et s'insurgeaient brièvement. Seuls les retraités étaient satisfaits et cherchaient comment s'occuper et dépenser leur argent, voyageaient en Thaïlande, sur eBay et Meetic. D'où pouvait venir la révolte ?

De toutes les infos quotidiennes, la plus intéressante, celle qui nous importait le plus était le temps qu'il ferait demain, le fébo fépabo affiché dans les stations de RER, ce savoir prédictif d'almanach, qui permettait chaque jour de se réjouir ou de déplorer, cet inattendu et invariable à la

fois de la météo, dont la modification par les activités humaines scandalisait.

Un discours mauvais cognait librement, rencontrant l'assentiment de la plus grande partie des téléspectateurs qui ne s'émouvaient pas d'entendre le ministre de l'Intérieur vouloir « nettoyer au karcher » la « racaille » des banlieues. Les vieilles valeurs étaient brandies, l'ordre, le travail, l'identité nationale, lourdes de menaces contre des ennemis qu'il était laissé aux « honnêtes gens » le soin de reconnaître, les chômeurs, les jeunes de banlieue, les immigrés clandestins, les sans-papiers, les voleurs et les violeurs, etc. Jamais un si petit nombre de mots n'avait propagé autant de foi depuis longtemps — des mots auxquels les gens s'abandonnaient comme s'ils avaient le tournis de toutes les analyses et informations, le dégoût des sept millions de pauvres, des SDF, des statistiques du chômage, qu'ils s'en remettaient à la simplicité. *77 % des sondés estiment que la justice est trop clémente avec les délinquants.* Les vieux nouveaux philosophes radotaient à la télé leurs anciens discours, l'abbé Pierre était mort, les Guignols ne faisaient plus rire et *Charlie Hebdo* gérait ses anciennes indignations. On pressentait que rien n'empêcherait l'élection de Sarkozy, le désir des gens d'aller à son terme. Il y avait de nouveau une envie de servitude et d'obéissance à un chef.

Le temps commercial violait de plus belle le temps calendaire. C'est déjà Noël, soupiraient les gens devant l'apparition en rafale au lendemain de la Toussaint des jouets et des chocolats dans les grandes surfaces, débilités par l'impossibilité d'échapper durant des semaines à l'enserrement de la fête majeure qui oblige de penser son être, sa solitude et son pouvoir d'achat par rapport à la société — comme si la vie entière aboutissait à un soir de Noël. C'était une vision qui donnait envie de s'endormir fin novembre et se réveiller au début de l'année suivante. On entrait dans la pire période de désir et d'exécration des choses, l'apogée du geste consommateur — qu'on accomplissait pourtant, dans la chaleur, l'attente aux caisses et la détestation, comme un sacrifice, un devoir de dépense offert à on ne sait quel dieu pour on ne sait quel salut, nous résignant à « faire quelque chose pour Noël », prévoir la décoration du sapin et le menu du déjeuner.

Au milieu de cette première décennie du XXIe siècle, qu'on n'appelait jamais années zéro, à la table où nous avions réuni les enfants bientôt quadragénaires — même si, en jean et Converse, ils avaient toujours l'air d'adolescents —, leurs compagnons et compagnes — les mêmes depuis plusieurs années — et les petits-enfants — leur adjoignant la présence de l'homme passé du statut transitoire d'amant caché à celui de compagnon stable, admissible dans les réunions familiales —, la conversation fourmillait d'abord de questions réciproques : sur le travail, précaire ou menacé par un plan social dû au rachat de l'entreprise, les modes de transport, les horaires et les congés, le nombre de cigarettes par jour et l'arrêt du

tabac, sur les loisirs, photo et musique, téléchargements, sur les derniers achats d'objets nouveaux, la dernière version de Windows, le dernier modèle de portable, la 3G, sur le rapport à la consommation et l'usage du temps. Tout ce qui permettait de réactualiser la connaissance des uns sur les autres, d'évaluer les styles de vie en confortant secrètement la croyance en l'excellence du sien.

Ils confrontaient leurs points de vue sur les films, croisaient les critiques de *Télérama*, *Libé* et *Les Inrocks*, *Technikart*, disaient leur enthousiasme pour les séries américaines, *Six Feet Under*, *Vingt-quatre heures chrono*, nous incitaient à regarder au moins un épisode, persuadés qu'on n'en ferait rien — voulant nous apprendre mais n'acceptant pas qu'on leur apprenne, laissant transparaître leur certitude que notre savoir des choses n'était plus en phase avec le monde autant que le leur.

On parlait de l'élection présidentielle à venir. Ils renchérissaient à qui mieux mieux sur l'inanité de la campagne, leur colère du gavage Ségo-Sarko, raillaient l'« ordre juste » et les « gagnant/gagnant » de la candidate socialiste, sa façon molle et bien éduquée d'aligner des phrases creuses, s'effrayaient du talent populiste de Sarko et de son irrésistible ascension. On convenait de l'incapacité à choisir entre Bové, Voynet ou Besancenot. À la limite, on n'avait envie de voter pour personne, assurés que cette élection-là ne changerait pas la vie, tout au moins pouvait-on espérer que ce ne serait pas pire avec la socialiste. Ils en venaient au grand sujet de conversation, les médias, leur manipulation de l'opinion, le moyen de les contourner. Ils n'accordaient de crédibilité qu'à You-

Tube, Wikipedia, Rezo-net, Acrimed sur le web. La critique des médias importait plus que l'info elle-même.

Tout était dérision et fatalisme joyeux de fête. Les banlieues péteraient de nouveau, le conflit israélo-palestinien était incurable. Et le monde allait dans le mur avec le réchauffement de la planète, la fonte des glaces et la mort des abeilles. Quelqu'un s'exclamait « au fait », et la grippe aviaire ? et Ariel Sharon, toujours dans le coma ? déclenchant l'énumération d'autres choses oubliées, et le SRAS, et l'affaire Clearstream, et les mouvements de chômeurs — moins pour reconnaître l'amnésie collective que pour fustiger la domination des médias sur l'imaginaire. L'évanouissement du passé le plus récent stupéfiait.

Il n'y avait ni mémoire ni narration, juste un rappel des années soixante-dix qui paraissaient désirables, à nous qui les avions vécues, à eux qui avaient été trop jeunes et n'en gardaient que le souvenir d'objets, d'émissions, de musiques, les pièces aux genoux, Kiri le Clown, le mange-disques, Travolta et *La Fièvre du samedi soir*.

Dans la vivacité des échanges, il n'y avait pas assez de patience pour les récits.

On écoutait, intervenait discrètement, soucieuse de tenir le rôle de modératrice, d'empêcher l'exclusion des « pièces rapportées », en se plaçant au-dessus des connivences de couple et de filiation, attentive à détourner les prémices de discorde, tolérant les moqueries sur notre ignorance technologique. On se sentait la cheftaine indulgente et sans âge d'une tribu uniformément adolescente — ne parvenant pas à réaliser qu'on était grand-parent comme si pour toujours ce titre était dévolu à ses

grands-parents à soi, une sorte d'essence à laquelle leur disparition ne changeait rien.

Une fois de plus, dans les corps rapprochés, le passage des toasts et du foie gras, la mastication et les plaisanteries, l'évitement de la gravité, se construisait la réalité immatérielle du repas de fête. Réalité dont — quand on s'en extrayait quelques minutes pour fumer une cigarette ou surveiller la cuisson de la dinde et qu'on rejoignait la tablée bourdonnante, déjà étranger au nouveau sujet de conversation — on ressentait la force et la compacité. Et quelque chose de l'enfance se rejouait ici. Une scène ancienne et dorée, avec des gens assis aux figures brouillées, dans une rumeur indistincte de voix.

Après le café, ils installaient avec enthousiasme sur la télé la nouvelle console de jeux Nintendo, la Wii, faisaient des parties virtuelles de tennis et de boxe, en se démenant avec des cris et des jurons devant l'écran tandis que les petits jouaient inlassablement à cache-cache dans toutes les pièces, délaissant leurs cadeaux de la veille éparpillés sur le parquet. On retournait à table se rafraîchir d'un Perrier ou d'un Coca. Des silences annonçaient la dislocation prochaine. On regardait l'heure. On sortait de la durée sans aiguilles du repas de fête. Les jouets, les doudous et l'attirail de puériculture accompagnant tous les déplacements étaient rassemblés. Après les effusions et les remerciements du départ, l'ordre aux enfants de faire un bisou et l'interrogation circulaire « on n'a rien oublié ? », les univers privés des couples se reformaient et se dispersaient dans leurs voitures respectives. Le silence nous tombait dessus. On enlevait la rallonge de la table,

démarrait le lave-vaisselle. On ramassait un vêtement de poupée abandonné sous une chaise. Nous nous sentions dans la plénitude fatiguée d'avoir, une fois encore, « bien reçu » tout le monde, franchi harmonieusement les étapes du rite dont nous étions maintenant le plus ancien pilier.

Sur cette photo, prélevée parmi des centaines contenues dans des pochettes Photo-service ou stockées dans un fichier informatique, une femme d'un certain âge aux cheveux blond-roux, en pull noir décolleté, est assise, presque renversée, dans un gros fauteuil chamarré et entoure de ses deux bras une petite fille en jean et pull de camionneur vert pâle, installée de guingois sur ses genoux croisés, dont l'un seulement est visible, gainé de noir. Les deux visages sont rapprochés, légèrement décalés, celui de la femme, pâle avec une rougeur éparse d'après repas, un peu émacié, le front strié de rides fines, souriant, celui de l'enfant, mat, de grands yeux bruns, sérieux, en train de dire quelque chose. Seule similitude, le désordre des cheveux identiquement longs, avec des mèches ramenées jusqu'au-devant du cou chez l'une et l'autre. Les mains de la femme, aux articulations marquées, presque noueuses, en avancée sur la photo, paraissent démesurées. Son sourire, sa façon de fixer l'objectif, son geste d'enserrer l'enfant — moins de possession que d'offrande — évoquent un tableau de transmission familiale, l'établissement d'une filiation : grand-

mère présentant sa petite-fille. En fond, les rayons d'une bibliothèque avec les reflets de la lumière captée par le dos plastifié de Pléiades. Se détachent deux noms, Pavese, Elfriede Jelinek. Décor traditionnel d'une intellectuelle, chez qui les autres supports culturels, DVD, cassettes vidéo, CD, sont séparés des livres comme ne participant pas de la même sphère ou de la même dignité. Au dos, *Cergy, 25 décembre 2006.*

Elle est cette femme de la photo et peut, quand elle la regarde, dire avec un degré élevé de certitude, dans la mesure où ce visage et le présent ne sont pas disjoints de façon perceptible, où rien n'a été encore davantage perdu, de ce qui le sera inévitablement (mais quand, comment, elle préfère ne pas y songer) : c'est moi = je n'ai pas de signes supplémentaires de vieillissement. Signes auxquels elle ne pense pas, vivant habituellement dans une dénégation générale, non de son âge, soixante-six ans, mais de ce qu'il représente pour les plus jeunes, et ne s'éprouvant pas différente des femmes de quarante-cinq, cinquante ans — illusion que celles-ci détruisent, sans malveillance, au détour d'une conversation, en lui signifiant qu'elle n'appartient pas à leur génération et qu'elles la considèrent comme elle-même voit les femmes de quatre-vingts ans : vieille. À l'inverse de l'adolescence où elle avait la certitude de ne pas être la même d'une année, voire d'un mois, sur l'autre, tandis que le monde autour d'elle restait immuable, maintenant c'est elle qui se sent immobile dans un monde qui court. Bien que, entre la photo précédente, sur la plage de Trouville, et celle-ci de Noël 2006, un certain nombre de faits soient survenus dont, en négligeant le degré et la durée

du bouleversement qui les a entourés, les enchaînements possibles de cause à effet des uns par rapport aux autres, la liste s'établit ainsi :
la rupture avec celui qu'elle appelait le jeune homme, poursuivie lentement et secrètement par elle avec ténacité, décidée irrévocablement le samedi de septembre 99 où elle a vu se débattre sur l'herbe pendant de longues minutes avant de mourir dans des soubresauts une tanche qu'il venait de pêcher, qu'elle a mangée avec lui le soir, dégoûtée

sa mise à la retraite, qui avait signifié pendant si longtemps l'extrême limite de son imagination de l'avenir, comme, plus tôt, la ménopause. Du jour au lendemain les cours rédigés, les notes de lecture pour les préparer n'ont plus servi à rien. Faute d'emploi, le langage savant acquis pour expliquer les textes s'est effacé en elle — obligée, quand elle cherche sans la retrouver la dénomination d'une figure de style, de convenir comme sa mère le faisait à propos d'une fleur dont le nom lui échappait, « je l'ai su »

une jalousie vis-à-vis de la nouvelle compagne d'âge mûr du jeune homme, comme si elle avait besoin d'occuper le temps libéré par la retraite — ou de redevenir « jeune » grâce à une souffrance amoureuse qu'il ne lui avait jamais procurée quand ils étaient ensemble, jalousie qu'elle a entretenue à la manière d'un travail pendant des semaines jusqu'à ne plus vouloir qu'une chose, en être débarrassée

un cancer qui semblait s'éveiller dans le sein de toutes les femmes de son âge et qu'il lui a paru presque normal d'avoir parce que les choses qui font le plus peur finissent par arriver. Au même moment, elle a reçu l'annonce qu'un enfant se formait dans le ventre de la compagne de son fils aîné — une fille, a révélé ensuite l'échographie, alors qu'elle avait perdu tous ses cheveux à cause de la chimio. Ce remplacement rapide, sans délai, d'elle dans le monde, l'a extrêmement troublée

dans cet entre-deux d'une naissance certaine et de sa mort possible, la rencontre d'un homme plus jeune dont la douceur et le goût pour tout ce qui fait rêver, les livres, la musique, le cinéma, l'attirent — hasard miraculeux qui lui offre l'occasion de triompher de la mort par l'amour et l'érotisme — puis leur histoire continuée dans une relation de présence et d'absence alternées, en des résidences différentes, seul schéma convenant à leur difficulté d'être — et de ne pas être — ensemble

la mort à seize ans de la chatte noire et blanche d'espèce commune, redevenue après des années de graisse ballottante aussi frêle que sur la photo de l'hiver 92, et qu'elle a recouverte avec la terre du jardin en pleine canicule tandis que les voisins sautaient en hurlant dans leur piscine. Avec ce geste qu'elle accomplissait pour la première fois, il lui a semblé enterrer tous les défunts de sa vie, ses parents, sa dernière tante maternelle, l'homme plus vieux qui a été son premier amant après le divorce, resté son ami, mort d'un infarctus deux étés plus tôt — et anticiper son propre enfouissement.

Heureuses ou malheureuses, ces choses, quand elle les compare aux autres plus lointaines de sa vie, ne lui paraissent avoir en rien modifié ses façons de penser, ses goûts et ses intérêts, tels qu'ils se sont constitués aux alentours de cinquante ans, en une espèce de solidification intérieure. La succession de béances qui séparent toutes les figures d'elle au passé s'arrête là. Ce qui a le plus changé en elle, c'est sa perception du temps, de sa situation à elle dans le temps. Ainsi elle constate avec étonnement que, lorsqu'on lui faisait faire une dictée de Colette, celle-ci était vivante — et que sa grand-mère, qui avait douze ans quand Victor Hugo est mort, a dû profiter du jour de congé accordé pour les funérailles (mais elle devait déjà travailler aux champs). Et alors que s'accroît la distance qui la sépare de la perte de ses parents, vingt et quarante ans, et que rien dans sa manière de vivre et de penser ne ressemble à la leur — elle les ferait « se retourner dans la tombe » —, elle a l'impression de se rapprocher d'eux. À mesure que le temps diminue objectivement devant elle, il s'étend de plus en plus, bien en deçà de sa naissance et au-delà de sa mort, quand elle imagine que, dans trente ou quarante ans, on dira d'elle qu'elle a connu la guerre d'Algérie comme on disait de ses arrière-grands-parents « ils ont vu la guerre de 70 ».

Elle a perdu son sentiment d'avenir, cette sorte de fond illimité sur lequel se projetaient ses gestes, ses actes, une attente de choses inconnues et bonnes qui l'habitait quand elle remontait le boulevard de la Marne en automne vers la fac, refermait *Les Mandarins*, plus tard sautait dans sa Mini Austin à la fin des cours, ramassait ses enfants à l'école, et plus tard encore, après son divorce et la mort de sa mère, partant pour la première fois aux États-Unis avec *L'Amérique* de Joe Dassin dans la tête, jusqu'à il y a trois ans, jetant une pièce dans la fontaine de Trevi avec le vœu de revenir à Rome.

C'est un sentiment d'urgence qui le remplace, la ravage. Elle a peur qu'au fur et à mesure de son vieillissement sa mémoire ne redevienne celle, nuageuse et muette, qu'elle avait dans ses premières années de petite fille — dont elle ne se souviendra plus. Déjà, quand elle essaie de se rappeler les collègues du lycée de montagne où elle a enseigné deux ans, elle revoit des silhouettes, des figures, parfois avec une extrême précision, mais il lui est impossible de « mettre un nom dessus ». Elle s'acharne à retrouver le nom manquant, à faire coïncider une personne et un nom, comme raccorder deux moitiés séparées. Peut-être un jour ce sont les choses et leur dénomination qui seront désaccordées et elle ne pourra plus nommer la réalité, il n'y aura que du réel indicible. C'est maintenant qu'elle doit mettre en *forme* par l'écriture son absence future, entreprendre ce livre, encore à l'état d'ébauche et de milliers de notes, qui double son existence depuis plus de vingt ans, devant couvrir du même coup une durée de plus en plus longue.

Cette forme susceptible de contenir sa vie, elle a renoncé à la déduire de la sensation qu'elle éprouve, les yeux fermés au soleil sur la plage, dans une chambre d'hôtel, de se démultiplier et d'exister corporellement dans plusieurs lieux de sa vie, d'accéder à un temps palimpseste. Jusqu'ici

cette sensation ne l'a menée nulle part dans l'écriture, ni dans la connaissance de quoi que ce soit. Comme les minutes qui suivent l'orgasme, elle donne envie d'écrire, pas plus. Et, d'une certaine façon, effaçant les paroles, les images, les objets, les gens, elle préfigure déjà, sinon la mort, du moins l'état où elle sera un jour, s'abîmant, comme le font les très vieux, dans la contemplation — plus ou moins floue à cause de la « dégénérescence maculaire liée à l'âge » — des arbres, de ses fils et de ses petits-enfants, dépouillée de toute culture et de toute histoire, la sienne et celle du monde, ou alzheimerienne, ne sachant plus quel jour ni mois ni saison on est.

Ce qui compte pour elle, c'est au contraire de saisir cette durée qui constitue son passage sur la terre à une époque donnée, ce temps qui l'a traversée, ce monde qu'elle a enregistré rien qu'en vivant. Et c'est dans une autre sensation qu'elle a puisé l'intuition de ce que sera la forme de son livre, celle qui la submerge lorsque à partir d'une image fixe du souvenir — sur un lit d'hôpital avec d'autres enfants opérés des amygdales après la guerre ou dans un bus qui traverse Paris en juillet 68 — il lui semble se fondre dans une totalité indistincte, dont elle parvient à arracher par un effort de la conscience critique, un à un, les éléments qui la composent, coutumes, gestes, paroles, etc. Le minuscule moment du passé s'agrandit, débouche sur un horizon à la fois mouvant et d'une tonalité uniforme, celui d'une ou de plusieurs années. Elle retrouve alors, dans une satisfaction profonde, quasi éblouissante — que ne lui donne pas l'image, seule, du souvenir personnel —, une sorte de vaste sensation collective, dans laquelle sa conscience, tout son

être est *pris*. De la même façon que, en voiture sur l'autoroute, seule, elle se sent prise dans la totalité indéfinissable du monde présent, du plus proche au plus lointain.

La forme de son livre ne peut donc surgir que d'une immersion dans les images de sa mémoire pour détailler les signes spécifiques de l'époque, l'année, plus ou moins certaine, dans laquelle elles se situent — les raccorder de proche en proche à d'autres, s'efforcer de réentendre les paroles des gens, les commentaires sur les événements et les objets, prélevés dans la masse des discours flottants, cette *rumeur* qui apporte sans relâche les formulations incessantes de ce que nous sommes et devons être, penser, croire, craindre, espérer. Ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains, elle s'en servira pour reconstituer un temps commun, celui qui a glissé d'il y a si longtemps à aujourd'hui — pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire.

Ce ne sera pas un travail de remémoration, tel qu'on l'entend généralement, visant à la mise en récit d'une vie, à une explication de soi. Elle ne regardera en elle-même que pour y retrouver le monde, la mémoire et l'imaginaire des jours passés du monde, saisir le changement des idées, des croyances et de la sensibilité, la transformation des personnes et du sujet, qu'elle a connus et qui ne sont rien, peut-être, auprès de ceux qu'auront connus sa petite-fille et tous les vivants en

2070. Traquer des sensations déjà là, encore sans nom, comme celle qui la fait écrire.

Ce sera un récit glissant, dans un imparfait continu, absolu, dévorant le présent au fur et à mesure jusqu'à la dernière image d'une vie. Une coulée suspendue, cependant, à intervalles réguliers par des photos et des séquences de films qui saisiront les formes corporelles et les positions sociales successives de son être — constituant des arrêts sur mémoire en même temps que des rapports sur l'évolution de son existence, ce qui l'a rendue singulière, non par la nature des éléments de sa vie, externes (trajectoire sociale, métier) ou internes (pensées et aspirations, désir d'écrire), mais par leur combinaison, unique en chacun. À cette « sans cesse autre » des photos correspondra, en miroir, le « elle » de l'écriture.

Aucun « je » dans ce qu'elle voit comme une sorte d'autobiographie impersonnelle — mais « on » et « nous » — comme si, à son tour, elle faisait le récit des jours d'avant.

Quand elle désirait écrire, autrefois, dans sa chambre d'étudiante, elle espérait trouver un langage inconnu qui dévoilerait des choses mystérieuses, à la manière d'une voyante. Elle imaginait aussi le livre fini comme la révélation aux autres de son être profond, un accomplissement supérieur, une gloire — que n'aurait-elle pas donné pour devenir « écrivain » de la même façon qu'enfant elle souhaitait s'endormir et se réveiller Scarlett O'Hara. Par la suite, dans des classes brutales de quarante élèves, derrière

un caddie au supermarché, sur les bancs du jardin public à côté d'un landau, ces rêves l'ont quittée. Il n'y avait pas de monde ineffable surgissant par magie de mots inspirés et elle n'écrirait jamais qu'à l'intérieur de sa langue, celle de tous, le seul outil avec lequel elle comptait agir sur ce qui la révoltait. Alors, le livre à faire représentait un instrument de lutte. Elle n'a pas abandonné cette ambition mais plus que tout, maintenant, elle voudrait saisir la lumière qui baigne des visages désormais invisibles, des nappes chargées de nourritures évanouies, cette lumière qui était déjà là dans les récits des dimanches d'enfance et n'a cessé de se déposer sur les choses aussitôt vécues, une lumière antérieure. Sauver

le petit bal de Bazoches-sur-Hoëne avec les autos tamponneuses

la chambre d'hôtel rue Beauvoisine, à Rouen, non loin de la librairie Lepouzé où Cayatte avait tourné une scène de *Mourir d'aimer*

la tireuse de vin au Carrefour de la rue du Parmelan, Annecy

Je me suis appuyée à la beauté du monde / Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains

le manège du parc thermal de Saint-Honoré-les-Bains

la toute jeune femme en manteau rouge qui accompagnait l'homme titubant sur le trottoir, qu'elle était allée

chercher au café Le Duguesclin, en hiver à La Roche-Posay

le film *Des gens sans importance*

l'affiche à demi déchirée 3615 Ulla au bas de la côte de Fleury-sur-Andelle

un bar et un juke-box qui jouait *Apache*, à Telly O Corner, Finchley

une maison au fond d'un jardin, 35 avenue Edmond Rostand à Villiers-le-Bel

le regard de la chatte noire et blanche au moment de s'endormir sous la piqûre

l'homme en pyjama et chaussons tous les après-midi dans le hall de la maison de retraite à Pontoise, qui pleurait en demandant aux visiteurs d'appeler son fils en tendant un bout de papier sale où était écrit un numéro

la femme de la photo du massacre de Hocine, Algérie, qui ressemblait à une pietà

l'éblouissant soleil sur les murs de San Michele depuis l'ombre des Fondamenta Nuove

Sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais.

Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 10 septembre 2008.
Dépôt légal : septembre 2008.
1er dépôt légal : janvier 2008.
Numéro d'imprimeur : 71976.
ISBN 978-2-07-077922-2 / Imprimé en France.

163849



